Parallèles

31(1)
Avril 2019
April 2019

FACULTÉ DE TRADUCTION
ET D'INTERPRÉTATION

UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

Parallèles 31(1) Avril 2019

Sommaire – Contents

À la croisée des traductologies : numéro thématique en l'honneur de Lance Hewson

Introduction au numéro special 3
Mathilde Fontanet & Mathilde Vischer Mourtzakis, Guest Editors

Articles

Petit traité de titrologie traductologique 6
Muguraş Constantinescu

Les Mille Nuits et Une Nuit : une « traduction littérale et complète du texte arabe » ? 17
Christian Balliu

Translatability, interpretation, and construals of experience 28
Ian MacKenzie

Traduction et vulgarisation : de la métaphorisation à la dissémination 42
Yves Gambier

How terrorism is "made to mean", or why we should study stylistic features of news 57
Ashley Riggs

Enjeux de la traduction française d'*Un amore* de Dino Buzzati. Une approche pragmatique 75
Floryne Joccallaz

Thomas Pynchon, traductologue en puissance 90
Nicolas Froeliger

Comptes rendus – Book Reviews

Gentzler, Edwin (2017). *Translation and Rewriting in the Age of Post-Translation Studies*. New York: Routledge. ISBN 9781138666863. 105
Lucile Davier

Cordingley, Anthony & Frigau Manning, Céline (Eds.). (2017). *Collaborative Translation – From the Renaissance to the Digital Age*. London: Bloomsbury. ISBN 978-1-3500-0602-7. 109
Mathilde Fontanet

Scocchera, Giovanna (2017). *La revisione della traduzione editoriale dall'inglese all'italiano. Ricerca, professione, formazione*. Canterano (RM): Aracne editrice. ISBN: 978-88-255-0169-8. 111
Giovanna Titus-Brianti

de Biasi, Pierre-Marc & Herschberg Pierrot, Anne (dir.). (2017). *L'œuvre comme processus*. Paris: CNRS Editions. ISBN 978-2-271-07969-5. 115
Mathilde Vischer Mourtzakis

Parallèles 31(1) Avril 2019

À la croisée des traductologies : numéro thématique en l'honneur de Lance Hewson

Mathilde Fontanet & Mathilde Vischer Mourtzakis

Université de Genève

En août 2018, Lance Hewson prenait sa retraite après une quinzaine d'années passées à la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève, où il a été professeur de traductologie et de traduction, doyen et responsable de l'unité d'anglais.

Le titre « À la croisée des traductologies » nous a semblé particulièrement adéquat pour évoquer son parcours, car Lance Hewson ne cesse d'interroger cette interdiscipline, cherchant à cerner ses différents visages, sans hésiter à remettre en cause des concepts pourtant considérés comme acquis par beaucoup. À travers ses études portant sur la traductologie en soi, la créativité, la subjectivité, la retraduction et la critique des traductions – peut-être son domaine de prédilection –, il a beaucoup œuvré pour sensibiliser la communauté des traductologues au cloisonnement des réflexions dans le domaine qu'imposent les barrières culturelles et linguistiques.

À l'heure du raz de marée de l'anglais qui, en sa qualité de lingua franca, tend à balayer la diffusion de tout ce qui se dit et se fait dans les autres langues, Lance Hewson, bien qu'anglais, publie régulièrement des articles en français, contribue à la parution d'ouvrages traductologiques en langue française et est toujours prêt à s'exprimer en français aux colloques où il donne ses conférences.

Il a profondément marqué la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève. Avec sa touche toute personnelle, il y a diffusé sa pensée critique, ses idées créatives et ses réflexions rigoureuses. Son humour, son enthousiasme et la finesse de son esprit y laisseront leur trace. Il s'est toujours montré particulièrement présent et disponible pour ses étudiants, ses mémorants et ses doctorants, invitait des chercheurs étrangers pour participer à des « ateliers exploratoires de traduction multilingue », et organisait de front des colloques d'envergure. Nous saluons le travail colossal qu'il a accompli non seulement dans notre établissement, mais aussi, auparavant, à l'Université d'Oxford, à celle de Londres, puis en France à l'Université de Provence et à celle de Montpellier III Paul Valéry. Dans sa jeunesse, il avait hésité entre une carrière musicale et une carrière universitaire. Nous ne cesserons de nous féliciter qu'il ait choisi cette dernière. Certes, le monde musical peut regretter ce choix, même si Lance Hewson n'a jamais cessé de s'adonner régulièrement à la musique en parallèle ; peut-être profitera-t-il de sa retraite pour rééquilibrer le temps qu'il consacre à ces deux passions.

Ce numéro d'hommage présente une diversité d'approches et de points de vue. Certains articles proposent une réflexion avant tout théorique (Yves Gambier et Ian MacKenzie), d'autres plus sociologique (Ashley Riggs), tandis que la part belle est faite à la traduction littéraire (Christian Balliu, Nicolas Froeliger et Floryne Joccallaz). Enfin, la contribution de

 DOI 10.17462/para.2019.01.01

Muguras Constantinescu, placée en ouverture, met en évidence le parcours de Lance Hewson lui-même et propose des réflexions fécondes sur ses recherches.

Dans un style pétillant, Muguras Constantinescu commence par proposer une véritable typologie des titres complexes et créatifs que donne Lance Hewson à ses contributions, puis s'intéresse aux enjeux traductologiques qui ont nourri sa réflexion jusqu'ici, notamment la créativité et la critique des traductions. Grande spécialiste de la pensée hewsonnienne, elle lui rend un hommage détaillé et la définit avec beaucoup de subtilité.

Floryne Joccallaz, ancienne étudiante de Lance Hewson, met en pratique les principes de critique des traductions de son enseignant en examinant la traduction française d'un roman de Dino Buzzati, *Un amore*, paru dans les années 1960. En se concentrant plus précisément sur les marques d'oralité et les différents types de discours, elle met en lumière comment la traduction française de Michel Breitman donne à lire une œuvre marquée par de fortes différences avec l'original, mais qui a su séduire les lecteurs francophones.

Christian Balliu plonge le lecteur dans l'univers des *Mille et une nuits*, retraçant avec précision le parcours traductif de cette œuvre gigantesque et multiple, d'abord transmise par Galland à l'aube du XVIIIe siècle, se métamorphosant ensuite au XIXe siècle en *Mille nuits et une nuit*, sous la plume de Mardrus. Cette traduction, qui s'annonçait comme « littérale et complète », avait semblé de prime abord, au regard de celle de Galland, plus fidèle. L'auteur montre cependant qu'elle s'inscrit profondément dans son époque, notamment en épousant le mouvement d'importation de l'Orient qui la caractérise.

Dans sa contribution, Nicolas Froeliger puise chez un auteur cher à Lance Hewson, Thomas Pynchon, une théorie du langage qu'il met au service de la traductologie. Avec audace et originalité, il opère des liens subtils entre l'œuvre complexe et multifacette de Pynchon, le travail du traducteur, et certaines positions traductologiques. Son analyse le conduit à une réflexion plus générale sur une condition nécessaire pour s'épanouir dans l'univers de la traduction et de la traductologie : « avoir la capacité à tout voir en traducteur sans se laisser enfermer dans cette seule vision ».

Dans un article de nature panoramique, Yves Gambier entreprend d'étudier l'articulation entre vulgarisation et traduction. Il explique tout d'abord comment la vulgarisation s'est conceptualisée et fait valoir que les textes de vulgarisation conjuguent toujours davantage le verbal et le visuel. Il souligne ensuite la nature de plus en plus multimodale des textes et l'impossibilité croissante de limiter la traduction au texte verbal écrit. Enfin, il s'intéresse à différents genres textuels négligés par la traductologie, dont il propose d'élargir le champ tout en l'ouvrant à d'autres publics.

Choisissant pour thème la métaphore et son potentiel manipulatoire, Ashley Riggs s'intéresse à la valeur symbolique attribuée au terrorisme et au rôle du journalisme qui, lorsqu'il vise à rendre compte d'événements survenus à l'étranger, prend la forme d'une traduction de la culture. Elle présente les résultats d'une analyse d'articles publiés en juillet 2016 par le *Guardian* et le *Telegraph*, dans lesquels elle a étudié les métaphores gravitant autour des thèmes de la guerre et de la violence, des plantes et de la croissance, de même que de l'eau. La manière d'utiliser les métaphores reflète l'orientation politique des journaux et elles y suscitent la crainte de groupes bien définis. Dans sa conclusion, l'auteure fait valoir que la métaphore mériterait de se voir accorder plus de place par la recherche dans les domaines du journalisme comme de la traduction culturelle.

Ian MacKenzie nous propose une réflexion partiellement historique, passant par l'herméneutique et la linguistique cognitive, autour d'une question fondamentale : est-il vraiment possible pour le traducteur de restituer ce qui se trouve dans l'original ? Il relève que, certes, les différences entre les langues, sur les plans morphosyntaxique et lexical, entraînent presque inévitablement des pertes ou des modifications du sens dans la traduction, mais que celles-ci restent d'une portée somme toute pour ainsi dire négligeable. En fin de compte, malgré les impossibilités apparentes, il n'y a pas lieu de renoncer à traduire quoi que ce soit, car les pertes ou déviations dues à la traduction méritent d'être relativisées compte tenu de la nature nécessairement approximative de toute communication humaine.

En tant que chercheuses et enseignantes en traduction littéraire à la Faculté de traduction et d'interprétation, nous sommes particulièrement reconnaissantes à Lance Hewson d'avoir permis l'ouverture de plusieurs cours de traduction littéraire et de s'être pleinement investi dans ce domaine au sein de notre faculté. C'est avec beaucoup de regret que nous le voyons partir, mais comptons sur lui pour continuer de nous abreuver de sa pensée traductologique.

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.

Parallèles 31(1) Avril 2019

Petit traité de titrologie traductologique

Muguraş Constantinescu

Universitatea Ştefan cel Mare, Suceava

Short treatise on titling in translation studies – *Abstract*

This article provides a brief overview of Lance Hewson's writings in translation studies. It first examines the art of titling, as demonstrated by this atypical translation scholar, whose titles are at once surprising, playful, intertextual and engaging. It then explores the issues in translation studies that are of particular interest to Hewson, including the core of translation studies, creativity and subjectivity in translation, and translation criticism, highlighting the originality of Hewson's contributions to the field. The article concludes that Lance Hewson is a "field-grown translation studies scholar and critic", whose writings display his creativity. With ingenuity and audacity, he has succeeded in rendering translation studies more pliable, refined and lively, shielding it from becoming a theoretical construction that has lost touch with the actual practice of translation – in large part thanks to his colourful titles.

Keywords

Titles, translation studies, creativity, subjectivity, criticism

1. Un traductologue atypique

Nous proposons ici non pas un regard théorique sur les diverses manières d'intitulation, déjà étudiées depuis quelques décennies[1] dans une perspective générale sur des corpus littéraires, mais quelques réflexions sur l'art d'intituler des écrits traductologiques que maîtrise avec bonheur Lance Hewson. Dans ce sens, notre titre est certes légèrement trompeur, mais se veut plus accrocheur et en harmonie avec l'esprit de notre auteur.

Hewson est un traductologue atypique. Son parcours et ses écrits le montrent pleinement. Il a étudié dans plusieurs universités britanniques et françaises, dans un enchaînement quelque peu surprenant – Oxford, Aix-en-Provence, Londres, Montpellier. Il a commencé par des études de musique, pour continuer par la traductologie. Il aime la musique et s'en nourrit, mais il enseigne la traductologie et vit de celle-ci. Il est Britannique d'origine, mais habite en France et exerce sa profession en Suisse, après avoir enseigné dans plusieurs universités françaises et au Texas. Il parle plusieurs langues – l'anglais, le français, le croate et l'allemand – mais comprend aussi un peu le roumain. Il semble éperdument amoureux de l'Emma de Flaubert et de l'Emma d'Austen, mais est encore plus épris de leurs traductions : il leur a consacré plusieurs articles et, surtout, son ouvrage, devenu incontournable, sur la critique de la traduction (Hewson, 2011b). Il est auteur d'études très solides et promeut des idées et des concepts originaux, mais il prend parfois la liberté et le plaisir de jouer un peu dans ses textes, en commençant dès les titres et les sous-titres qu'il propose, un peu loufoques et baroques à première vue.

Hewson sait à n'en pas douter que, pour garder son statut encore récent de science à part entière, la traductologie a besoin d'études rigoureuses et élaborées, fondées sur la pratique traductive en expansion et sur un travail d'exploration approfondie d'un corpus bien choisi. Sa participation à de nombreux colloques et congrès, à des tables rondes et à des volumes collectifs, son affiliation à diverses associations professionnelles et son implication dans l'organisation de diverses rencontres autour de la traduction montrent bien qu'il connaît l'importance du dialogue et de la communication entre chercheurs, jeunes ou chevronnés, venus d'horizons divers et de cultures différentes, de même qu'entre chercheurs, praticiens et autres « acteurs » de la traduction et du traduire.

Il sait bien sûr aussi que, si une science s'affuble d'un langage hermétique, de « savantes constructions intellectuelles » (Hewson, 2013a, p. 17), d'une érudition excessive et d'une terminologie rébarbative, aux dépens de sa compréhension, elle risque de s'isoler de la pratique qui la nourrit, des jeunes qui voudraient s'en approcher et court le danger de se transformer en une construction théorique de plus en plus abstraite et de moins en moins utile.

Toutefois, comme il est un traductologue atypique, tout à la fois ingénieux, créatif et averti, il sait également jouer avec les concepts et se permet d'être, de temps en temps, enjoué et séducteur. Parce que, tout comme Furetière, il sait que « le titre est le vrai proxénète d'un livre », – d'un article, d'une étude ou d'un ouvrage –, il s'accorde la liberté de surprendre avec ses titres, qui sont déroutants, ludiques, intertextuels, palimpsestuels, mais stimulants et alléchants.

[1] Nous avons procédé au survol théorique de quelques études de titrologie dans *Savez-vous lire le tire ?*, ouvrage écrit en collaboration avec Georgeta Rata et publié en 1994 aux presses de l'Université de Suceava.

2. Bref regard titrologique sur un corpus traductologique hewsonien

Ce bref regard sur les stratégies d'intitulation de Hewson nous amènera à regrouper certains titres autour de problématiques spécifiques et d'autres autour de problématiques plus générales afin d'offrir une vue d'ensemble sur la diversité et la richesse des titres imaginés par l'auteur, dans sa témérité et sa créativité, pour attirer son lecteur et le convaincre que la traductologie est une science vivante, souple, qui permet l'ingéniosité et la vivacité sans perdre pour autant son sérieux et sa rigueur.

Comme nous le verrons, les titres choisis par Hewson pour ses textes à portée traductologique passent aussi par des formulations plus neutres, fréquentes dans le discours scientifique, alternant avec d'autres, surprenants, accrocheurs ou mémorables.

Par exemple, l'article que Hewson a publié en 2003 dans un volume collectif aux éditions Artois Presses Université, a un titre classique, à savoir « À propos de la critique de la traduction », et s'assortit en quelque sorte du titre de l'ouvrage qui annonce et résume, de façon sobre, une riche problématique *Traductologie, linguistique et traduction*. Cet article, très intéressant, propose *in nuce* les principes généraux qui seront développés et illustrés plus tard (Constantinescu, 2017, p. 18) dans son ouvrage de 2011 *An Approach to translation criticism.* Emma *and* Madame Bovary *in translation.* Dans le même sens et dans le même rapport avec son livre de référence, on peut mentionner l'article de 2010 « *Madame Bovary* : versions anglaises », bel échantillon de critique des traductions du texte flaubertien, inclus dans un ouvrage collectif très intéressant sur la retraduction. Une partie du corpus privilégié par le traductologue de Genève pour sa critique des traductions fait l'objet d'une nouvelle analyse dans son article « Le travestissement du discours amoureux : deux romans de Jane Austen en traduction », compris dans le volume, *La traduction du discours amoureux 1660-1830*, de 2006.

La transparence de ces titres n'affecte en rien la truculence des textes, la finesse des idées, la justesse des arguments ou la nouveauté de la vision qu'y offre Hewson ; il y évoque, à propos d'une traduction, le fait que le discours des personnages est « élagué » ainsi qu'une « mise à plat » du texte, un véritable « lissage » de l'œuvre (Hewson, 2003, p. 293). Ailleurs, au sujet de la traduction de *Madame Bovary* signée par G. Hopkins, son commentaire sur ce traducteur, qui pratique une traduction « ontologique », « frappée par le sceau de l'excès », n'est pas tendre, mais bien ironique : « Hopkins se plaît à exagérer, à peindre dans des couleurs plus vives, plus marquées […, une] belle image, mais de trop » (Hewson, 2010, p. 192).

Dans la titrologie hewsonienne, la transparence (du titre) et la truculence (du texte) ne sont pas réciproques, car des titres surprenants peuvent annoncer des idées ou interprétations tout aussi surprenantes et stimulantes (comme on le voit dans le cas de ses contributions à la problématique du couple controversé mais tenace sourcier/cibliste. Hewson le détourne, en l'anamorphosant en « Sourcistes et cibliers » dans son article de 2004, compris dans le volume collectif si bien intitulé *Correct/Incorrect*, paru à Arras [Hewson, 2004a, pp. 123-134]). Le même couple se voit gratifié en 2007 d'un article au titre insolite, « Source, cible, salade », d'une irrévérence ludique, paru à Mons dans un volume collectif qui se propose justement la redéfinition des concepts de « source » et de « cible ». Dans ces textes, il démontre que ce couple est, malgré les apparences, asymétrique, vu que la marge de manœuvre est très limitée pour le traducteur dit « sourcier », mais très large pour le « cibliste ». Il signale aussi que les « degrés de *ciblicité* sont potentiellement tellement importants que l'on n'arrive pas à en cerner les limites » (2004a, p. 129, souligné dans le texte). On remarquera au passage

l'inventivité terminologique du traductologue qui propose le mot « ciblicité », très éclairant dans ce contexte.

En examinant avec les yeux du critique de traduction une version française d'*Emma* de Jane Austen, il constate que le « choix complexe » fait par l'auteur en langue-source a suivi des « cheminements » différents en langue-cible où l'on aboutit, en fait, dans le texte traduit, à un « savant mélange de source et cible, *sourciste* si l'on veut » (2004a, p. 127). Le vocable « sourciste » qu'il invente est une trouvaille symétrique qui contient et combine dans un espiègle mot-valise les deux tendances traductives. Du point de vue traductologique c'est, de nouveau, une irrévérence ludique ou, si l'on veut, une ludicité [2] irrévérencieuse, d'un traductologue atypique, créatif et enjoué.

Une autre problématique qui revient dans les ouvrages de Hewson, parfois dès le titre, est celle de la créativité. En témoignent des articles tels que « The vexed question of creativity in translation » (2006b), dans un numéro hors-série de *Palimpsestes* au titre suggestif (*Traduire ou Vouloir garder un peu de la poussière d'or*), « Traduire : les limites de la créativité » (2012a), dans l'ouvrage *Les mouvements de la traduction*, ou « Creativity in translator education: Between the possible, the improbable and the (apparently) impossible » (2016b), un article au titre révélateur de la complexité du sujet abordé, paru dans la revue *Linguaculture*. Fort d'une solide observation du phénomène de la créativité, conscient de sa part de subjectivité et du risque qui s'y associe, Hewson affirme que la « créativité, en fin de compte, autorise un moment d'*écriture* au sein d'un exercice de *réécriture »* (Hewson, 2012a, p. 125, souligné dans le texte), en stipulant ainsi que la créativité n'est pas le propre de la traduction, car il est difficile d'imaginer une « traduction entièrement créative » (p. 125) qui reste néanmoins précisément traduction, sans glisser vers l'une ou l'autre des formes de l'adaptation.

Malgré tout, la conviction que la traduction a vocation à être un « acte potentiellement créatif » et que « créatif » rime parfois avec « jouissif » dans le processus du traduire (Hewson, 2007b, pp. 117, 124) apparaît, même si c'est fugitivement, dans de nombreux écrits hewsoniens, notamment « Entre désir et contrainte » (2007b) ou « Images du lecteur » (1995).

Parfois les titres hewsoniens relèvent de deux types d'écriture, l'une énigmatique ou surprenante et l'autre éclairante et explicative, comme dans le cas de l'article de *Palimpsestes* « L'adaptation larvée : trois cas de figure » (2004), où il lance son concept de « traduction ontologique », et dans celui de « *Still Life*, nature morte : réflexions sur les encyclopédies du traducteur » (2012), paru à Mons, où il pose le problème des « vides culturels » à résoudre à travers la traduction. Ensuite, dans le même esprit, on peut mentionner les articles « Baba, bouillie, brouet : les dangers de l'hybridité » (2014) et « Traduire "étang", traduire *L'Étang* : rencontre fructueuse avec la complexité culturelle » (2017), tous deux parus dans *Atelier de traduction* de Suceava. La seule énumération de ces titres donne une idée de la diversité et de l'actualité des problématiques abordées par le traductologue de Genève, sans parler des concepts innovateurs qu'ils contiennent.

Pour ce qui est des problématiques actuelles, on peut évoquer les contributions très éclairantes de Hewson aux deux éditions du colloque « Traductologie de plein-champs », qu'il co-organise avec Nicolas Froeliger (de l'Université Paris Diderot) et Christian Balliu (de

[2] Nous reprenons le mot « ludicité », exprimant la qualité de quelqu'un ou de quelque chose de ludique, de Gérard Genette in Genette (1998) : « Je sens une forme de ludicité dans la théorie.... », M. Constantinescu, *Convorbiri cu G. Genette*, déc. 1998, *România Literară.*

l'Université libre de Bruxelles), colloque permettant de s'affranchir de la traductologie du laboratoire pour apprendre à faire « des essais de plein champ » et « rompre avec ces colloques […] sans aucun contact concret avec la pratique » (Froeliger, 2015, p. 21). Il nous a d'abord livré « Auscultation du grand public » (2015b), un article dont le titre use d'un terme médical encore plus marqué dans son autotraduction en anglais (« Mass readership under the stethoscope »), où sont recensées et analysées les nombreuses facettes de la traduction pour le grand public, et sont abordés des problèmes chers à l'auteur, comme l'encyclopédie et la créativité. Puis, dans « Les incertitudes du traduire » (2016a), il a analysé, entre autres, tout ce que l'incertitude a de positif dans l'expérience du traduire – d'où le commentaire de son co-équipier : « oui, l'incertitude mérite des éloges, en particulier lorsqu'on la met en balance avec les dangers de son contraire » (Froeliger, 2016, p. 6).

Sous un titre qui attire l'attention par son apparente hybridité, notamment « Équivalence, leurre, divergence » (2012c), Hewson analyse en fait le manque de cohérence de la notion d'équivalence, très tenace dans la traductologie malgré sa part de flou déjà signalée à plusieurs reprises, et propose à la place celle de « divergence », qui sera au centre de son approche de la critique des traductions.

On se rappelle pour l'ingéniosité de leur choix les titres qui reprennent un dicton, un refrain ou un proverbe et pour le placer dans le contexte traductologique, tels que « *Questa poi la conosco pur troppo* » (2009a) ou « C'est toujours le lampiste qui trinque » (2011a). Ainsi ils créent, dans un premier temps, un effet d'étonnement, bientôt dissipé par la problématique proprement traductive que l'auteur déploie avec habileté et subtilité.

Avant de terminer ce bref survol de la titrologie hewsonienne, nous relèverons encore, en passant, la manière dont l'auteur exploite l'intertextualité ou, si l'on veut, la palimpsestualité du titre. Dans un article à charge intertextuelle comme « Éloge de la subjectivité » (2013b), qui renvoie à un autre éloge célèbre et, à la fois, à un type de discours, le traductologue annonce dès le titre la place et l'importance qu'il attribue à la subjectivité dans le processus traductif, subjectivité présente, comme nous le verrons plus loin, même dans la critique des traductions. Dans le titre « Comment peut-on être traductologue ? » (2015a) d'un article paru dans l'*Atelier de traduction,* la paraphrase de Montesquieu s'accompagne d'un halo de modernité et d'une gracieuse (auto)ironie en toute harmonie avec le contenu du texte.

3. Traductologiques[3]

Dans la troisième partie de notre article, nous nous arrêtons sur quelques idées de Hewson concernant la traductologie, notamment son évolution et son avenir, les risques et les dangers auxquels elle est exposée, ses repères incontournables et la place de l'anglais comme nouvelle lingua franca. Ces idées et d'autres encore, telle la subjectivité du traducteur et du traductologue, attestent la réflexion profonde et lucide du chercheur de Genève et révèle sa véritable conscience traductologique.

Loin de vouloir se distinguer en proposant sa propre traductologie, Hewson cherche le moyen d'éviter que la traductologie foisonnante et plurielle qui prévaut aujourd'hui ne soit une science éclatée, dont les diverses factions se tournent le dos et s'ignorent mutuellement. À cette fin, il a entrepris un examen réfléchi et approfondi de l'état actuel d'une traductologie

[3] Nous avons choisi ce sous-titre, en nous inspirant du nom de la collection éponyme des éditions Belles lettres, de Paris, qui annonce par le choix d'un intitulé en forme d'adjectif substantivé, faisant écho à une tradition grecque et latine, une problématique assez large qui s'adresse au « grand public cultivé » (Ladmiral, 2013, p. XIII).

hétérogène. Il a également lancé plusieurs mises en garde contre l'éclatement de la traductologie : à un colloque tenu à Mons en 2013 ayant pour thématique « La Traductologie : comment la définir ? », dans un article intitulé justement « Comment peut-on être traductologue ? », publié, comme on l'a vu, dans une revue roumaine en 2015, et au Congrès mondial de traductologie de 2017 à Paris-Nanterre, où sa communication, en séance plénière, portait un titre bien révélateur, « Decomposing Translation Studies ».

Quoiqu'il soit d'origine britannique et publie autant en français qu'en anglais, Hewson s'inquiète de la prédominance de l'anglais dans les études sur la traduction, notamment dans son article « Brave new globalized world? Translation studies and English as a *Lingua Franca* » (2009b). Il fait ressortir ce déséquilibre en soulignant que la plupart des références citées dans le *Handbook of Translation Studies*, publié chez John Benjamins (2013), sont écrites en anglais, aux dépens des sources publiées dans d'autres langues. Après avoir analysé un tiers des articles, il a communiqué des chiffres éloquents : l'anglais l'emporte largement, avec 86% des publications citées, suivi par le français, avec 7% des publications (Hewson, 2015a, p. 33). À cela s'ajoute, dans l'espace anglophone – non-traducteur par excellence –, que les textes de traductologie publiés dans d'autres langues ne sont guère traduits – une situation asymétrique, car la réciproque n'est pas valable, même si les textes sont parfois traduits en français après un temps considérable.

Outre la prépondérance alarmante de l'anglais, Hewson s'inquiète de l'hétérogénéité marquant la traductologie contemporaine, qui menace de devenir un « fourre-tout » bariolé. Pour maîtriser le phénomène, il cherche à opérer un recentrage sur la réflexion de fond, le noyau dur de la discipline. Tout éparpillement ou dispersion entraînerait inévitablement un risque de confusion entre les problématiques incontournables, essentielles, et des problématiques accessoires comme celles du traducteur naturel, du traducteur bilingue, de la traduction automatique et de la traduction liée au voyage. Ces dernières, par leur caractère non quantifiable et peu contrôlable, dépassent vraisemblablement les limites de la traductologie.

Dans une perspective inverse, le traductologue de Genève s'inquiète aussi du cloisonnement de la traductologie dans les diverses aires linguistiques ou culturelles, un phénomène qu'il a mis au jour après avoir analysé trois facteurs : la traduction des ouvrages traductologiques, les références aux ouvrages rédigés dans d'autres langues et la mise en avant des problématiques « locales ». Pour lui, cette situation inquiétante confirme que « l'enfermement dans une aire linguistique et culturelle constitue bel et bien un obstacle au développement d'une réflexion traductologique qui dépasserait systématiquement ses propres frontières » (Hewson, 2015a, p. 34). Sans se poser en modèle à suivre, Hewson appuie naturellement ses contributions sur une riche bibliographie comprenant des références anglophones, francophones et germanophones. Il illustre aussi son propos à l'aide d'exemples tirés de textes publiés en anglais, en français, en tchèque, en croate et, depuis peu, en roumain.

Pour ce qui est de la problématique de fond, le chercheur de Genève concentre sa réflexion traductologique autour de cinq points focaux, à savoir l'enclenchement de la traduction et la tension qui préside à celui-ci, le cadre traductif, le traducteur, l'acte traductif, et le texte-cible. La subtilité de son analyse lui permet d'exprimer avec finesse son point de vue sur chacun de ces facteurs, prêt à bousculer des idées largement acceptées, mais qui résistent mal à un examen approfondi. Par exemple, il ne considère pas que la tension dans la traduction puisse être réduite à un état vécu par le seul traducteur et l'affirme avec fermeté : « Il convient dans un premier temps de souligner que la tension, telle que je l'envisage, n'est pas l'apanage du

traducteur, mais correspond à une caractéristique fondamentale de l'opération traduisante » (Hewson, 2015a, p. 34). Parmi les facteurs qui contribuent à l'enclenchement de l'opération traduisante, Hewson relève avec pertinence la tension entre le texte-source et le texte-cible, même si ce dernier peut connaître plusieurs traductions et retraductions : « Elle [la tension, n.n.] s'exprime aussi par la potentialité qui plane entre un texte-source, en attente d'une lecture-interprétation-traduction, et les multiples versions que le traducteur pourrait envisager de proposer en langue-cible » (Hewson, 2015a, p. 39). On retient, outre la justesse de son idée sur la tension entre original et traduction, la souplesse de sa formulation (potentialité qui plane) qui nous autoriserait à parler d'une « écriture créative » du traductologue.

Pour mieux circonscrire le noyau dur de la traductologie, Hewson souligne l'importance de la subjectivité, qui s'insinue un peu partout, sans épargner le cadre de la traduction et le travail du traducteur, car, selon lui, tout acte de traduction est unique. Dans ce sens, il reconnaît, d'une part, « la nature éphémère et subjective de la traduction » (Hewson, 2010, p. 186) et, d'autre part, la nécessité que le traducteur accepte sa subjectivité : « Le traducteur doit reconnaître et accepter sa propre subjectivité afin de s'ouvrir à la créativité. » (Hewson 2013a, p. 17).

L'intérêt de Hewson pour la subjectivité a notamment été encouragé par le fait que les traductologues la considèrent comme une évidence, ne l'analysent pas, ne la commentent pas et, surtout, ne relèvent pas sa complexité. Face à cette lacune dans la réflexion traductologique, il décide d'examiner rigoureusement cette « fausse évidence » et, pour éviter les dérapages et les spéculations, de se donner pour cadre le travail des traducteurs professionnels réalisé dans de bonnes (normales) conditions, car, en général, les mauvaises conditions encouragent une « subjectivité gênante » (Hewson, 2013a, p. 16).

La subjectivité est envisagée par le chercheur de Genève comme étroitement liée à la créativité, souvent stimulée par un contexte de contrainte : « la contrainte n'est pas un frein à la créativité mais, au contraire, une source d'inspiration permettant au traducteur de puiser dans sa propre subjectivité. » (Hewson, 2013b, p. 20). Refusant de se contenter de l'idée trop facile que la subjectivité est une évidence, il se propose d'explorer ce qu'il appelle « les richesses de la subjectivité », sans pour autant négliger les dangers inhérents à cette dernière.

Parmi les dangers de la subjectivité en traduction, Hewson mentionne, avec un grain de créativité traductologique, la « subjectivité mécanique de la réécriture oisive » (Hewson, 2013b, p. 14), qui se manifeste dans une traduction quasi-mécanique ou mécanique. Cette dernière prend une forme non réfléchie, dans laquelle le traducteur se contente de produire le « strict minimum » qu'on peut attendre de lui. En général, la subjectivité mécanique peut refléter un souci de normalisation injustifiée, lorsque, par exemple, la répétition d'un mot bien choisi par l'auteur, créant un réseau de connotations et une rhétorique du rappel, est gommée par l'utilisation de synonymes plus ou moins neutres. Le traducteur peut aussi suivre de façon mécanique sa perception de la manière de traduire un texte ; il peut, ainsi, aller systématiquement vers la simplification ou, au contraire, recourir, tout aussi systématiquement, à l'explicitation dans le souci excessif de faciliter la tâche du lecteur. Par cette « subjectivité mécanique », le traducteur sacrifie des pistes possibles de lecture et réduit considérablement « la potentialité qui plane » entre l'original et ses versions.

À l'autre extrémité se trouve le danger du dépassement qu'évoquait déjà Berman (1999, p. 40), à l'origine de ce que Hewson appelle une « traduction ontologique » (Hewson, 2004b, p. 111). Ici, le traducteur se laisse aller à « une subjectivité incontrôlable et incontrôlée »

(Hewson, 2013a, p. 21). Il se veut auteur et imprime à un texte censé remplacer l'original sa propre marque, sa propre subjectivité, dépassant tout cadre d'interprétation. Laisser sa marque dans une traduction n'est pas un péché en soi. Au contraire, c'est une preuve de talent. Toutefois, le traducteur ne devrait investir son texte qu'à condition de rester « au service de son auteur-source ». Autrement dit « faire jouer sa subjectivité revient à faire entendre sa position de lecteur-interprète », tout en évitant les deux extrémités, car, justement, entre les deux se trouve un « espace de créativité placé sous le double signe de la liberté et de la contrainte » (Hewson, 2013a, p. 14).

L'idée de « faire jouer *sa* subjectivité » (c'est nous qui soulignons) nous rappelle la distinction de Ladmiral entre une « subjectivité radicalement *personnelle* » (c'est nous qui soulignons), à l'œuvre lorsque le traducteur découvre son idiosyncrasie, et une « intersubjectivité commune », qui s'observe dans le langage, tant dans le texte-source que dans le texte-cible, les deux étant étroitement liées, car la première s'inscrit dans le cadre de la deuxième (Ladmiral, 2010, p. 16).

À un certain égard, le traductologue de Genève rejoint la traductrice et poéticienne de la traduction Irina Mavrodin, qui fait valoir que « toute bonne traduction suppose l'affirmation d'une subjectivité » (Mavrodin, 2009, p. 192). Il reste à savoir comment faire pour produire de bonnes traductions et non « des traductions insuffisantes, médiocres, moyennes, voire mauvaises » (Berman, 1995, p. 42). La réponse de Hewson semble être la reconnaissance et l'examen réfléchi de l'« extrême complexité du travail du traducteur », qui doit « chercher un équilibre entre les diverses facettes de la mise en discours » (Hewson, 2013a). Il s'agit d'un équilibre difficile et fragile, qui a valu au traducteur d'être désigné par des métaphores telles que « équilibriste interculturel »[4], « acrobate des mots » (Mavrodin, 2001, p. 112) et même « dompteur qui risque de se faire tuer par le fauve pas vraiment dompté » (Ladmiral, 2010, p. 23).

Le plus souvent, Hewson entreprend son exploration réfléchie des traductions sous une perspective bien définie, celle de « traductologue-critique » (Hewson, 2015a, p. 41), et il invoque même parfois son « expérience de critique » (Hewson, 2013a, p. 23). Mettant en regard l'original et ses versions, il explore, à la fois, le macrotexte et le microtexte, la manière dont ils se construisent/nourrissent réciproquement, en portant une attention particulière au choix des fragments à travers lesquels l'analyse sera faite. Le critique découvre qu'une traduction peut dévoiler ou éveiller des « pistes interprétatives » qui ne sont pas « immédiatement *visibles* dans le texte original » comme dans le cas de la traduction que Wall a produite de Flaubert : « grâce à ses choix lexicaux, [il] transforme la rêverie d'Emma Bovary » (Hewson, 2013b, p. 22, souligné dans le texte). Une autre idée importante, fruit de sa démarche soutenue de critique des traductions, concerne la créativité, appuyée par la subjectivité, dans le texte traduit : « [L]a créativité en traduction […] ne correspond pas à un état global : elle se manifeste dans des choix microtextuels ponctuels » (Hewson, 2013b, p. 23). Toujours dans l'esprit d'une critique approfondie et d'une traductologie non pas de serre mais de plein champ, autrement dit pratiquée sur le texte et non pas en théorie, Hewson pondère bien la place du couple créativité/subjectivité : « On comprend ainsi pourquoi le critique aurait tort de s'attendre à une série ininterrompue de trouvailles : la richesse de la subjectivité se niche dans le détail. » (Hewson, 2013b, p. 23). Ainsi, par la place – tout à fait

[4] À paraître: « Explicitation and implicitation: Testing the limits of translation theory ». In Les Actes du colloque « Impliciter, expliciter. Le traducteur comme équilibriste interculturel ». Liège, 2-4 mai 2013.

pertinente – accordée au détail, l'éloge de la subjectivité du chercheur de Genève se voit doublé d'un éloge du détail, qui peut bien influer sur l'ensemble d'un texte traduit.

L'exercice critique a un poids considérable dans l'évaluation d'une traduction, car même les « dangers de la subjectivité restent théoriques et potentiels, dans l'attente d'une validation » (Hewson, 2013b, p. 23), qui sera faite par le spécialiste. Le « traductologue-critique » qu'est le critique des traductions a donc la tâche difficile et délicate de valider la lecture de la « similarité divergente » ou de la « divergence radicale » à laquelle a abouti le traducteur.

Avec le bon sens et l'auto-ironie qui lui sont propres, Hewson, traductologue-critique par excellence[5], relativise les possibilités et les limites de la critique des traductions, en attirant l'attention sur le cercle vicieux/vertueux tracé par la subjectivité : « tout jugement sur la créativité du traducteur émane d'une instance, à savoir d'un critique qui examine la pratique traductive ; il est par conséquent marqué de la subjectivité de ce critique » (Hewson, 2012a, p. 113).

4. À titre de… conclusion titrologico-traductologique

Ce bref survol des écrits traductologiques de Hewson à partir de leurs titres et sous-titres permet de saisir la complexité et l'envergure de sa réflexion, mais aussi la finesse de ses stratégies titrologiques. À l'évidence, le traductologue de Genève a l'intuition et l'inspiration nécessaires pour maîtriser l'hétérogénéité de la traductologie. Comme attitude appropriée de non-éclatement, tel que nous l'avons déjà remarqué, Hewson publie tantôt en français, tantôt en anglais, ses références sont autant anglophones que francophones, sans négliger des références allemandes, en passant par des renvois à des auteurs italiens, suisses, tchèques, roumains ou finlandais, tout en évoquant des traductions françaises, anglaises, turques, croates ou autres.

La créativité dont Hewson traite dans ses articles ou ses ouvrages est bien plus qu'un thème passionnant et qu'un objet d'analyse stimulant. Il se laisse tenter par la créativité et la pratique dans ses écrits, que ce soit dans ses titres étonnants, ses métaphores pour parler du traducteur et de la traduction, ou les trouvailles terminologiques par lesquelles il nuance des concepts.

Un mot composé qu'il utilise et qui a attiré notre attention est « traductologue-critique ». Ce concept caractérise bien la finesse qu'il met à profit avec naturel dans la critique des traductions, mais sans jamais perdre de vue son fondement traductologique. La perspective hybride de « traductologue-critique » ne relève pas pour Hewson d'une autorité impériale, mais révèle un esprit de questionnement, perméable à un doute fécond. La notion clef de « divergence » qu'il choisit pour distinguer le rapport d'une traduction à l'original n'est pas présentée comme une certitude unique et infaillible, car : « La divergence […] incarne le doute et la fragilité, elle interpelle. » (Hewson, 2012b, p. 267).

Avec intelligence et bon sens, le traductologue-critique de Genève nuance encore le système d'évaluation qu'il propose. « Nous avons ainsi, d'une part, un pôle positif, la similarité divergente, source d'interprétations justes et, par conséquent, de réussite ; d'autre part, un pôle négatif, la divergence radicale, source d'interprétations fausses et d'échec » (Hewson, 2012b, p. 266), explique-t-il. Il introduit néanmoins une part de relativité qui montre que dans le concret, en plein champ traductologique, la réalité foisonnante du texte traduit impose des catégories intermédiaires : « Force est cependant de constater qu'une telle division reste un

[5] Une des conférences présentées par Hewson autour de l'exposition « Les routes de la traduction » s'intitule justement « La critique des traductions ».

peu naïve. Le traductologue avisé sait très bien combien il est difficile de penser en termes de zones blanches et noires, et que la réalité correspond souvent à des nuances de gris » (Hewson, 2012c, p. 266).

En paraphrasant un des titres titrologiques les plus enjoués de Lance Hewson, notamment « Comment peut-on être traductologue ? », nous (pro)posons la question : « Comment peut-on être traductologue-critique de plein champ ? » À travers cette esquisse de traité de titrologie traductologique hewsonienne, notre réponse, sans doute provisoire et un brin subjective, pourrait s'esquisser dans ces termes : avec grâce et gravite, ludicité et lucidité, finesse et fermeté, doute et témérité, enjouement et subtilité, érudition et imagination, recherche et documentation, débat et négociation, et en laissant planer sur le tout la potentialité d'ingéniosité et de créativité d'une large palette titrologique.

5. Bibliographie

Berman, A. (1999 [1985]). *La traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain.* Paris: Seuil.

Berman, A. (1995). *Pour une critique des traductions: John Donne.* Paris: Gallimard.

Constantinescu, M. (2017). *La traduction sous la loupe – lectures critiques de textes traduits.* Bruxelles: Peter Lang.

Froeliger, N. (2015). Entretien avec Muguraş Constantinescu. *Atelier de traduction, 24,* 15-30.

Froeliger, N. (2016). Présentation: Quelques incertitudes sur l'incertitude. *Meta, 61*(1), 1–11.

Gambier, Y. & van Doorslaer, L. (dir.). (2013). *Handbook of translation studies online.* Amsterdam: Benjamins.

Hewson, L. (1995). Images du lecteur. *Palimpsestes, 9*, 151-164.

Hewson, L. (2003). À propos de la critique de la traduction. In M. Ballard & A. El Kaladi (dir.), *Traductologie, linguistique et traduction* (pp. 291-302). Arras: Artois Presses Université.

Hewson, L. (2004a). Sourcistes et cibliers. In M. Ballard & L. Hewson (dir.), *Correct/Incorrect* (pp. 123-134), Arras: Artois Presses Université.

Hewson, L. (2004b). L'adaptation larvée: trois cas de figure. *Palimpsestes*, *16,* 105-116.

Hewson, L. (2006a). Le travestissement du discours amoureux: deux romans de Jane Austen en traduction. In A. Cointre (dir.), *La traduction du discours amoureux 1660-1830* (pp. 171-182). Metz: Centre d'étude des textes et traductions, Université Paul Verlaine.

Hewson, L. (2006b). The vexed question of creativity in translation. *Palimpsestes hors-série*, *Traduire ou Vouloir garder un peu de la poussière d'or,* (Hommage à Paul Bensimon), 53-63.

Hewson, L. (2007a). Source, cible, salade. In N. d'Amélio (dir.), *Au-delà de la lettre et de l'esprit: pour une redéfinition des concepts de source et de cible* (pp. 27-32). Mons: Éditions du CIPA.

Hewson, L. (2007b). Entre désir et contrainte. In C. Wecksteen & A. El Kaladi (dir.), *La traductologie dans tous ses états* (pp. 117-125). Arras: Artois Presses Université.

Hewson, L. (2009a). Questa poi la conosco pur troppo. In N. d'Amélio (dir.), *La forme comme paradigme du traduire* (pp. 51-58). Mons: Éditions du CIPA.

Hewson, L. (2009b). Brave new globalized world? Translation studies and English as a lingua franca. *Revue Française de Linguistique Appliquée*, *XIV*(1), 109-120.

Hewson, L. (2010). Madame Bovary: versions anglaises. In R. Kahn & C. Seth (dir.), *La retraduction* (pp. 189-197). Rouen: Publications des Universités de Rouen et du Havre.

Hewson, L. (2011a). C'est toujours le lampiste qui trinque. In N. d'Amelio & L. Hewson (dir.), *J'ai dit la "traductologie" sans que j'en susse rien* (pp. 75-84). Mons: Éditions du CIPA.

Hewson, L. (2011b). *An approach to translation criticism.* Emma *and* Madame Bovary *in translation.* Amsterdam: Benjamins.

Hewson, L. (2012a). Traduire: les limites de la créativité. In A. Ettlin & F. Pillet (dir.), *Les mouvements de la traduction* (pp. 113-128). Genève: MétisPresses.

Hewson, L. (2012b). *Still Life,* nature morte: réflexions sur les encyclopédies du traducteur. In N. d'Amelio (dir.), *Au cœur de la démarche traductive: débat entre concepts et sujets* (pp. 43-56). Mons: Éditions du CIPA.

Hewson, L. (2012c). Équivalence, leurre, divergence. In C. Fort & F. Lautel-Ribstein (dir.), *Des mots aux actes N° 3. Jean-René Ladmiral, une œuvre en mouvement* (pp. 257-270). Perros-Guirec: Anagrammes.

Hewson, L. (2013a). Entretien avec Muguraş Constantinescu. *Atelier de traduction, 19,* 15-21.

Hewson, L. (2013b). Éloge de la subjectivité. *Atelier de traduction, numéro hors-série*, *Traduire la subjectivité: style et identité dans la traduction de la littérature française en roumain,* 13-29.

Hewson, L. (2014). Baba, bouillie, brouet: les dangers de l'hybridité. *Atelier de traduction, 22,* 23-34.
Hewson, L. (2015a). Comment peut-on être traductologue? *Atelier de traduction, 24,* 31-44.
Hewson, L. (2015b). Auscultation du grand public. *Parallèles, 27*(1), 10-19.
Hewson, L. (2016a). Les incertitudes du traduire. *Meta, 61*(1), 12-28.
Hewson, L. (2016b). Creativity in translator education: Between the possible, the improbable and the (apparently) impossible. *Linguaculture, 7*(2), 9-25.
Hewson, L. (2017). Traduire "étang", traduire L'Étang: rencontre fructueuse avec la complexité culturelle. *Atelier de traduction, 27,* 51-67.
Ladmiral, J.-R. (2010). La traductologie que j'ai développée est une réflexion qui s'appuie essentiellement sur mon propre travail de traducteur – entretien avec Muguraş Constantinescu. *Atelier de traduction, 14*, 15-30.
Ladmiral, J.-R. (2013). Préface. In N. Froeliger (dir.), *Les noces de l'analogique et du numérique. De la traduction pragmatique* (pp. VII-XIV). Paris: Éditions Les Belles Lettres.
Mavrodin, I. (2009). *Partea şi întregul, Eseuri sau Obsesii fragmentare.* Craiova: Scrisul românesc.
Mavrodin, I. (2001). Entretien avec Muguraş Constantinescu. In I. Mavrodin (dir.), *Cvadratura cercului* (pp. 107-115), Bucureşti: Editura Eminescu.

Muguraş Constantinescu

Universitatea Ştefan cel Mare
Facultatea de Litere si Ştiinte ale Comunicării
Str. Universităţii, nr. 13
720229 Suceava
Roumanie

mugurasc@gmail.com

Biographie : Muguraş Constantinescu, HDR, est professeure de traductologie à l'Université Ştefan cel Mare, Suceava, Roumanie. Elle est rédactrice en chef de la revue *Atelier de Traduction* et coordinatrice du master *Théorie et Pratique de la Traduction*. Elle a publié *Pour une lecture critique des traductions. Réflexions et pratiques* (2013) chez L'Harmattan (Paris), *Lire et traduire la littérature de jeunesse. Des contes de Perrault aux textes ludiques contemporains* (2013) et *La traduction sous la loupe – lectures critiques de textes traduits* (2017) chez Peter Lang (Bruxelles).

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.

Parallèles 31(1) Avril 2019

Les Mille Nuits et Une Nuit : une « traduction littérale et complète du texte arabe » ?

Christian Balliu

Université libre de Bruxelles

The Book of the Thousand Nights and a Night: A "plain and literal translation of the Arabic text"? – *Abstract*

The Arabian Nights was first translated into French by Antoine Galland (1704-1717). His translation was a "belle infidèle", i.e., it tried to adapt its form and its content to the tastes of the respectable French society of the day. About two centuries later, Joseph-Charles Mardrus also translated *The Arabian Nights* into French (1899-1904), allegedly making a "literal and complete translation from the Arabic". This paper proposes to show, with numerous examples, that Mardrus actually gives the reader a biased version of the original, as his translation is indeed loaded with exotic fantasies about the Orient. His translation, in other words, is as unfaithful as Galland's.

Keywords

Mardrus, *The Arabian Nights*, the imaginary Orient, literal translation, faithfulness

 DOI 10.17462/para.2019.01.03

Pour Lance,

en cordial hommage

Les *Mille et une nuits* font leur entrée dans l'univers littéraire européen par la traduction française d'Antoine Galland à l'aube du XVIIIe siècle. Publiée entre 1704 et 1717 en 12 volumes, cette traduction est à situer dans le contexte d'ouverture à l'étranger qui caractérise la culture française dès la décennie 1670-1680. Une atmosphère fin de siècle s'installe alors en France, favorisée par un concours de circonstances qui vont indéniablement affaiblir la monarchie de droit divin.

D'une part, la France commence à connaître ses premières grandes défaites militaires qui lui coûteront la suprématie sur l'échiquier politique européen. D'autre part, plusieurs deuils successifs frappent la famille royale, à tel point que la continuité du pouvoir royal est gravement compromise. Enfin, Louis XIV est un roi vieillissant qui s'adonne à la dévotion sous l'influence de plus en plus grandissante de sa dernière épouse, Madame de Maintenon.

Le XVIIe siècle français, irrémédiablement monarchique et chrétien, monolithique et nombriliste, voit alors l'autorité royale se lézarder insensiblement et ouvre la porte à la contestation. En littérature, mais aussi dans le domaine des idées en général, cette contestation se manifestera dans la querelle des Anciens et des Modernes, et le poème *Le Siècle de Louis le Grand*, déclamé en 1687 par Charles Perrault devant une Académie française médusée, marquera la victoire définitive des Modernes.

Dès lors, la France s'ouvrira aux idées nouvelles, notamment à la philosophie, et une littérature d'idées commencera à s'implanter aux côtés du canon littéraire traditionnel, composé de notre héritage culturel gréco-latin. Dans la société française, les cafés prendront le relais des salons et les journaux, dont le célèbre *Mercure galant*, propageront le nouveau savoir, scientifique ou philosophique.

L'ouverture se fera aussi vers l'étranger, avec un intérêt général pour la littérature européenne et en particulier pour l'Angleterre, ce qui donnera naissance à ce qu'il est convenu d'appeler l'anglomanie. La littérature reste bien entendu à l'honneur – surtout le roman et le théâtre –, avec des traductions de Shakespeare, Swift, Defoe ou autres Richardson, mais d'autres domaines ne seront pas négligés : l'économie avec Smith, la philosophie avec Hume et Locke, les sciences avec Newton ou Priestley. Mais ce mouvement centrifuge concernera aussi l'Allemagne, l'Espagne ou l'Italie.

C'est l'époque d'un juste retour des choses, dans la mesure où la civilisation française éclairera l'Europe entière qui se rassemblera sous la bannière de la francophilie (Fumaroli, 2001). Les souverains européens du XVIIIe siècle n'auront de cesse d'imiter le palais de Versailles, les jardins à la Le Nôtre et l'enseignement « à la française », notamment par la création de collèges jésuites. Les grands dirigeants de l'époque se complairont à parler et à écrire en français, comme Frédéric II de Prusse, Eugène de Savoie ou encore la grande Catherine II de Russie (Balliu, 2015, pp. 4, 14).

La curiosité française ne s'arrêtera pas aux frontières de l'Europe. On notera aussi un intérêt marqué pour des cultures plus éloignées, dont la littérature arabe. C'est ce qu'il est convenu

d'appeler le mouvement des « turqueries » et la traduction des *Mille et une nuits* par Antoine Galland[1] se situe dans cette lignée.

Antoine Galland n'inaugure pas le mouvement des turqueries. Celui-ci naît – timidement certes – beaucoup plus tôt, et déjà à l'apogée de l'âge classique. En 1641, Georges Scudéry et sa sœur Madeleine avaient publié un roman qui connut un indéniable succès, *Ibrahim ou l'illustre Bassa*, qui dépeignait une Turquie[2] imaginaire. En 1660, Lulli avait composé pour Louis XIV un ballet, *Récit turquesque*, qui eut l'honneur de plaire à sa majesté. Et en 1672, Racine donna son *Bajazet*, qui y décrit de manière impitoyable les mœurs orientales et les intrigues de la cour stambouliote. Dans son *Bourgeois gentilhomme* de 1670, Molière introduit l'épisode du Grand Turc, qui sert à moquer Monsieur Jourdain. En voici un exemple (Molière, 1670, acte IV, scène IV) :

> COVIELLE.– Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath*. C'est-à-dire : « N'as-tu point vu une jeune belle personne qui est la fille de monsieur Jourdain, gentilhomme parisien ? »
>
> MONSIEUR JOURDAIN.– Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?
>
> COVIELLE.– Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement et que j'avais vu votre fille : « Ah ! me dit-il, *Marababa sahem* » ; c'est-à-dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ! »
>
> MONSIEUR JOURDAIN.– *Marababa sahem* veut dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ?
>
> COVIELLE.– Oui.
>
> MONSIEUR JOURDAIN.– Par ma foi, vous faites bien de me le dire, car, pour moi, je n'aurais jamais cru que ce *Marababa sahem* eût voulu dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle ! Voilà une langue admirable que ce turc !

Ce passage montre bien qu'une turquerie est une farce, une moquerie. Et la littérature française y recourt afin de critiquer la société par le biais d'un regard extérieur. *Les Lettres persanes* de Montesquieu, publiées en 1721 sous la Régence, en sont le meilleur exemple.

Les *Mille et une nuits* d'Antoine Galland sont sans doute la traduction la plus emblématique de la vogue des turqueries en France. Cette traduction est effectuée dans le sillage du mouvement des belles infidèles, même si celui-ci connut son apogée entre 1640 et 1660, et suit l'idéal d'écriture classique qu'incarne la préciosité. Il s'agit d'une adaptation à la mode versaillaise des salons, laquelle sacrifie la fidélité linguistique et culturelle du texte source à la bienséance et à la morale des salons français. Antoine Galland va donc élaguer dans l'original tout ce qui en fait la saveur et précisément l'originalité.

Les *Mille et une nuits* forment une série de contes appartenant à l'imaginaire de l'Orient médiéval. Elles ne sont en aucune manière l'œuvre homogène d'un même auteur et composent un ensemble de récits artificiellement réunis par Galland à des fins de publication. Leur origine reste obscure, même s'ils semblent s'abreuver à quatre sources principales. Il y a

---

[1] Il est à noter que Galland adopte l'orthographe au singulier et intitule le recueil *Mille et une nuit*.

[2] La France fut en Europe et pendant longtemps le seul allié de l'Empire ottoman. Dès 1548, François Ier avait signé avec Soliman le Magnifique les Capitulations qui scellaient l'alliance des deux souverains contre l'Europe entière.

d'abord le « décor », le cadre de l'intrigue, qui renvoie indubitablement à l'âge d'Or des Abbassides, la dynastie la plus flamboyante de l'Islam médiéval. Ensuite, la touche persane, vraisemblablement sassanide, qui se manifeste notamment dans les noms propres comme Schéhérazade ou Shahriar. De même, une influence égyptienne dans le recours au merveilleux (talismans, lampe magique…). Enfin, un schéma narratif indien, matérialisé dans le procédé d'enchâssement des contes, qui autorise précisément la succession des nuits.

Au plan philologique, les *Nuits* semblent s'inspirer de *Alf Khurafa*, traduction arabe du *Hazar Afsaneh* (*Mille contes*), livre persan jamais retrouvé du Xe siècle mentionné par Al Nadim dans son *Fihrist*. Le *Fihrist* est une espèce d'encyclopédie de l'époque recensant l'ensemble des ouvrages connus ainsi que leurs traductions en arabe ; il constitue une source historiographique de premier plan.

Si elles constituent indéniablement un remarquable témoignage des mœurs sous les califes abbassides, les *Nuits* ne peuvent en aucune façon se résumer à un documentaire, même fictif, de la civilisation de l'époque. Il s'agit d'une littérature pour hommes, souvent érotique voire pornographique, qui prend la forme de contes récités dans les bouis-bouis d'Alexandrie, du Caire ou de Beyrouth. Un « semi-oral » chargé de répétitions, de chevilles de rétention, afin de permettre au narrateur ainsi qu'à l'auditeur de se souvenir de la progression du récit.

Comme indiqué plus haut, le texte, semi-poétique, est un entrelacs d'histoires reliées les unes aux autres par le seul biais de l'imagination, sans lien logique entre elles. C'est la tradition orale qui a assuré leur diffusion et leur pérennisation dans l'univers levantin.

Plusieurs de ces contes feront leur entrée en France sous forme de manuscrits acquis à la fin du XVIIe siècle par la Bibliothèque du Roi, où Antoine Galland a obtenu un poste. D'autres sont fournis à Galland par un Alépin, Pierre Dippy. D'autres encore lui sont narrés par un certain Hanna, un maronite également originaire d'Alep. L'ensemble de ce matériau, oral et manuscrit, inspire à Galland la trame des *Nuits* qu'il recompose en langue française. On est à mi-chemin entre l'adaptation et la recréation.

Bien de son temps, Galland écrit dans la pure veine classique, dans une langue épurée, en quête d'une beauté qui ne s'embarrasse guère de fidélité à l'œuvre originale. Les noms propres sont francisés, le style débarrassé de l'amas de répétitions, l'intrigue expurgée des passages scabreux et des expressions trop crues ou simplement familières. En un mot, le texte érotique devient une série de contes pour enfants, dénaturant ainsi complètement le propos de l'original. À ce propos, à l'heure de la préciosité, il convient de rappeler que Galland écrit aussi pour un public féminin ; il dédicace d'ailleurs l'intégralité des *Nuits* à Madame d'O, marquise de Guilleragues[3]. Les *Nuits* visent avant tout à combattre la morosité d'une cour qui s'ennuie avec Madame de Maintenon. On se souviendra de la phrase de Perrot d'Ablancourt (1654, Epistre dédicatoire), le plus illustre représentant des belles infidèles : « Et pour peu qu'on manque de délicatesse, au lieu de divertir on ennuye ».

Les libertés prises avec le texte de départ s'expliquent aussi par l'absence d'une version canonique des *Nuits*, l'œuvre n'étant pas publiée en langue arabe à l'époque. Des édits de Bayazid Ier (1485) et Selim Ier (1515) interdisent en effet l'utilisation de caractères mobiles arabes pour les textes écrits en arabe. On peut y voir la volonté d'imposer le turc osmanli sur

[3] À la parution de chacun des douze volumes, Galland passe commande de deux exemplaires en maroquin rouge, l'un pour madame d'O et l'autre pour la duchesse de Bourgogne, dont il cherchait manifestement l'appui. À ce sujet, on consultera l'article de Manu COUVREUR (2014, pp. 107-125).

les vestiges de l'Empire byzantin après l'épisode constantinopolitain de 1453. Ce n'est qu'en 1798 que l'expédition de Bonaparte introduira les presses arabes en Egypte et que l'imprimerie Bulaq verra le jour au Caire en 1821 dans le contexte de la *Nahda*, la « Renaissance » culturelle et politique qui caractérisera surtout la seconde partie du XIXe siècle et le début du XXe siècle dans le monde arabe (Halabi Murr, 2005). La *Nahda* est indissociable des *tanzimat*, cette période de réformes inaugurée par le sultan Abdülmecid en 1839, et est une forme d'émancipation par rapport à la domination du monde occidental. La traduction y joue un rôle de premier plan et va métamorphoser la langue, les genres littéraires et la culture arabe dans son ensemble.

La traduction de Galland sera donc rapidement perçue comme un deuxième « original » (alors qu'il est tout sauf cela), au départ duquel se feront dans la foulée des traductions dans de nombreuses langues européennes. L'orientaliste Duncan B. Macdonald considère qu'une traduction des *Nuits* en langue anglaise réalisée à partir du texte de Galland existe dès 1706, avec pour titre *Arabian Nights Entertainments* (Macdonald, 1929)[4]. Dès 1712, le *Spectator* en publiait de larges extraits sous forme de feuilletons, à l'initiative d'Addison. Voici l'introduction au premier extrait, qui narre l'histoire d'Al-naschar[5], cinquième frère du barbier (Addisson, 1712, n° 535) :

> What I have here said, may serve as a Moral to an *Arabian* Fable, which I find translated into *French* by Monsieur *Galland*.
>
> The Fable has in it such a wild, but natural Simplicity, that I question not but my Reader will be as much pleased with it as I have been, and that he will consider himself, if he reflects on the several Amusements of Hope which have sometimes passed in his Mind, as a near Relation to the *Persian* Glass-Man.

Des traductions en allemand (1712), en italien (1722), en néerlandais (1732) et en russe suivront (1763), reprenant toutes la traduction littérale du titre donné par Galland (Zaimova, 2009, vol. 16, n° 1, pp. 79-88). Elles s'inscrivent dans la lignée de la francophilie évoquée auparavant. La toute-puissance de la traduction de Galland fera qu'il faudra attendre près de deux siècles pour qu'une autre traduction française des *Mille et une nuits* voie le jour. Cette traduction est l'œuvre de Joseph-Charles Mardrus, un médecin arménien du Caire, qui y travaillera de 1899 à 1904.

Le contexte social et littéraire a alors complètement changé. Le romantisme est passé par là et, avec lui, cette lutte acharnée contre le classicisme et son admiration jugée outrancière pour les Anciens. Le romantisme, c'est la raison vaincue par l'imagination et le refus de s'assujettir à des règles contraignantes, notamment en matière de création littéraire. L'Académie française ne dicte plus les canons de l'esthétisme et nombre de traductions commises au XIXe siècle seront marquées au sceau d'un littéralisme forcené, mais assumé. On se souviendra de la traduction du *Paradis perdu* de Milton par Chateaubriand (1836) ou de celle de l'*Iliade* d'Homère par Leconte de Lisle (1866). Dans ses *Remarques* sur sa traduction, Chateaubriand est sans équivoque, c'est le fameux « calque à la vitre » :

> Si je n'avais voulu donner qu'une traduction *élégante* [critique des belles infidèles] du *Paradis perdu*, on m'accordera peut-être assez de connaissance de l'art pour qu'il ne

[4] On lira aussi avec profit son article: "The Earlier history of the Arabian Nights", *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1924, pp. 353-397.

[5] Il s'agit de la *176e Nuit* dans la traduction de Galland.

> m'eût pas été impossible d'atteindre la hauteur d'une traduction de cette nature ; mais c'est une traduction littérale dans toute la force du terme que j'ai entreprise, une traduction qu'un enfant et un poëte pourront suivre sur le texte, ligne à ligne, mot à mot, comme un dictionnaire ouvert sous leurs yeux…
>
> J'ai calqué le poëme de Milton à la vitre.

C'est dans la foulée que naît la traduction de Mardrus, dédiée à Stéphane Mallarmé, laquelle s'effectuera à partir du texte arabe. Ce dernier a été publié pour la première fois au XIXe siècle, et la première édition critique est celle, inachevée, du cheikh el Yemeni, parue à Calcutta en 1814-1818. Mardrus a travaillé sur l'édition égyptienne de Bulaq, qui date de 1835 et fut réalisée par Muhammad Qitta al-Adawi, et dans une moindre mesure sur celle de MacNaghten, publiée entre 1839 et 1842. La *Nahda* accorde, il est vrai, une place importante aux traductions, particulièrement en Egypte et au Liban.

Mardrus suit la division en nuits du texte arabe (1001), contrairement à Galland qui les redistribue et les réduit considérablement ; la dernière *nuit* de Galland est la 234e, qui clôt le tome VI publié chez Claude Barbin en 1706. Les tomes VII à XII mentionneront uniquement les titres des histoires narrées.

Il faut voir chez Mardrus un souci de suivre le texte original à la trace qui se remarque déjà dans le titre, les *Mille Nuits et Une Nuit*, copie conforme du titre original *Alf Lailah houa Lailah* et de la version qu'en donna Burton[6] en 1885. En réalité, le titre *Mille Nuits et Une Nuit* n'est pas à prendre au pied de la lettre dans la culture arabe : « mille et une » signifie simplement « innombrables ». Littmann (1957, vol. 1, p. 362) y décèle une influence turque, *bin bir* (1001) signifiant dans cette langue un grand nombre.

Le littéralisme est véritablement le cheval de bataille de Mardrus. La note des éditeurs de la première édition ne laisse aucune place au doute (1947, t. 1, p. I) :

> Pour la première fois en Europe, une traduction complète et littérale des ALF LAILAH OUA LAILAH (MILLE NUITS ET UNE NUIT) est offerte au public.
>
> Le lecteur y trouvera le mot à mot pur, inflexible. Le texte arabe a simplement changé de caractères ; ici il est en caractères français, voilà tout.

L'auteur de la traduction lui-même confirme un peu plus loin (*ibid.*, p. V) :

> Car… une méthode, seule, existe, honnête et logique, de traduction : la *littéralité*, impersonnelle, à peine atténuée pour juste le rapide pli de paupière et savourer longuement… Elle produit, suggestive, la plus grande puissance littéraire. Elle fait le plaisir évocatoire. Elle recrée en indiquant. Elle est le plus sûr garant de vérité.

Les titre et sous-titre donnés par Mardrus à sa traduction des *Nuits* rappellent ceux de Burton (1885) : *The Book of the Thousand Nights and a Night. A Plain and Literal Translation of the Arabian Nights Entertainment*[7]. La traduction de ce dernier, qui fait la part belle à l'érotisme, ne fut publiée qu'à 1000 exemplaires[8] dans une Angleterre victorienne particulièrement prude et intolérante. Contrairement à Mardrus, Burton jalonne sa version de notes explicatives sur

---

[6] Le sous–titre *Traduction littérale et complète du texte arabe* donné par Mardrus est une simple variation chiasmatique de celui de Burton : *A Plain and Literal translation of the Arabian Nights Entertainments*.

[7] Burton publiera sa traduction en 10 volumes entre 1885 et 1888. Aux mêmes dates, il y ajoutera les *Supplemental Nights*.

[8] "printed by the Burton Club for private suscribers only".

les coutumes et perversions sexuelles en Orient, ce qui lui permet d'exposer avant tout ses propres idées. Lire l'avant–propos de Burton (1885, vol. 1, *The Translator's Foreword,* pp. XIII & XVI), c'est déjà pressentir le propos de Mardrus :

> Briefly, the object of this version is to show what "The Thousand Nights and a Night" really is. Not, however, for reasons to be more fully stated in the terminal Essay, by straining *verbum reddere verbo*, but by writing as the Arab would have written in English…
>
> My work claims to be a faithful copy of the Eastern Saga-book, by preserving intact, not only the spirit, but even the *mécanique*, the manner and the matter. Hence, however prosy and long-drawn out be the formula, it retains the scheme of the Nights because they are a prime feature in the original. The Rawi or reciter, to whose wits the task of supplying details is left, well knows their value: the openings carefully repeat the names of the *dramatis personae* and thus fix them in the hearer's memory. Without the Nights no Arabian Nights!
>
> In accordance with my purpose of reproducing the Nights, not *virginibus puerisque*, but in as perfect a picture as my powers permit, I have carefully sought out the English equivalent of every Arabic word, however low it may be or "shocking" to ears polite; preserving, on the other hand, all possible delicacy where the indecency is not intentional; and, as a friend advises me to state, not exaggerating the vulgarities and the indecencies which, indeed, can hardly be exaggerated.

Mardrus va s'employer à restaurer le texte arabe dans son originalité. Pour ce faire, il va introduire dans la version française les répétitions propres au semi-oral pour préserver la prose rimée et ce que Burton appelait la « mécanique » du discours. Mais les répétitions et les assonances alourdissent le discours plus qu'ils ne le servent. En témoigne cet extrait de la *176e nuit,* où il s'agit davantage de ficelles mirlitonesques que de prose rimée (t. II, p. 374) :

> Je te dirai, ô glorieuse Maïmouna, que je viens en ce moment du fin fond de l'intérieur lointain, des extrémités de la Chine, pays où règne le grand Ghaïour, maître d'El-Bouhour et d'El-Koussour, où s'élèvent de nombreuses tours, tout autour et alentour, où se trouve sa cour, ses femmes avec leurs atours et ses gardes dans les détours et tout le pourtour ! Et c'est là que mes yeux ont vu la plus belle chose de mes voyages et de mes tours, sa fille unique, El-Sett Boudour !

Mardrus n'hésite pas à « repasser les plats », comme dans les *851e* et *852e nuits* qui contiennent notamment l'histoire d'Ali Baba et des quarante voleurs (t. V, pp. 328 & 330) :

> Lorsque le père de Kassim et d'Ali Baba, qui était un très pauvre homme du commun, eut trépassé dans la miséricorde de son Seigneur, les deux frères se partagèrent en toute équité de partage le peu qui leur était échu en héritage ; mais ils ne tardèrent pas à manger le maigre fourrage qui était tout leur apanage ; et se trouvèrent, du jour au lendemain, sans pain ni fromage, et bien allongés quant à leur nez et à leur visage. Et voilà ce que c'est que d'être sot dans le jeune âge et d'oublier les conseils des sages !
>
> « Sésame, referme-toi ! » Et les deux moitiés du rocher se rejoignirent et se soudèrent sans aucune trace de séparation. Et tous reprirent, avec leur mine de goudron et leurs barbes de cochons, le chemin par où ils étaient venus.

Un dernier exemple, toujours dans la *851e nuit*, qui met en scène des femmes adultères (t. V, p. 328) :

> Et c'est ainsi, ô mon seigneur le sultan, que, grâce à cette ruse des babouches, le gaillard put monter auprès des deux mouches, et avoir avec elles une extraordinaire escarmouche. Après quoi, il porta à son père les babouches. Et les deux adolescentes,

> depuis ce moment-là, ne cessèrent de vouloir l'embrasser sur la bouche, en lui disant : « Couche ! couche ! » Et les yeux du vieux ne virent rien car ils étaient louches.

Il n'est pas rare que la description soit au service d'une scène scabreuse, à la limite du pornographique, comme dans la *32e nuit*, consacrée à l'histoire d'El Aschar, le cinquième frère du barbier (t. I, p. 308) :

> Et l'adolescente, lorsqu'elle le vit, se mit à lui sourire de ses yeux, et se hâta d'aller fermer la porte, qui avait été laissée ouverte. Elle s'approcha alors de mon frère, lui prit la main, et l'attira à elle sur le divan de velours d'or. Là il serait inutile de détailler tout ce que, une heure durant, mon frère et l'adolescente se firent l'un à l'autre en embrassades, copulations, baisers, morsures, caresses, coups de zebb, torsions, contorsions, variations, premièrement, deuxièmement, troisièmement et autrement.
>
> Après ces ébats, la jeune femme se releva et dit à mon frère : « Mon œil, ne bouge pas d'ici avant que je ne revienne ! » Puis elle sortit vivement et disparut.

À titre de comparaison, voici la même scène chez Galland (1726, t. III, p. 78), qui correspond chez lui à la *178e nuit* :

> Il vit bien-tôt entrer la jeune Dame, qui le surprit bien plus par sa beauté, que par la richesse de son habillement. Il se leva dès qu'il l'apperçût. La Dame le pria d'un air gracieux de reprendre sa place, en s'asseïant près de lui. Elle lui marqua bien de la joye de le voir, & après lui avoir dit quelques douceurs : Nous ne sommes pas ici assez commodément, ajoûta-t-elle, venez, donnez-moi la main. À ces mots, elle lui présenta la sienne, & le mena dans une chambre écartée où elle s'entretint encore quelque tems avec lui. Puis elle le quitta, en lui disant : Demeurez, je suis à vous dans un moment.

On comprend dès lors très bien les préventions de la mère de Proust à propos de la version de Mardrus (Proust, 1989 [1921], I, pp. 326-327) :

> […] c'est en cachette, pour me faire une surprise, que ma mère me fit venir à la fois *les Mille et une Nuits* de Galland *et les Mille et une Nuits* de Mardrus. Mais, après avoir jeté un coup d'œil sur les deux traductions, ma mère aurait bien voulu que je m'en tinsse à celle de Galland, tout en craignant de m'influencer […]. En tombant sur certains contes, elle avait été révoltée par l'immoralité du sujet et la crudité de l'expression.

Les répétitions évoquées deviennent la marque de fabrique de Mardrus et elles servent aussi à « orientaliser » le texte, ce qu'il fait à l'excès. De la sorte, le génie de la langue française est encombré d'expressions calquées sur l'arabe qui forcent le trait. C'est ce que l'on pourrait appeler le « syndrome de la langue poilue ». Mardrus en use et abuse, comme le montrent ces échantillons tirés respectivement de l'histoire d'Ali Ben-Bekar et de la belle Schamsennahar (*152e nuit*) et de celle de la princesse Boudour (*176e nuit*). La « langue poilue » va de pair avec la description d'une beauté (t. II, pp. 327 & 378) :

> Et du coup le prince Ali se crut transporté dans la demeure même des génies, où toutes choses sont si belles que la langue de l'homme deviendrait poilue avant de pouvoir les décrire.
>
> Or, comme il est impossible à ma langue, au risque même de devenir poilue, de te dépeindre la beauté de cette princesse, je vais simplement essayer de t'énumérer ses qualités approximativement.

Le littéralisme à outrance de Mardrus, qui s'apparente à une hagiographie de l'original, ou du moins à une fétichisation de celui-ci, peut être mis en rapport avec le mode d'enseignement de l'arabe qui avait cours à Paris au XIXe siècle, plus particulièrement à l'Ecole des langues

orientales vivantes. Le grand Silvestre de Sacy[9] n'y dispensait que des cours d'arabe littéral, avec une approche plus philologique qu'ancrée dans la réalité. L'ordonnancement chronologique des *Nuits* rappelle l'appréhension sémitique du temps, tout à fait opposée à la rigueur cartésienne de la langue française et qui caractérisait le travail de Galland.

Outre la réintroduction des scènes érotiques et du tissu de répétitions, ce qui distingue aussi Mardrus de Galland, c'est le maintien des noms orientaux dans leur appellation d'origine. Maimoune devient Maïmouna, le génie devient Genni, Schéhérazade devient Schahrazade, Zobéide Zobeida, Salomon Soleïman et David Daoud, pour ne citer que quelques exemples. Dans le même ordre d'idées, Mardrus veillera à conserver soigneusement dans son expression le procédé d'enchâssement des contes, sans lequel Schéhérazade serait irrémédiablement exécutée et la suite de l'histoire interrompue à jamais. Un magnifique exemple en est donné dans la *353e nuit* (t. III, p. 208) :

> Et Schahrazade, ayant fini de parler, se tut un instant, regarda le roi Schahriar et lui dit : « En vérité, ô Roi fortuné, je m'étonne que le sommeil ne t'ait pas gagné également, à cette histoire ! » Le roi Schahriar dit : « Pas du tout ! Tu te trompes, Schahrazade ! Je n'ai guère envie de dormir cette nuit ; et prends garde, si tu ne me racontes tout de suite une histoire instructive, que je ne mette moi-même à exécution à ton égard la menace d'Al-Rachid à son porte-glaive ! Ainsi n'aurais-tu pas à me dire quelques mots sur, par exemple, le remède contre les femmes qui tourmentent leurs époux par un désir de chair jamais satisfait et leur ouvrent de la sorte la porte du tombeau ? »
>
> Schahrazade, à ces paroles, réfléchit un instant et dit : « Justement, ô Roi fortuné, il n'y a aucune histoire dont je me souvienne aussi bien que celle ayant trait à ce sujet-là, et je vais tout de suite te la raconter ! »

Peut-être Mardrus découvrit-il les *Mille et une nuits* lorsqu'il fit ses études chez les pères jésuites à Beyrouth. Ceux-ci avaient publié en 1885 une édition qualifiée par Mardrus d'« écourtée, revue et disloquée » (t. I, p. II). Mardrus commença en effet ses études de médecine à l'université Saint-Joseph, fondée dix ans plus tôt. Il quitta Beyrouth en 1892 pour s'installer à Paris où il devait terminer ses études en 1894. En traduisant les *Mille et une nuits*, il crée un Orient imaginaire, vu à travers les yeux d'un Occidental. Cela explique certainement pourquoi sa vision est déformée et vise à accentuer la distance entre les deux civilisations.

La « traduction littérale et complète » de Mardrus est un miroir aux alouettes qui reprend les clichés d'une France dominante sur les Echelles du Levant. Depuis la fameuse question d'Orient, l'Empire ottoman commence à s'affaiblir et deviendra après le traité de San Stefano (1878) qui consacre l'indépendance de la Serbie, du Monténégro, de la Roumanie et de la Bulgarie, « l'homme malade de l'Europe ». L'occupation de l'Egypte par l'Angleterre en 1888 sonnera le glas de l'Empire.

Dans le sillage d'un orientalisme naissant[10], Antoine Galland avait lancé la mode des turqueries sous forme de contes et il trouvera de dignes héritiers au XVIIIe siècle avec des auteurs comme Cazotte, Mayer ou Chavis qui publieront en 1786 *Le Cabinet des fées* qui est un prolongement

---

[9] Silvestre de Sacy forma entre autres les linguistes allemands August Schlegel, Franz Bopp, Jakob Grimm et Wilhelm Von Humboldt.

[10] On pensera aux premières grammaires de langues orientales qui paraissent dès le XVIIe siècle. Erpenius publiera à Leyde sa *Grammatica arabica* en 1613, Louis de Dieu donnera dans la même ville sa *Grammaire persane* en 1639, tandis que du Ryer fera paraître à Paris ses *Rudimenta grammaticis linguae turcicae* en 1630. Enfin, c'est Galland qui éditera en 1697 la *Bibliothèque orientale* de Barthélemy d'Herbelot.

des *Nuits* de Galland. Au XIXe siècle, l'orientalisme renaît avec le colonialisme européen – l'épopée napoléonienne en est une illustration – et le déclin de l'Empire ottoman. Dans le domaine littéraire, il prendra forme dans *Un voyage en Orient* de Nerval, le *Salammbo* de Flaubert ou encore *L'itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand. Ces auteurs voyagent en Orient et le romantisme joue un rôle important dans cet attrait, pour ne pas dire cette fascination. L'orientalisme gagnera les autres formes d'expression artistique, dont la peinture avec Delacroix, Fromentin, Ingres ou Chassériau.

Mardrus épouse pleinement ce mouvement d'importation ostentatoire de l'Orient et, à l'opposé de Galland, il n'adapte nullement l'original ; il transporte le lecteur français vers le texte et la culture sources. Il s'échine à embellir le tableau et, ce faisant, le surcharge inutilement, livrant au récepteur une vision outrancière de l'œuvre où la surabondance le dispute à l'exubérance. C'est la comparaison avec Galland et les belles infidèles qui a véhiculé au sein du public l'image d'un traducteur fidèle.

Je laisserai à Borges (1994 [1951], pp. 205, 211 et 212) le soin de conclure :

> Destin paradoxal que celui de Mardrus. On lui décerne le titre moral d'être le plus fidèle traducteur des Mille et Une Nuits, livre d'un érotisme admirable dont les acheteurs avaient été privés par la bonne éducation de Galland et par les simagrées de Lane. On vénère sa géniale et scrupuleuse exactitude dont la garantie est assurée par ce sous-titre péremptoire : version littérale et complète du texte arabe, et par l'ingénieux titre de : *Livre des Mille Nuits et Une Nuit*.
>
> […] Sans cesse, Mardrus veut parfaire l'œuvre que d'anonymes et indolents Arabes négligèrent. Il ajoute des paysages « Art nouveau », de grosses obscénités, de courts intermèdes comiques, des détails, des symétries, un fréquent orientalisme visuel.
>
> […] Célébrer la fidélité de Mardrus, c'est négliger l'essentiel de Mardrus, c'est même passer Mardrus sous silence. Son infidélité, son heureuse infidélité créatrice, voilà ce qui doit nous importer.

Bibliographie

Addison, J. (1712). *The Spectator, 535*, Thursday, November 13.

Balliu, C. (2015). La traductologie russe sous l'angle de la culture française. *Vestnik Moskovskogo Universiteta*, *4,* 4-33.

Borges, J. L. (1994 [1951]). *Histoire universelle de l'infamie/Histoire de l'éternité* (R. Caillois & L. Guille, trad.). Paris: Éditions 10/18.

Burton, R. (1885). *The Book of the Thousand Nights and a Night. A Plain and Literal Translation of the Arabian Nights Entertainment. London: Benares, Kama Shastra Society.*

Chateaubriand, R. de (1861 [1836]). *Le Paradis perdu de Milton*, *traduction de Chateaubriand.* Paris: Renault et Cie.

Couvreur, M. (2014). Cherchez les femmes… La duchesse de Bourgogne, la marquise d'O et la traduction des *Mille et une nuit* par Antoine Galland. In F. Preyat (dir.), *Marie-Adélaïde de Savoie (1685-1712), Duchesse de Bourgogne, enfant terrible de Versailles* (pp. 107-125). Éditions de l'Université de Bruxelles.

Fumaroli, M. (2001). *Quand l'Europe parlait français*. Paris: Éditions de Fallois.

Galland, A. (1726). *Les mille & une Nuit*, t. III. Paris: par la Compagnie des Libraires.

Halabi Murr, R. (2005). *La Traduction au Liban entre 1840 et 1914.* Beyrouth: Collection Sources-Cibles, ETIB, Université Saint-Joseph.

Littmann, E. (1957). *Alf Layla wa-layla*. *Encyclopaedia Britannica*, Leyden: Brill.

MacDonald, D. B. (1924). The earlier history of the Arabian Nights. *Journal of the Royal Asiatic Society*, 353-397.

MacDonald, D. B. (1929). *Thousand and One Nights*. *Encyclopaedia Britannica*, 14th ed. London: Encyclopaedia Britannica Inc.

Mardrus, J.-C. (1947 [1899-1904]). *Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit. Traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr. J. C. MARDRUS*. Bruxelles: Éd. La Boétie, VI tomes.

Molière (1933 [1670]). *Le Bourgeois gentilhomme*. (54e édition). Paris: Librairie Larousse.

Perrot d'Ablancourt, N. (1654). *Lucien*. Paris: chez Augustin Courbe.

Proust, M. (1989 [1921]). *A la recherche du temps perdu, Sodome et Gomorrhe I.* Paris: France Loisirs.
Zaimova, R. (2009). À la recherche des « Mille et une Nuits ». *Études Balkaniques-Cahiers Pierre Belon, 16*(1), 79-88.

Christian Balliu

Université libre de Bruxelles
Faculté de Lettres, Traduction et Communication
Centre de recherche TRADITAL
Campus Solbosch – Uccle
34, rue Joseph Hazard
1180 Bruxelles
Belgique

christian.balliu@ulb.ac.be

Biographie : Christian Balliu est professeur à l'Université libre de Bruxelles ; il y enseigne notamment l'histoire et les théories de la traduction. Il a enseigné l'histoire de la traduction et la traductologie appliquée à l'espagnol à l'ISIT de Paris et est professeur invité de plusieurs universités étrangères. Ancien membre du *Comité pour l'histoire de la traduction* de la *Fédération internationale des traducteurs,* il fait actuellement partie du comité scientifique de plusieurs grandes revues internationales consacrées à la traductologie (*Equivalences, Sendebar, Vestnik, Hermeneus, Portalingua, Al Hikma*…). Il est l'auteur d'environ 110 publications sur l'histoire, la théorie et l'enseignement de la traduction.

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Parallèles 31(1) Avril 2019

Translatability, interpretation, and construals of experience

Ian MacKenzie

University of Geneva

Abstract

Languages differ greatly, both morphosyntactically and lexically, which almost inevitably leads to minor losses or changes of meaning in translation. Following Herder and Schleiermacher, foreignizing translators attempt to understand an author's word-usages by an empathetic psychological reading, and when they find an unfamiliar source language concept they 'bend' the nearest available target language word. In this article, I question the efficacy of such procedures, and suggest, following Gadamer, that meaning is always partly determined by the interpreter's historical situation, so that the best a translator or reader can hope for is a fusion of horizons with the author. Yet experimental cognitive linguistics shows that even at the same time and place, there are considerable differences in the ways people construe and verbalize events and texts. So it seems likely that there are more meanings and effects that are intended by the author *and* carried across by the translator which readers either fail to notice or re-interpret, than there are traces of meaning and poetic effects that have not been (and cannot be) translated.

Keywords

Translatability, word-usages, interpretation, fusion of horizons, construals of experience

 DOI 10.17462/para.2019.01.04

1. Introduction

Lance Hewson, the honorand of this festschrift, clearly has an optimistic streak that even many years serving as Dean of the Faculty did not extinguish, because he likes to insist to colleagues and students alike that there is *always* a translation 'solution.' One way or another, *nothing* is untranslatable, provided, of course, that we extend our definition of translation to include adaptation, and perhaps allow the frowned-upon fall-back of translators' notes. This outlook certainly has the advantage of fostering feelings of possibility, communicability and understanding, rather than a negative cloud of impossibility, incommunicability and incommensurability. In this unashamedly theoretical article I will contend, however, that the answer to the question as to whether *everything* can be translated is actually "no." But I will then suggest that this doesn't really matter because, as Gadamer (1960/2004, p. 296) put it pithily, "we understand in a *different way, if we understand at all*," and because, as Croft (2010, pp. 11-12) tries to show, "there is a fundamental indeterminacy in the construal of a scene and its interpretation in a communicative act." Even if a translation (which is already an interpretation) were miraculously to carry across a text's entire semantic content, and all its poetic effects, no reader would understand it exactly the same way as either the author or translator, because we all interpret texts – and construe the rest of our experience – somewhat differently.

2. Different languages

The elemental difficulty of translation is evident: different languages have lexicons that divide up reality, and the things we say about it, very differently, and different ways of relating words to one another in sentences. Tim Parks (2014, p. 217) describes this as "a paradox at the heart of translation" – the text we are translating "is also the greatest obstacle to expression. Our own language prompts us in one direction, but the text we are trying to respect says something else, or the same thing in a way that feels different." Dostoevsky's wretched Man from Underground complains that "throughout my life, the laws of nature have offended me constantly and more than anything else" (1864/2004, p. 17); translators sometimes feel that way about the grammatical constructions, words, and semantic fields of source languages!

Quite apart from semantic faithfulness, a further level of difficulty appears if a translator tries to reproduce or imitate the musical form of the source text, in the hope of communicating nuances of feeling or sensation. Sound patterns – rhyme, rhythm, meter, alliterative and assonant word combinations, and so forth – notoriously get "lost in translation," which is evidently problematic if one believes that form and semantic content are strictly inseparable in any kind of poetic writing.

The fact that languages differ extensively in both their grammatical systems and lexicons was obviously noticed long ago. It has also long been argued that languages might reflect profound differences in modes of thinking and conceptualizing, and feeling and perceiving, especially between different cultures and historical periods.[1] Grammatical similarities and differences were extensively documented in the early 19th century, especially by the German

[1] Fishman (1982, p. 12, note 1) states that versions of what is today known as the linguistic relativity hypothesis (or the "Sapir-Whorf hypothesis") – and also of the stronger notion of linguistic determinism – "occur several times throughout two-and-a-half thousand years of Euro-Mediterranean language-related speculation […] and are probably of at least similar vintage in India, China, and perhaps even elsewhere."

neogrammarians.[2] Today the idea that the lexicogrammatical structure of a person's language can influence the general character of their perceptual sensations, thoughts and concepts, and indeed the way they construct reality, is largely associated with Herder, F. Schlegel and W. Humboldt in Germany, and Boas, Sapir and Whorf in the USA. The underlying notion is summed up in Humboldt's (1836) title, *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaus und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*.[3]

Although Humboldt, and Boas's successors Sapir and Whorf, are more talked about today, Forster (2010), in hagiographic mode,[4] stresses their debt to Herder. He asserts that Herder, beginning in the 1760s – and in opposition to the orthodox Enlightenment belief in the universality of human nature[5] – saw more clearly than anyone before him that there can exist radical differences between concepts, beliefs, values, sensations, etc. in different cultures, and also that a culture can change its concepts and beliefs over time.[6] Such differences are of a different order to the minor differences in connotation and nuance among cognate words and supposed 'translation equivalents' in neighbouring languages. Herder also saw that similar, if less dramatic, variations occur among individuals at a single time and place, and that an author may have concepts that differ significantly from those of his speech community, making interpretation and translation an extremely difficult task.

It is broadly accepted today that words do not simply 'represent' pre-given entities that are independent of language. To reverse Plato's metaphor (*Phaedrus* 265e), nature does *not* come to us pre-divided, carved at the joints, waiting to be named. So different languages conceptualize and divide up experience in different ways, and as Saussure put it, meaning arises through a system of linguistic oppositions, so the meaning of a word depends on the meanings of all the other words in a given semantic field: "in language there are only

[2] Fortunately, however, we have moved beyond Friedrich Schlegel's (1808) twofold distinction between "organic" or highly inflected languages, and "mechanical" or uninflected languages, and left behind his claim that inflected languages are superior instruments of thought, because they have a privileged connection with awareness [*Besonnenheit*] or rationality. August Wilhelm Schlegel (1818) developed his brother's binary opposition into a threefold distinction: inflective vs. affixive (or agglutinative) vs. grammarless languages, and Wilhelm von Humboldt (1836) later replaced the unhappy term "grammarless" with "isolating" languages (see Forster, 2011, Chapter 4).

[3] Until the 1999 English edition, called *On language: on the diversity of human language construction and its influence on the mental development of the human species*, Humboldt's *…die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* was generally translated as "the spiritual development of mankind," but humankind has developed!

[4] Forster very plausibly describes Herder as the founder of nothing less than modern philosophy of language, hermeneutics, and translation theory.

[5] This belief can be summed up by Hume's claim (1748, Section 8, Part 1) that "Mankind are so much the same, in all times and places, that history informs us of nothing new or strange in this particular. Its chief use is only to discover the constant and universal principles of human nature."

[6] Herder also suggests that allegorical interpretations often arise from the fact that a people's beliefs and values have changed over historical time, so that their traditional texts make claims that are incompatible with their current beliefs and values; not wishing to jettison their traditional texts, people give them allegorical readings. See Forster (2010, pp. 48-49).

differences *without positive terms*" (1922/2011, p. 120).[7] The exact meanings of words and concepts depend on (or are determined by) their complex systematic interrelationships with other words and concepts, and differ significantly from language to language. Hence meanings or concepts should *not* simply be equated with non-linguistic referents that they designate (or, come to that, with Platonic forms or subjective mental ideas that are prior to and autonomous of language, à la Locke or Hume). Neither are they to be sought in etymologies, as deconstructionists sometimes pretend to believe, but in *word-usage*, or the 'rules' for the uses of words at any given time (even though these rules might well be unformulated). This argument is often associated with the later Wittgenstein – e.g. "For a *large* class of cases of the employment of the word 'meaning' – though not for *all* – this word can be explained in this way: the meaning of a word is its use in the language" (*Philosophical investigations*, #43) – but as Forster (2010, *passim*) shows, it is already to be found in Herder's *Fragments on recent German literature* of 1767-1768.[8]

This being the case, interpretation involves pinning down a speaker or writer's word-usages, and hence his or her meanings, while translation involves faithfully reproducing the original word-usages in a different language. Yet the *exact* reproduction of word-usages in translation would seem to be a doomed enterprise if we accept Schleiermacher's (c.1819/1986, p. 50) holistic argument that "The technical meaning of a term is to be derived from the unity of the word-sphere and from the rules governing the presupposition of this unity," by which he means that there is a (presupposed?) single meaning underlying all of a word's different senses (the ones that are separately defined in a good dictionary), as well as the senses of cognate word groups. Hence any alteration in a combined pattern of usages brings about a modification (however minor and subtle) to each of them.[9] This does not apply to obviously polysemous words with unrelated etymologies (*bank*, *lie*, *mole*, *seal*), but to words with associated senses. Thus according to Schleiermacher's argument, all the related meanings of the French adjective (and concept) *doux/douce* are semantically interdependent, even though in English they would need to be translated by many different words including *gentle*, *sweet*, *pleasant*, *tender*, *kind*, *soft*, *pale*, *light*, *mild*, etc. depending on whether one was talking about people, fabrics, sounds, colours, food, wine, the weather, etc.[10] On this account, there can be very few true 'translation equivalents.'

A further difficulty of translation, as Herder, Schleiermacher and Humboldt all argued, is that a language's grammatical system contributes to the nature of the concepts that can be expressed. An example here is evidentials: obligatory inflexions or expressions in many languages that express a speaker's attitude towards the truthfulness of a proposition – whether something has been directly observed, inferred, assumed, reported by someone else, etc. As Kay (1996, p. 110) points out, there are difficulties with translating an English text into

[7] While Saussure is generally credited with having introduced this idea to linguistics, the underlying logic goes back to Spinoza, who argued in a letter in 1674 that the identity of everything in the universe depends on, or is determined by, its relations to other things, or to what it is not; in short, "determination is negation" (see Melamed, 2012, pp. 175-176).

[8] There does not seem to be a complete English translation of this work. See also Taylor's (1985, 2016) account of the expressive (rather than designative) uses of words, and how language is partly constitutive of our way of life, making possible new purposes, behaviour, and meanings. Taylor states that he is following on from the "HHH tradition," for Hamman, Herder, and Humboldt.

[9] See also Schleiermacher (1838/1998, pp. 33-37, 233-234).

[10] Kuhn (2000) uses *doux/douce* as an example of the difficulties (or impossibilities) of translation.

a language with a rich system of obligatory evidentials (e.g. Turkish and several neighbouring languages, and various Amerindian and Tibeto-Burmese languages). Conversely, translating all evidential markers *into* English (lexically) would imbue these details with undue importance.[11] Another example is gender marking on nouns in many inflected languages, which can be a meaningful resource for speakers, writers and translators. For example, Ariane Mnouchkine (2014) has translated and staged a deliberately feminized version of *Macbeth*, choosing hundreds of feminine nouns where, for example, the *Pléiade* translation by Jean-Michel Déprats (2002) has masculine nouns (or nouns with invariable masculine and feminine forms).[12] It is assumed that audiences notice the preponderance of these noun choices, at least subconsciously. Such effects of meaning cannot readily be achieved in English.

Where the concepts underlying word-usages do not exist in the target language, as might well be the case where historical or cultural distance is involved, Herder argues that the source language meaning can be expressed (or at least approximated) if the translator modifies or 'bends' the closest existing word-usages in the target language. This argument also had its 20th century proponents. For example, in a much-quoted article, Jakobson (1959/2004, p. 140) insisted that grammar should not cause problems for translation, because "If some grammatical category is absent in a given language, its meaning may be translated into this language by lexical means," and that "Whenever there is deficiency, terminology may be qualified and amplified by loan-words or loan-translations, neologisms or semantic shifts, and finally, by circumlocutions." However, using loan-words is not actually *translating*, and it is hard for an individual translator to impose either a neologism or a semantic shift on a language. Schleiermacher, who expanded on Herder's 'bending' approach in his famous essay "On the different methods of translating" in 1813, argued that it can only work if the target language is sufficiently flexible, and if there exist educated readers who are interested in and knowledgeable about foreign cultures and languages, and accustomed to such translation strategies. Furthermore, readers will require many examples of the 'bending' of a particular word-meaning, in a wide range of contexts, to be able to intuit or identify the revised rule for usage that is being followed. To this end, translators must consistently use the same 'bent' word to convey an unfamiliar concept or word-usage in the source language – though Schleiermacher recognizes that translating a single word consistently in a poetic work may run counter to the desire to replicate the sounds, metre and rhyme scheme of the source text.

In other words, if readers are to have much chance of seizing the concepts that translators intend to convey by 'bending' words, there needs to be an established practice (and a large volume) of what today is known as "foreignizing" translation, in which, as Schleiermacher (1813/2004, p. 49) put it, "the translator leaves the author in peace as much as possible, and moves the reader toward him," bending the lexis and syntax of the target language, and creating a deliberate foreignness or strangeness, in the attempt to reproduce the meaning of

[11] Heine and Kuteva (2005, p. 37), however, report on Yavapai and Paiute speakers in Arizona using evidentials in English, for example ending sentences with "they say," and describe this as "an enrichment of the English language" and "a new dimension of grammatical expression." Dixon (1997, p. 120) suggests that obligatory specification of evidence in English would make detectives' jobs much easier and politicians more honest!

[12] A notable example: in Act 4, Scene 1, when Macbeth recoils at the third apparition in the witches' cavern – "a child crowned" – and asks "What is this / That rises like the issue of a king," where Déprats has [le] *descendant d'un roi*, Mnouchkine has the feminine (and inventive, if rather bizarre) *la saillie d'un roi* (from the verb *saillir*, to mate with or cover). I owe the example of Mnouchkine to Aloise (2018).

the source text.[13] (The contrary method, of course, is what now usually goes by the name of "domesticating" translation, in which the translator "leaves the reader in peace as much as possible and moves the writer toward him.") Schleiermacher's opposition was not in fact a new one, and as Forster (2010) is quick to point out, Herder (1768/1985, p. 648) had similarly distinguished between an "accommodating" or adaptive [*anpassende*] approach to translation, in which the language and thought of the target text are made to accommodate to, or conform to, the source text, and a "lax" approach, in which they are allowed to diverge quite freely from those of the source text.

Herder and Schleiermacher argue that accommodating or foreignizing translation can potentially enrich the conceptual range and expressive potential of the target language – with the built-in safeguard that "the assimilating process of the language will cast out everything that was taken up only to fulfil a temporary need and is not truly in accordance with its nature" (Schleiermacher 1813/2004, p. 62). Yet there is no guarantee that foreignizing translation will succeed in its aim, and indeed at the end of the Fragments, Herder complains that critics of the work of an accommodating translator tend to "take everything daring in him to be a linguistic error, and approach the attempts of an artist like a pupil's exercises of apprenticeship."[14] Moreover, the idea that new concepts can be successfully introduced into a language – at least in the short term – by 'bending' words in translations, seems to involve a certain naiveté on the part of translators.

As I have argued elsewhere (MacKenzie, 2014, 2018), it is not at all certain that what Weinreich (1953) called "coordinative bilinguals" – people who supposedly have two conceptual systems, i.e. two sets of conceptual representations associated with two sets of words, one for each language – actually exist. Most translators with a profound knowledge of the source and target languages, however competent they are, are likely to be "compound bilinguals," with a partially fused or undifferentiated conceptual system linked to the two (or more) lexicons, containing all the information and connotations connected with the corresponding words in the different languages. As Cook (2002, pp. 6-7) puts it, because of the partial mental integration of languages, an L2 speaker's "knowledge of the second language" (after a certain threshold has been reached) "is typically not identical to that of a native speaker," while their "knowledge of their first language is in some respects not the same as that of a monolingual" either (see also Cook and Wei, 2016). Consequently, even when they are not consciously attempting to 'bend' a word's meaning, bilinguals might well use words in either their L1 or an L2 intending to communicate nuances (connotations or parts of combined conceptual representations) that simply sound odd to monolinguals who do not share their language combination. And when they 'bend' a word, or borrow one from another language, they might not be aware of the extent to which their usage, and their understanding of the source language concept, is unfamiliar to monolingual speakers of the target language. Herder and Schleiermacher, producing foreignized translations from the 'dead' languages of antiquity, did not share this modern understanding of the multi-competent or compound bilingual mind.

---

[13] Thus Schleiermacher's (and Herder's) rationale is *not* that of Venuti's (2008, p. 16) more recent version of foreignization, which seeks to "restrain the ethnocentric violence of translation" in "the hegemonic English-language nations," and resist "racism, cultural narcissism and imperialism"; they are merely concerned with reproducing the meaning of the source text.

[14] Quoted (and translated) in Forster (2010, p. 396). Proponents of English as a lingua franca (ELF) and linguistic "multi-competence" make much the same complaint about the attitude of orthodox language teaching theorists to the daring usages of L2 speakers (see MacKenzie, 2018, Chapter 2).

For example, I might decide (using what seems to be a fairly undifferentiated plurilingual concept in my head) to translate the German word *Bildung* in English by *formation* (not unlike the French *formation* or the Spanish *formación*), or perhaps *self-formation*. *Formation* is *not* generally used in English to mean education or a process of becoming or self-cultivation or personal transformation or development or maturation. The *OED* defines it as "The action or process of forming; a putting or coming into form; creation, production," and gives illustrative historical usages referring to the formation of monasteries, tenses, barnacles, governments, and chemical salts. We also talk about rock, cloud and troop formations. But if I translated *Bildung* by *formation* often enough, perhaps in inverted commas that signalled a 'bending,' in an English translation of a text concerning *Bildung* by Goethe or Humboldt or Nietzsche, wouldn't the context show that I was using the word to mean some kind of self-cultivation, and wouldn't the word's root (*form*) somehow indicate the German sense of creation, image, or shape? I suspect that the answer to this is "no," unless the reader also knew French or Spanish.

There is a difference, however, between trying to 'bend' a target language word to accommodate a concept one understands perfectly in a source language – because one is *gebildet*! – and coming to understand wholly unfamiliar concepts, perhaps from an earlier historical period. Moreover, conceptual discrepancies arising from cultural and historical distance can be of two kinds: there are those that are or were part of a shared language, and those that result from an author's own conceptual innovations. Schleiermacher (1813) suggests that individual conceptual innovations and modifications are a constitutive part of great literature and philosophy, the kind of writing that *should* endure and be read at other times and places, and that the linguistic and conceptual changes that occur over time are all innovations that originate with individuals and get taken up in the culture as a whole.

In his *Hermeneutics* (again drawing on Herder),[15] Schleiermacher argues that a twofold interpretive process is necessary to come to an understanding of an author's conceptual innovations. Firstly, there is grammatical interpretation, which involves the standard, shared uses of words. The interpreter needs a systematic knowledge of the language used by the author and his original audience, and must determine the meanings of words according to their immediate context (Schleiermacher 1838/1998, pp. 30, 44). But to this must be added psychological (or technical) interpretation, used for what seem to be individual and idiosyncratic uses of words and concepts, and for cases of ambiguity. Here, the interpreter needs to put himself in the position of the author, and try to intuit authorial intentions, by making tentative hypotheses based on the text in question and on other texts by the author. As Schleiermacher puts it, in note form, "Grammatical. The person with their activity disappears and appears only as the organ of the language. Technical. The language with its determining power disappears and appears only as the organ of the person, in the service of their individuality" (p. 94). Psychological interpretation involves a divinatory method – in the sense of the French *deviner* (to guess) rather than the Latin *divinus* (divine) or *divinare* (to foresee or foretell) – "in which one, so to speak, transforms oneself into the other person and tries to understand the individual element directly" (p. 92). Of course this doesn't guarantee

[15] Forster (2010, p. 334) states that Schleiermacher's theory of interpretation (especially the need to supplement grammatical with psychological interpretation, and the divinatory method of the latter) "for the most part merely draws together and systematizes ideas that already lay scattered throughout a number of Herder's works." Various of Schleiermacher's arguments were also anticipated by Ernesti (1761), F. Schlegel (1797; 1800), and Ast (1808); see Forster (2011, Chapter 2).

the success or truth of the interpreter's conjectures: as Rajan (1990) has pointed out, the logic of psychological explication actually licenses even the most implausible interpretations – unless you are in the "death of the author" camp, all you need to do is claim (while trying to keep a straight face) that your reading comes from an empathetic insight into the author's psyche (see MacKenzie, 2002, Chapter 3).

The translator is also faced with the difficulty of enabling the reader to distinguish an author's conceptual innovations from other unfamiliar concepts that were widely shared in the source culture. Schleiermacher suggests using relatively older words from the target language to translate words that were conceptually conventional for the author (even if the concepts are unfamiliar to the reader of the translation), and relative neologisms in the target language for an author's conceptually innovative usages. But he is well aware that this might compromise the logic of using – and bending – the best available word in the target language to convey an unfamiliar concept.

For all of these reasons – the "unity of the word-sphere," the distinctive resources of a source language grammar, the vagaries of psychological interpretation, the difficulty of distinguishing what is conceptually innovative in an author from what is conventional for his time and place, the difficulty of successfully modifying or bending meanings and usages in the target language, etc. – translations often seem to fall short of communicating the full semantic content of difficult texts from other times and places. But as Venuti (2013, p. 110) suggests, translation always involves both losses and gains. There is indeed "an irreparable loss" – of the sound and order of the words in the source text, and all the resonances, connotations, allusions and intertextual echoes these words carry for the reader in the source culture – but translators "attempt to compensate for this […] by controlling an exorbitant gain." Every word in a translation also has its own resonances and connotations and allusions, and its musicality, giving additional meanings which "inhere in every choice the translator makes" (p. 110). And of course – and this needs to be said more often – "the translator has chosen every single word in the translation" (p. 111). So translation is necessarily transformative: "any translation will at once fall short of and exceed whatever correspondence a translator hopes to establish by supporting different meanings, values, and functions for its receptors" (p. 193).

Of course very few translators today earn their living by translating challenging poetic or philosophical texts from antiquity, and indeed Schleiermacher wouldn't even accord most of today's translators that title. He sought (1813/2004, pp. 44-45) to distinguish between true translation, required in "the areas of science and art," and the mundane kinds of translation required in business transactions, journalism, travel literature, etc. For Schleiermacher, a translation of the second kind merely "transmits a previously described sequence of events into another tongue," using phrases that are "determined in advance either by law or by usage and mutually agreed-upon conventions," and the intermediaries involved in such domains are mere interpreters rather than translators proper. But few people today accept this dubious distinction; the mood of the times is closer to Steiner's (1998) somewhat hyperbolic claims that "a human being performs an act of translation, in the full sense of the word, when receiving a speech-message from any other human being" (p. 48), and "The mystery of meaningful transfer is, in essence, the same when we translate the next bill of lading or the *Paradiso*" (p. 265).

3. Different horizons

Steiner's claim that receiving a speech-message (and, by extension, reading a text), even in a monolingual situation, amounts to an act of translation implies that "the mystery of meaningful transfer" is involved in *all* understanding, whether of utterances, source texts or translations. In fact, it seems likely that meaning is rarely transferred unchanged but is instead to some degree reinterpreted. Everyday life throws up endless examples, even without the obstacles of historical or cultural distance. Some of us experience this when reading vexing reviews of our articles and books: everybody seems to interpret every text differently, and to put forward very different summaries or paraphrases. In everyday life, everybody regularly experiences differing interpretations or construals of events in verbal interactions with family and friends, however much empathy is involved. One also quickly discovers in a translation class that virtually all the linguistic constructions in any given text – whether words, expressions, or general syntactic patterns – can be, and are, translated in many different ways, with extremely rare one-to-one mappings across languages. One can also analyse the mystery of meaningful transfer in dozens of published English translations of the *Paradiso* (though there are even more translations of the *Inferno* and *Purgatorio*).

Gadamer, in *Truth and Method*, draws on Heidegger's (1927/1962, pp. 191-192) argument that "An interpretation is never a presuppositionless apprehending of something presented to us," but instead is necessarily "founded essentially upon fore-having, fore-sight and fore-conception," to argue that "all understanding inevitably involves some prejudice" (1960/2004, p. 272). In Gadamer's (translated) words, everyone interprets on the basis of "prejudices and fore-meanings" that "are not at his free disposal" (p. 295). Everyone has a point of view (a term originating in Leibniz's work on optics),[16] or in Gadamer's terminology, a horizon – "the range of vision that includes everything that can be seen from a particular vantage point" (p. 301), "beyond which it is impossible to see" (p. 305). Indeed, "*the prejudices of the individual […] constitute the historical reality of his being*" (p. 278). Certainly, an interpreter who *wants* to understand a text or discourse will try to be on guard against "the tyranny of hidden prejudices" (p. 272) and "the limitations imposed by imperceptible habits of thought" (p. 269). He or she will attempt to focus "on the things themselves" (p. 269), so that inappropriate fore-conceptions are replaced by more suitable ones, and "the text can present itself in all its otherness" (pp. 271-272). In fact, "Every experience worthy of the name thwarts an expectation" (p. 350). But even so, we will never perceive a text's original meaning, because of the particular, historically specific form of our "pre-understandings." For Gadamer, "understanding is always interpretation" (p. 306), and "we understand in a *different way, if we understand at all*" (p. 296). Meaning "is always co-determined also by the historical situation of the interpreter" (p. 296), and the best we can hope for is to effect a "fusion of horizons" – our own, and that of "the other," a partner in conversation or the author of a text. In short, Gadamer rejects the possibility of the kind of empathetic reading that Herder called *Einfühlung* (literally "feeling one's way into"), Schleiermacher called psychological or technical interpretation, and Dilthey (1900/1972) later called *Nacherleben* ("reliving") – a transposition into the author's linguistic context, plus an intuitive historical re-experiencing or duplication of his or her mental and emotional state.

[16] One might also relate Leibniz's (1715-1716/1989) *principle of the identity of indiscernibles* to translation: two indiscernible objects are in fact identical, one and the same object, sharing all their attributes, with no difference between them. This is clearly never the case with a source text and a translation – not even Pierre Menard's *Don Quixote* (Borges 1939).

Clearly, not everybody accepts Gadamer's position. Forster (2011) for example, is very hostile, describing it as "misguided and indeed baneful" (p. 310), and insisting that however much interpretations change over time, an interpreter's task is to recapture a text's original meaning. He believes that this *can* be done by Herderian empathy – feeling one's way into, but not necessarily *sharing*, an interpreted subject's sensations (thereby circumventing the "mystery" of the transfer of meaning). Forster makes a prima facie distinction between understanding a text and explicating it, applying it to a current situation, translating it, and so forth, and says we should resist the temptation to assimilate a text's meaning to our own (or to other more familiar) meanings and thoughts. And he may well be right – perhaps we *should* at least *try* to understand authors on their own terms; but to what extent is this possible?

There is no reason to doubt that there are countless word-usages and underlying concepts in other languages that could only be explained with difficulty in English, and which would cause perplexity if used as loanwords or if a translator tried to 'bend' existing English usages to express them. But even in cases where one understands every word in a verbal exchange or a text, it can be hard to fully comprehend other people's beliefs, however much one tries to feel one's way into their standpoints.

To take a famous example, Galileo probably had difficulty understanding Cardinal Bellarmine's refusal to look through his telescope to see the moons orbiting Jupiter for himself. Achieving "an imaginative reproduction" of the cardinal's "perceptual and affective sensations" – which Forster (2002, p. xvii) describes as a key aspect of Herder's *Einfühlung* – might not have worked, because Bellarmine was refusing to avail himself of the perceptual sensations offered by the telescope, on the grounds that the Bible was a better source of evidence about the nature of the heavens. Rorty (1980, p. 330) argues that Bellarmine and Galileo were operating with fundamentally different "grids" or epistemic systems, while Kuhn (1962/2012) would say that like scientists before and after a revolutionary paradigm change, they lived in "different worlds." But as Boghossian (2006, p. 123) insists, this is "indefensible rhetorical excess": Galileo and Bellarmine certainly had differing concepts of astronomy, planets, moons, orbits, telescopy, demonstration, evidence, proof, Holy Writ, etc., but they were talking to each other in the same room, sharing a huge number of other perceptions and beliefs.

If Galileo and Bellarmine found it difficult to understand each other in the same room, it is more difficult for readers today to feel their way into the heads of writers with a pre-Copernican, Newtonian, Darwinian, Nietzschean, Freudian, Einsteinian (add the thinkers of your choice) mindset. The Copernican model of the universe may have diminished belief in the necessary truth of Holy Writ over the past 400 years, but Kant was by no means the last person who "had to deny knowledge in order to make room for faith" (1787/1998, p. 117), and people with a scientific outlook can easily find themselves drawn up short by religious arguments today. In cases such as these, and many others, it does indeed seem that "a fusion of horizons" is the best that can be hoped for.

4. Shared horizons but differing construals and interpretations

Gadamer (1960/2004, p. 296) argues that "The real meaning of a text, as it speaks to the interpreter, does not depend on the contingencies of the author and his original audience," but also depends on "the historical situation of the interpreter." But at any given moment in history, or at any time and place, how much of an interpreter's "horizon" is shared with others and how much is individual and possibly idiosyncratic? Despite the widespread use of terms like "speech communities," it is a truism among linguists of all persuasions that no two

individuals use language in exactly the same way. Experimental cognitive linguistics seems to show that even people who might be thought to share a horizon (and who understand each other effortlessly) actually construe experience and verbalize the same or similar experiences differently.

For example, Croft (2010) argues that because of their differing prior exposures to language, speaker and hearers in any speech situation use words and constructions differently. Furthermore, people construe events differently, so that "The hearer of an utterance […] cannot be certain of the precise construal intended by the speaker" (p. 11). More importantly, given that no two situations are ever identical, "any choice of words and constructions will not precisely characterize the construal of the experience being communicated anyway. Thus there is a fundamental indeterminacy in the construal of a scene and its interpretation in a communicative act" (pp. 11-12). This bold claim goes against the orthodox view in cognitive and functional linguistics and variationist sociolinguistics, and indeed in literary and translation theory, that the slightest difference in linguistic form necessarily corresponds to a difference in meaning.

Because no two real-life situations that speakers could describe are identical, Croft (2009, 2010) demonstrates his case by analysing alternative verbalizations in a controlled situation – 20 English retellings of Chafe's (1980) "Pear story," a short, wordless film showing a set of events that can easily be narrated as a single story. Croft divides the oral narratives recorded by Chafe into fifty chunks and demonstrates the massive amount of morphosyntactic variation in the ways the events are described.[17]

The divergent verbalizations might seem to reflect very different conceptualizations or construals of the different scenes, but Croft downplays the significance of the variation. He argues that differences of verbalization are inevitable, and result from people's unique histories of prior uses of all linguistic forms, and minor mismatches among conceptualizations of an event. Moreover, such differences are insignificant: "different verbalizations of the same experience are communicatively more or less equivalent, or at least not a priori distinguishable" (2010, p. 42). There is still enough common ground to make successful communication possible: "absolute precision is not necessary for success in the function of language in the real world. As a consequence, there is a high degree of variation in verbalization of similar situations in a single speech community (and even by a single speaker)" (2009, p. 418). Even though meaning has to be described in terms of word-usages, it seems that people use different words to express very similar meanings, and the same speakers use different words in similar circumstances on different occasions.

[17] Chafe and his collaborators also analysed retellings of the story by speakers of nine other languages, allowing comparison of different ways of construing events. Berman and Slobin (1994) later analysed children's retellings of a picture book (*Frog, Where are You?*). Slobin (1996) shows how speakers of different languages tend to verbalize events and situations differently, picking out the characteristics of an event that are readily encodable in the obligatory grammatical categories of their language (particularly aspectual ones). Slobin suggests that "in acquiring a native language, the child learns particular ways of thinking for speaking" (p. 76), a clear form of linguistic relativity. Slobin (2005) shows how translations of narratives tend to add or remove nuances in accordance with the characteristics of a given target language.

5. Conclusion

This detour into cognitive linguistics suggests that our opening question – Can *everything* be translated? – should be considered in a new light. It seems safe to say that there are infinitely many things that cannot be translated with exactitude from one language to another – possibly entire concepts (who knows? usually not the reader of the translation), as well as innumerable nuances of meaning created by a language's semantic webs and grammatical constructions, and musical effects that depend on the sound-patterns specific to a language. But what if all these nuances and effects *were* to be carried across? No reader would understand them exactly the same way as either the author or translator, because we all interpret texts somewhat differently. Everyone who actually tries to feel their way into an author's (or speaker's) sensations and perceptions does so from a somewhat different perspective or horizon. And there is a fundamental indeterminacy in communication and language use in general. So yes, things invariably get lost in translation, and good translators fret about losing shades of meaning and the frequent lack of *le mot juste*. But it seems likely that there are more meanings and effects that are intended by the author *and* carried across by the translator which readers either fail to notice or re-interpret, than there are traces of meaning and poetic effects that have not been (and cannot be) translated. Because we understand in a different way, if we understand at all.

6. References

Aloise, K. (2018). *French Shakespeare: translation, performance, gender.* (Unpublished master's thesis). Université de Lausanne, Lausanne.

Ast, F. (1808). *Grundlinien der Grammatik, Hermeneutik und Kritik.* Landshut: Thomann.

Berman, R. A. & Slobin, D. I. (1994). *Relating events in narrative: a cross-linguistic developmental study*. Hillsdale, NJ: Laurence Erlbaum.

Boghossian, P. (2006). *Fear of knowledge: against relativism and constructivism*. Oxford: Clarendon Press.

Borges, J. L. (1939/1970). Pierre Menard, author of the Quixote (J. E. Irby, Trans.). In D. A. Yates & J. E. Irby (Eds.), *Labyrinths: Selected Stories and Other Writings* (pp. 62-71). London: Penguin.

Chafe, W. L. (Ed.). (1980). *The pear stories: cognitive, cultural, and linguistic aspects of narrative production*. Norwood, NJ: Ablex.

Cook, V. J. (2002). Background to the L2 user. In V. J. Cook (Ed.), *Portraits of the L2 user* (pp. 1-28). Clevedon: Multilingual Matters.

Cook, V. & Wei, L. (Eds.). (2016). *Cambridge handbook of linguistic multi-competence*. Cambridge University Press.

Croft, W. (2009). Toward a social cognitive linguistics. In V. Evans & S. Pourcel (Eds.), *New directions in cognitive linguistics* (pp. 395-420). Amsterdam: Benjamins.

Croft, W. (2010). The origins of grammaticalization in the verbalization of experience. *Linguistics, 48*(1), 1-48.

Déprats J.-M. (Trans.). (2002). *Macbeth*. Paris: Gallimard.

Dilthey, W. (1900/1972). The rise of hermeneutics (F. Jameson, Trans.). *New Literary History, 3*(2), 229-244.

Dixon, R. M. W. (1997). *The rise and fall of languages*. Cambridge University Press.

Dostoevsky, F. (1864/2004). *Notes from underground* (R. Pevear & L. Volokhonsky, Trans.). New York: Everyman's Library.

Ernesti, J. A. (1761). *Institutio interpretis Novi Testamenti*. Leipzig: Weidmann.

Fishman, J. A. (1982). Whorfianism of the third kind: ethnolinguistic diversity as a worldwide societal asset. *Language in Society, 11*(1), 1-14.

Forster, M. N. (2002). Introduction. In *Herder: philosophical writings* (pp. vii-xxxv). Cambridge University Press.

Forster, M. N. (2010). *After Herder: philosophy of language in the German tradition*. Oxford University Press.

Forster, M. N. (2011). *German philosophy of language: from Schlegel to Hegel and beyond*. Oxford University Press.

Gadamer, H.-G. (1960/2004). *Truth and method* (2nd ed.) (J. Weinsheimer & D. G. Marshall, Trans.). London: Continuum.

Heidegger, M. (1927/1962). *Being and Time* (J. Macquarrie & E. Robinson, Trans.). New York: Harper & Row.

Heine, B., & Kuteva, T. (2005). *Language contact and grammatical change*. Cambridge University Press.

Herder, J. G. (1767-8/1985). Über die neuere Deutsche Literatur, Fragmente. In U. Gaier (Ed.), *Johann Gottfried Herder Werke, Band 1: Frühe Schriften 1764-1772* (pp. 161-649). Frankfurt am Main: Deutscher Klassiker Verlag.

Humboldt, W. von (1836/1999). *On language: on the diversity of human language construction and its influence on the mental development of the human species* (M. Losonsky, Ed., P. Heath, Trans.). Cambridge University Press.

Hume, D. (1748/1999). *An Enquiry concerning human understanding* (T. L. Beauchamp, Ed.). Oxford University Press.

Jakobson, R. (1959/2004). On linguistic aspects of translation. In L. Venuti (Ed.), *The translation studies reader* (2nd ed.) (pp. 138-144). London & New York: Routledge.

Kant, I. (1787/1998). Preface to the second edition. In P. Guyer & A. W. Wood (Eds. & Trans.), *Critique of pure reason* (pp. 106-124). Cambridge University Press.

Kay, P. (1996). Intra-speaker relativity. In J. Gumperz & S. Levinson (Eds.), *Rethinking linguistic relativity* (pp. 97-114). Cambridge University Press.

Kuhn, T. S. (1962/2012). *The structure of scientific revolutions.* University of Chicago Press.

Kuhn, T. S. (2000). Commensurability, comparability, communicability. In *The road since structure* (pp. 33-57). University of Chicago Press.

Leibniz, G. W. (1715-16/1989). Letters to Clarke. In R. Ariew & D. Garber (Eds. & Trans.), *Philosophical essays* (pp. 320-345). Indianapolis: Hackett.

MacKenzie, I. (2002). *Paradigms of reading: relevance theory and deconstruction.* Basingstoke & New York: Palgrave.

MacKenzie, I. (2014). As if – Vaihinger, translation, and other useful fictions. *Parallèles, 26,* 100-114.

Retrieved from https://www.paralleles.unige.ch/files/3715/2839/0408/Paralleles_26_dec2014_mackenzie.pdf

MacKenzie, I. (2018). *Language contact and the future of English*. London: Routledge.

Melamed, Y. Y. (2012). 'Omnis determinatio est negatio' – determination, negation, and self-negation in Spinoza, Kant, and Hegel. In E. Förster & Y. Y. Melamed (Eds.), *Spinoza and German idealism* (pp. 175-196). Cambridge University Press.

Mnouchkine, A. (Trans.). (2014). *Macbeth, une tragédie de William Shakespeare comme elle est jouée au Théâtre du Soleil*. Paris: Éditions du Théâtre du Soleil.

Parks, T. (2014). *Where I'm reading from: the changing world of books*. London: Harvill Secker.

Rajan, T. (1990). *The supplement of reading*. Ithaca, NY: Cornell University Press.

Rorty, R. (1980). *Philosophy and the mirror of nature*. Princeton University Press.

Saussure, F. de (1922/2011). *Course in general linguistics* (P. Meisel & H. Saussy, Eds., W. Baskin, Trans.). New York: Columbia University Press.

Schlegel, A. W. von. (1818). *Observations sur la langue et littérature provençales*. Paris: La Librairie Grecque-Latine-Allemande.

Schlegel, F. (1797/1928). Philosophie der Philologie (J. Körner, Ed.). *Logos: Internationale Zeitschrift für Philosophie und Kultur, 17*(1), 1-72.

Schlegel, F. (1800/1971). On Incomprehensibility. In *Lucinde and the Fragments* (P. Firchow, Trans.) (pp. 257-272). Minneapolis: University of Minnesota Press.

Schlegel, F. (1808/1977). *Über die Sprache und Weisheit der Indier*. Amsterdam: John Benjamins.

Schleiermacher, F. (1813/2004). On the different methods of translating (S. Bernofsky, Trans.). In L. Venuti (Ed.), *The translation studies reader* (2nd ed.) (pp. 43-63). London & New York: Routledge.

Schleiermacher, F. (c.1819/1986). *Hermeneutics: the handwritten manuscripts* (H. Kimmerle, Ed., J. Duke & J. Forstman, Trans.). Atlanta, GA: Scholars Press.

Schleiermacher, F. (1838/1998). *Hermeneutics and criticism* (A. Bowie, Ed. & Trans.). Cambridge University Press.

Slobin, D. I. (1996). From "thought and language" to "thinking for speaking." In J. Gumperz & S. Levinson (Eds.), *Rethinking linguistic relativity* (pp. 70-96). Cambridge University Press.

Slobin, D. I. (2005). Relating narrative events in translation. In D. Ravid & H. B. Shyldkrot (Eds.), *Perspectives on language and language development: essays in honor of Ruth A. Berman* (pp. 115-129). Dordrecht: Kluwer.

Steiner, G. (1998). *After Babel: aspects of language and translation* (3rd ed.). Oxford University Press.

Taylor, C. (1985). *Human agency and language: philosophical papers 1*. Cambridge University Press.

Taylor, C. (2016). *The language animal: the full shape of human linguistic capacity*. Cambridge, MA: Harvard/ Belknap Press.

Venuti, L. (2008). *The translator's invisibility* (2nd ed.). London & New York: Routledge.

Venuti, L. (2013). *Translation changes everything: theory and practice*. London & New York: Routledge.
Weinreich, U. (1953). *Languages in contact: findings and problems.* The Hague: Mouton.
Wittgenstein, L. (1958/2009). *Philosophical investigations* (Revised 4th ed.) (G. E. M. Anscombe, P. M. S. Hacker & J. Schulte, Trans.). Oxford: Basil Blackwell.

Ian MacKenzie

University of Geneva
Faculty of Translation and Interpreting
40, boulevard du Pont-d'Arve
1211 Geneva 4
Switzerland

ian.mackenzie@bluewin.ch

Biography: Ian MacKenzie formerly taught translation in the Faculty of Translation and Interpreting of the University of Geneva. He is the author of *Language Contact and the Future of English, English as a Lingua Franca: Theorizing and Teaching English*, and *Paradigms of Reading: Relevance Theory and Deconstruction*, as well as a number of English language teaching coursebooks. He is working on a book called *English as the Language of Knowledge*, about the potential (epistemic, linguistic and hermeneutic) consequences of the extensive use of the English language, and 'Anglo' patterns of rhetoric and text organization, in international academic and scientific writing.

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Parallèles 31(1) Avril 2019

Traduction et vulgarisation : de la métaphorisation à la dissémination

Yves Gambier

Turun Yliopisto/Université de Turku, Finlande
Université fédérale baltique E. Kant, Kaliningrad, Russie

Translation and popularization: from metaphorization to dissemination – *Abstract*

Translation and popularization have seldom been studied together. The article is divided into three sections. The first one recalls how popularization has been conceptualized, partly by referring to the "translation" metaphor, and how the composition of most of the contemporary popularized texts highlights their verbal-visual dimension. The second section raises the issue of "text" or how texts have become multimodal while, in the third section, we deal with different textual genres as the romances, the articles in Wikipedia and "knowledge translation" in medicine – all of them re-questioning the division between translation and popularization. In the conclusion, we plead for a better place of intralingual translation in Translation Studies.

Keywords

Translation, popularization, metaphorization, dissemination

1. Mise en perspective

L'informatisation et la numérisation ont modifié – et modifient encore – les rapports entre émetteurs et récepteurs, mettant à mal le modèle naguère dominant d'une communication linéaire, unidirectionnelle, esquissée par des ingénieurs des télécommunications dans les années 1950 et illustrée par les travaux de Shannon et la métaphore du conduit (Shannon et Weaver, 1949 ; Escarpit, 1980). Ce modèle avait déjà été remisé dans les oubliettes, à partir des années 1980, en ethnographie de la communication, en analyse conversationnelle – insistant sur le processus en boucle de toute interaction. La théorie de la pertinence, élaborée dans les années 1990, n'a fait que renforcer cette nouvelle « évidence » : ceux/celles qui écoutent, à qui l'on s'adresse, ne sont pas des récepteurs passifs. Ils influent à leur tour sur ceux/celles qui leur parlent – ces derniers présupposant des connaissances partagées avec leurs interlocuteurs, inférant une certaine compréhension de leur part grâce à des indices verbaux et non-verbaux, adaptant en conséquence leur discours. En un mot, toute communication est bien une inter-action où les partenaires en présence (réelle ou virtuelle) ont un rôle à jouer.

La traduction ne peut échapper à cette conceptualisation. D'abord au niveau de sa définition : elle n'est pas un pur transfert d'un point A (langue, culture dites de départ) vers un point B (langue, culture dites d'arrivée), sélectionnant, « filtrant » certains éléments sans leur transformation. Ensuite, au niveau des groupes de lecteurs, de spectateurs, d'utilisateurs visés par les textes, les films et les documents produits dans les échanges internationaux, multilingues. Si les traducteurs travaillent en premier lieu pour leurs donneurs d'ordre, ils ne peuvent s'empêcher de se représenter leurs « clients » ou les récepteurs de leurs efforts. Ce phénomène a été mis en relief par l' « adaptation » de publicités, de livres pour enfants, de brochures touristiques, de pièces de théâtre, etc., par la « localisation » de CD, DVD, sites web, jeux vidéo, etc., et par les travaux sur l'interprétation dite de communauté, qui ont mis d'emblée l'accent sur les destinataires[1]. Avec les logiciels accessibles à tous, il y a eu un nouveau déplacement : non seulement le « grand public » (terme relevant des mass-médias) a éclaté en publics divers, hétérogènes, aux attentes, connaissances et compétences plus précises, mais ces publics atomisés peuvent désormais produire ce dont ils ont besoin : il n'y a plus, d'un côté, les producteurs de communication et, de l'autre, les consommateurs. On a assisté à l'émergence des « prosumers » (mot-valise constitué de *producers* et de *consumers* pour signifier que la production est pilotée par le consommateur) (Toffler, 1980; O'Hagan, 2013). Cette économie de la contribution est mise en évidence par exemple par les communautés de fans, dans le domaine de la traduction audiovisuelle et dans les pratiques du *crowdsourcing* ou traduction collaborative (Gambier, 2013a ; Jiménez-Crespo, 2017).

Dans ce qui suit, on ne se référera pas aux études, somme toute assez récentes, qui innervent aujourd'hui la traductologie sur la réception de textes littéraires, de programmes sous-titrés ou doublés (Di Giovanni & Gambier, 2018) – que les récepteurs y soient idéalisés, implicites, postulés ou empiriques (cf. par ex. Hewson, 1995). Rappelons toutefois que ces études se sont multipliées à la suite de l'application de méthodes développées avec des outils comme les logiciels d'oculométrie, d'enregistrement de clavier ou saisie de frappes, de capture d'écran, d'imagerie non invasive du cerveau, etc.

[1] On notera ici la multiplication d'étiquettes telles que localisation, transcréation, transédition, versionisation, pour marquer l'importance des récepteurs dans la prise de décision, les stratégies de traduction, comme si le mot « traduction » restait attaché au paradigme du transfert d'information des années 1950.

Cet article sera structuré en trois sections, qui porteront respectivement sur :

- l'articulation entre vulgarisation et traduction, qui ne date pas d'aujourd'hui (Berman, 1987), avec la mise en évidence de la dimension scriptovisuelle, qui oblige à réinterroger le concept de texte ;
- la multimodalité de nombre de textes dits spécialisés ;
- la problématique de certains genres de textes. Nous nous intéresserons notamment aux textes littéraires dits populaires, souvent inclus comme produits d'une « culture de masse » (là aussi un terme daté), plus ou moins fondée sur une opposition revendiquée entre culture élitiste et culture populaire, et reproduisant celle-ci. Nous traiterons aussi d'un autre genre, celui des articles de Wikipédia. Cette problématique peut s'élargir avec la « traduction » ou l'application des connaissances (médicales), exemple-clé sans doute du décloisonnement des savoirs, provoqué notamment par leur accessibilité en ligne, entre vulgarisation et traduction.

L'ensemble se terminera par un retour sur les types de traduction, en particulier sur la traduction intralinguistique, et sur la nécessité d'une traductologie ouverte, dépassant le pseudo-dilemme entre les traductions destinées « à tous » et celles qui viseraient des initiés, des experts, dépassant aussi la dichotomie présumée entre traduction aseptisée, neutre, et traduction militante, activiste. Notre article poursuit les réflexions amorcées lors des colloques de 2013 et reprises en partie dans le numéro d'avril 2015 de *Parallèles* ; il faut dire que ces réflexions sont restées sans doute trop confinées aux textes traditionnellement traités en traductologie (textes littéraires et religieux, livres pour enfants).

2. Reformulation et transfert de savoir

2.1 Vulgarisation : un concept éclaté

La vulgarisation englobe des pratiques hétérogènes[2], au niveau des documents et des supports (presse, magazines, télévision, radio, musées, édition, médiathèque, cinéma, audiovisuel d'entreprise, sites Web, vidéos sur You Tube, associations et clubs d'amateurs, etc.) ; elle inclut des acteurs variés, répondant à des sollicitations institutionnelles et symboliques divergentes (chercheurs, journalistes, enseignants, rédacteurs, documentaristes, conservateurs de musées, commissaires d'expositions, éditeurs de sites Web, vidéastes, etc.) ; elle recouvre des énoncés à densité informationnelle variable, depuis le fait scientifique spectaculaire à la une des journaux jusqu'à la rubrique ou l'émission dite scientifique, en passant par des revues visant à populariser des connaissances scientifiques et techniques. « Communication scientifique et technique », « divulgation », « popularisation », « éducation informelle », « semi-vulgarisation », « vulgarisation grand public » : cette multiplication des étiquettes est signe d'un malaise sur les enjeux de la vulgarisation, que ce soit la reproduction des hiérarchies en place, la promotion de groupes sociaux, la démocratisation des connaissances, le faire-valoir dans une société de consommation, etc.

La circulation des données, des informations, des connaissances (trois notions trop facilement amalgamées) est concomitante des usages sociaux des sciences et techniques et des supports

[2] La perspective historique ne sera pas abordée dans cet article, même si l'accès aux connaissances spécialisées (religieuses, scientifiques, philosophiques, etc.) par le « vulgaire » a été un défi majeur depuis le 16è s. en Occident et a joué un grand rôle dans le développement des langues vernaculaires.

de diffusion. Que peut-on diffuser suivant les publics ciblés et les médias ? Que choisit-on de dire et de ne pas dire lorsqu'on passe d'une situation de communication à une autre ? Y a-t-il alors continuité ou discontinuité entre les divers énoncés ? Quelles sont les procédures, les modalités, les contraintes de cette vulgarisation et quels en sont les agents ? Malgré l'hétérogénéité apparente des pratiques discursives (discours savant, pédagogique, de semi-vulgarisation, au grand public, etc.), il n'y a pas rupture entre elles, comme l'ont montré nombre d'études de cas dans les années 1980-1990 (Gambier, 1991). Les stratégies de communication spécialisée peuvent être approchées dans la perspective d'une sémiolinguistique de l'altération, équivalence en même temps que changement de forme et de sens (Gambier, 1992). La vulgarisation, longtemps considérée comme un discours hybride, peut être ainsi envisagée dans la dialectique dialogique, dans cette sémiolinguistique de la reformulation. Dès lors, ce n'est pas seulement (et séparément) dans une perspective informationnelle qu'il faut aborder cette vulgarisation, mais aussi sur le plan textuel : quelles sont les transformations thématiques, sémantiques et formelles qui s'opèrent à partir d'une source donnée, entre l'énoncé ésotérique et l´énoncé vulgarisateur ?

Le concept de reformulation éclaire celui de socio-diffusion et réciproquement : au lieu d'une fragmentation des pratiques, d'une division arbitraire entre types de discours supposés homogènes, on peut envisager un continuum socio-discursif. Deux positions au moins se sont affrontées dès qu'il s'est agi de sortir de l'ambivalence de la vulgarisation technico-scientifique.

Pour les uns (par ex. Jurdant, 1969, 1975 ; Roqueplo, 1974, 1983), la vulgarisation serait mimétique du discours savant (reformulation interdiscursive): elle se référerait non aux choses et à leur connaissance, mais au discours qu'on tient déjà sur elles. Elle serait donc discours « mythique », sinon mystificateur, donnant à voir, mais ne permettant pas d'approcher, de comprendre les processus d'élaboration des savoirs. C'est le paradigme du « troisième homme », entre chercheurs et public. Pour les autres (par ex. Jacobi, 1984 a, b et c ; Jacobi & Schiele, 1988), la vulgarisation serait une paraphrase de ce discours savant, parlant donc du monde à travers des modifications, des reformulations et assurant une certaine diffusion des connaissances (Hewson, 2015, pp. 15-18). Dans cette reformulation intradiscursive, le texte spécialisé cohabite avec des fragments reformulés, ajoutés ou substitués aux termes pivots savants. C'est le paradigme du continuum, de la vulgarisation comme « traduction » (basée sur la double métaphore du transport et de la transformation), à la fois intralinguistique et intersémiotique (cf. section 2.2). Il n'y a sans doute pas d'opposition tranchée entre ces deux types de fonctionnement (Mortureux, 1982, 1985, 1988), qui sont différemment pondérés et plus ou moins dominants selon les cas.

Force est de constater que la vulgarisation n'est, en termes absolus, ni parodie, ni pastiche. Elle n'est pas non plus un discours soumis au discours savant fétichisé, mais bien plutôt un discours surdéterminé par des contraintes et des enjeux socio-symboliques, notamment par le rapport des forces présentes dans la production et la circulation des savoirs et des savoir-faire (rapports entre chercheurs, laboratoires, commanditaires de recherche, fondations, industriels, représentants de l'État, rédacteurs de journal, éditeurs de sites web, etc.). Ces rapports sont devenus sans doute plus ambigus et plus tendus depuis que la recherche est davantage dépendante d'enjeux sociétaux et financiers. Qu'on pense, notamment, aux débats, polémiques et aux controverses sur le tabac, l'amiante, les plantes transgéniques ou OGM, les pesticides, le changement climatique, les dioxines dans les aliments, les perturbateurs endocriniens et la gestation pour autrui (GPA).

2.2 Éléments scriptovisuels du sens : vers un renouvellement du concept de texte

Dans la plupart des analyses de documents spécialisés et vulgarisés, l'accent est mis sur les traits communicationnels (types d'interlocuteurs, règles et conventions d'écriture) et sur les paramètres macro- et micro-textuels (organisation globale du texte, progression thématique, citation, renvois, moyens de reformulation, jeux des connecteurs, ressources terminologiques, etc.). Trop peu encore (Gambier, 2002) se penchent sur les effets du scriptovisuel, rejeté comme « hors-texte » mais pertinent pour la lecture, la compréhension de ce qui est énoncé. De fait, dès qu'on a en main ou sur écran un document, on doit décider de son type d'approche : lecture cursive ou en diagonale, lecture de fragments dispersés, lecture linéaire en continu, lecture sélective, lecture déductive, lecture contrastive (comparant mentalement avec une autre référence lue au préalable). La ou les raisons d'être de lire – pour extraire des données, pour prendre une décision, pour le plaisir, pour apprendre, pour traduire, etc. – vont guider le mode de lecture tout en s'appuyant sur des repères liés à la mise en page, au paratexte (titre, résumé, mots-clés, encadrés), aux images et à d'autres annotations graphiques. L'essor des multimédias, des sites Internet, des vidéo-clips, des vidéos d'entreprise, des brochures illustrées… n'a fait que renforcer l'impact des textes multimodaux.

Un texte technico-scientifique, vulgarisé ou non, est bi-systématique : il repose et sur un système de connaissances présupposées et sur un système sémiotique lui-même double : linguistique et visuel. Parmi les éléments visuels, on distinguera entre l'ensemble lié à l'écriture et l'ensemble iconographique. Le premier comprend les indices graphiques (majuscules, chiffres, expressions alphanumériques et sigles), les conventions typographiques (interlignes, marges, types de caractères), la disposition et la distribution des informations sur la page (grâce aux titres et intertitres, aux définitions et exemples ou aux références insérées dans des cadres) et les jeux de la ponctuation. Le second inclut deux grands groupes d'unités : les unités iconiques (photos, dessins, cartes, planches et croquis), dont les effets peuvent être soulignés ou amplifiés par les couleurs, et les unités iconographiques proprement dites (schémas, plans, figures, tableaux synthétiques ou comparatifs, histogrammes). Ce rapide tour d'horizon de la diversité des moyens sémiotiques permet de rappeler que l'économie générale d'un texte ne s'arrête pas aux seuls signes langagiers : tout texte se donne à voir et à lire. Ce n'est pas le lieu ici d'énumérer toutes les ambiguïtés et les fonctions de ces différents systèmes de signes ainsi que leur fréquence selon les genres. Un document est à la fois un temps à dérouler (c'est le processus séquentiel de la lecture) et un espace à explorer (c'est le processus psycho-cognitif qui met en relation, rapporte ou infère).

L'internationalisation et la localisation de logiciels, de cédéroms, de sites Internet et de jeux vidéo, comme d'ailleurs les réflexions sur les diverses pratiques de la traduction audiovisuelle (Gambier, 2013b), ont depuis deux ou trois décennies attiré l'attention sur la multimodalité de nombre de textes contemporains (Gambier, 2016a).

3. Sur le texte multimodal

L'histoire des conditions de la lecture, de la paternité d'un ouvrage et de la publication éclaire les relations entre les codes oral et écrit. Le fait dominant du langage humain a été son oralité. Pourtant, nos sociétés occidentales, avec l'invention de l'imprimerie, a rejeté les travaux sur cette oralité. En traductologie, on tend aussi de fait à se focaliser exclusivement sur le texte, ou plutôt sur un certain concept de texte, et à négliger la traduction orale et/ou écrite des récits oraux, des épopées (Tymoczko, 2007 ; Bandia, 2011).

Les formes de l'oralité et de l'écrit n'ont jamais été homogènes (Ong, 1982 ; Goody, 1987). On peut parler spontanément dans un dialogue ou un monologue, ou en récitant, en lisant à voix haute ce qui a été écrit. On peut écrire pour être lu ou parler comme si rien n'avait été écrit, etc. Pendant longtemps, des travaux ont été menés sur les représentations (réalistes), les simulations et les transcriptions de l'oral dans les textes écrits (romans, pièces de théâtre ou scripts de films). On s'est aussi demandé comment syntaxe et typographie pouvaient refléter la discontinuité du flux verbal. Cependant, très peu de recherches ont porté sur les manières dont l'oralité est incorporée et traduite (Brumme, 2008; Brumme et al., 2010, 2012 ; Gambier & Lautenbacher, 2010). N'empêche, aujourd'hui, ces conventions et stratégies sont mises à mal par de nouvelles formes hybrides qui nous contraignent à repenser la nature orale de nos interactions et défient l'idéologie de la littératie et des pouvoirs qui s'y rattachent (Monod, 2013). On peut se référer ici aux courriels, SMS, chats, blogues, tweets, et autres jeux interactifs dans lesquels différentes orthographes, émoticons, avatars, acronymes, abréviations, ponctuation, lettres capitales, interjections, etc. sont employés de façon expressive, déictique ou emblématique.

Les communications médiées par ordinateur (CMO) ou par téléphone (CMT) sont désormais des pratiques vernaculaires courantes, qui peuvent de plus mêler les langues (*code-mixing)* ou changer de l'une à l'autre (*code-switching*) (Liénard & Zlitni, 2011) : le monde en ligne a des effets sur nos langues naturelles, sur nos manières de nous identifier et de présupposer (Barton & Lee, 2013). On peut faire une nouvelle analogie entre les gestes physiques, non verbaux et les conventions textuelles des médias sociaux : ces textes digitaux (comme par exemple les tweets, les SMS) sont des textes conversationnels, trop souvent compris et approchés comme « désincarnés ». Les textes des CMO sont des hybrides d'écrit et d'oral où émotions, pensées et cognition sociale sont intimement liées.

On ne peut pas exclure, sur la base de ces changements, que la littérature elle-même change, depuis ses cyber-formes jusqu'aux installations qui combinent design et textes littéraires. Comme cyber-forme, on citera par exemple *TOC: A Media-novel* de Steve Tomasula (2010). Ce « texte » est en fait une mosaïque de textes, de médias, et de collaborateurs ; le rôle de l'auteur y est multiple : il est à la fois écrivain, chef d'orchestre, producteur, directeur artistique, etc. La poésie peut également devenir une performance orale (cf. slam, rap), une lecture publique ou une exhibition visuelle (Lee, 2013). *Keitai Shousetsu* est aujourd'hui au Japon le nom de récits écrits en SMS, diffusés sous forme de feuilletons sur des téléphones mobiles, puis publiés comme séries dans la presse, comme certains romans en France au XIXe siècle.

Qu'en est-il de la traduction et de l'interprétation dans ce paysage qui se métamorphose de la « graphosphère » à la « vidéo-sphère » (Debray, 1994) ? Nombre de pratiques brouillent l'opposition traditionnelle entre oral et écrit (toujours à la base néanmoins des programmes de formation : traduction (d'abord l'écrit) suivie de l'interprétation (oral) ; voici quelques exemples de ces pratiques :

- l'interprétation simultanée, qui peut dépendre d'un discours écrit planifié et lu par l'orateur ;
- la traduction à vue ou *prima vista*, à la fois processus dichotomique du langage (de la langue source vers la langue cible) et passage de l'écrit à l'oral ;
- la traduction de pièces théâtrales, de bandes dessinées, de chansons et d'opéras où plusieurs types de signes coexistent (oral, visuel, musical, etc.) et où l'acceptabilité est

moins importante que la mise en bouche (*speakability*), l'efficacité scénique (*performability*) et la force chantée (*singability*) ;

- la localisation de jeux vidéo (leurs règles, leur interface, leur menu et leurs messages d'aide, leurs avertissements, leurs instructions, leur manuel, leur histoire, leurs dialogues, leurs textes en images, leur voice-over, etc.) ;
- le sous-titrage en direct, le sous-titrage intra- et inter-linguistique ainsi que le sur-titrage (des dialogues aux lignes écrites au bas, sur le côté ou en haut de l'écran).

Par ailleurs, des outils électroniques dérangent aussi la frontière entre oral et écrit – que l'on pense ainsi aux logiciels de reconnaissance vocale permettant à un énoncé oral de s'écrire directement sur l'écran. Combinés avec la traduction automatique, ils pourraient facilement changer un jour l'interprétation de conférence dans certaines situations.

Dans ces conditions, il n'est pas utopique de repenser la notion de texte (Gambier, 2016b). Le terme *texte* a été utilisé maintes fois dans tout ce qui précède. Peut-être devrions-nous questionner nos présupposés sur le texte et la textualité (Toury, 2006, pp. 58-64). Se réfère-t-on aujourd'hui à la même notion de texte quand on traite de traduction de textes littéraires, scientifiques et vulgarisés ou quand on traite d'interprétation et de localisation ?

En linguistique textuelle, le texte a été défini par sept critères de textualité : cohésion, cohérence, intentionnalité, acceptabilité, degré d'information, mise en situation et intertextualité (Beaugrande & Dressler, 1981) (cf. aussi Hatim & Mason, 1990 ; Neubert & Shreve, 1992 ; Jiménez-Crespo, 2013, pp. 43-49 ; Kim & Matthiessen, 2015). Cependant, il y a des différences entre un texte de Cicéron ou de Virgile – à lire à haute voix à l'occasion d'un événement donné (politique, religieux ou esthétique) – et un texte écrit par Proust, de même qu'entre un texte littéraire traditionnel publié sous forme de livre et un texte donnant des instructions. Tous ces textes sont néanmoins matériellement (physiquement) finis et sémantiquement ouverts, tandis que les hypertextes sont à la fois matériellement et sémantiquement ouverts. Aujourd'hui, on ne lit pas un e-texte sans y trouver un bonus renvoyant à une interview sur You Tube, à une lecture publique ou à une carte (comme on ne regarde pas un film sur DVD sans quelques-uns de ses rushes, un clip, etc.). Par ailleurs, la logique sous-jacente des TIC suggère une nouvelle relation entre traducteur et contenu textuel. Ces outils impliquent en effet des tâches et des procédures conçues pour l'automatisation, comme l'alignement textuel (qui fait correspondre des versions en langue source et langue cible), les mémoires de traduction (qui fait correspondre des segments de texte – du mot au paragraphe – entre les langues en présence), la gestion de contenu (en un langage de balisage comme HTML), sans oublier le fractionnement du travail et des documents dans la traduction collaborative (cf. section 4.2).

Le concept de texte en traductologie change selon les approches (descriptive, systémique, postcoloniale, féministe, etc.) et selon les périodes. À l'évidence, dans la perspective de l'équivalence, puis celle de l'adaptation (des brochures touristiques, des livres d'art, des catalogues d'exposition, des publicités mêlant écriture, photos et dessins), le concept de texte a peu à peu changé (Gorlée, 2004). Le texte tel que renouvelé par les TIC est devenu poly-sémiotique ou multimodal – une composition hybride exigeant de nouvelles compétences et de nouvelles formes de littératie. Deux décennies d'Internet et de Web ont transformé un concept qui avait dominé plus d'un millier d'années. On a dorénavant des textes faits de courts messages (blogues, tweets), d'images fixes ou mobiles, de sons, de pictogrammes, de

tableaux, jouant sur les couleurs et les polices de caractères, etc. Les textes s'interpénètrent désormais avec d'autres textes et d'autres signes sémiotiques.

Le Web accueille et distribue tous les médias existants (Lancien, 2010). Il favorise la navigation: le sens est construit de lien en lien, de site en site (hypertextualité ; cf. Jiménez-Crespo, 2013, pp. 54-65), donnant à l'acte de lecture un rôle déterminant dans la co-construction du texte. Alors que tout document pouvait naguère être daté et attribué à sa sortie de l'imprimerie, le Net est à l'origine d'un processus permanent d'actualisation (mise à jour) et, simultanément, a entraîné une infinitude des contenus. D'une certaine façon, les hypertextes recréent les ambiguïtés des manuscrits médiévaux – il n'était alors pas toujours facile de distinguer entre auteur et copistes, entre propos originel et commentaires. De plus, aujourd'hui, tout texte peut devenir multimédia : par exemple, un article de presse avec photos peut être transféré d'un journal à un site Web ou sur un téléphone mobile (cf. par ex. le programme en ligne de la conférence qui a eu lieu à Växjö, en Suède, les 23-25 octobre 2016, sur *Trans-médiations! Communication across Media Borders*).

Pour R. Barthes (1964), la relation entre le code verbal et les autres modes sémiotiques de communication était hiérarchique et asymétrique : il postulait la domination du texte verbal sur les autres codes sémiotiques – le texte fonctionnant comme un *relais* (texte et image étant dans une relation de complémentarité) et un *ancrage* (le texte orientant la lecture de l'image). C'était encore l'approche dominante quand on abordait les textes vulgarisés dans les années 1980. Aujourd'hui, les chercheurs en multimodalité, comme Kress & van Leeuwen (1996, 2001), soulignent la primauté et l'autonomie des signes visuels. La question ici n'est pas de déterminer qui a raison mais d'observer que les deux tendances données ici comme exemples font ressortir l'importance de prendre en considération les modes multiples de représentation en tandem – les formes verbales ne constituant plus l'unique manière de produire du sens.

La mono-modalité ne peut pas être une approche des textes, y compris pour certains écrits littéraires. De même, la traduction ne peut pas être exclusivement liée au texte verbal écrit. Dans les études en interprétation, on reconnait maintenant le poids des éléments non-verbaux. Plusieurs critères de qualité ont été définis ici et là, notamment pour l'interprétation dans les médias parlés : compréhensibilité, synchronie, information complète, énonciation aisée et régulière, expressions faciales appropriées, gestualité posée, code vestimentaire non négligé.

La transformation rapide du concept de texte va de pair avec le renouveau des genres, en particulier les genres médiés par le Web (cf. Jiménez-Crespo, 2013, pp. 67-101) – depuis les 280 caractères d'un tweet jusqu'aux transformations intersémiotiques disponibles sur le Net (comme la « traduction » par l'artiste chinois Ai Weiwei du *Gangnam Style* en *Grass Mud Horse Style*). Il resterait à tester les sept critères de textualité sur divers matériaux textuels à traduire, à localiser, à sous-titrer.

4. Entre fictions populaires et traductions au plus grand nombre

Dans ce qui suit, trois types de traduction vont être abordés, à titre d'exemples de traduction destinée au « grand public », c'est-à-dire à des publics variés, non spécialisés.

4.1 Traduire des textes formatés

Parmi les traductions les plus abondantes du point de vue des titres et du nombre d'exemplaires, on peut situer jusqu'à récemment les romans sentimentaux où se noue et se

dénoue, dans des décors exoticisés, une intrigue amoureuse. On y ajoutera le *Reader's Digest*, longtemps première multinationale de l'édition, qui offre des versions condensées d'articles et d'ouvrages déjà publiés. Dans ces deux cas, la traduction est contrôlée et reproduit tout un réseau de clichés. Une telle littérature, dite de masse, de grande consommation ou de gare, a relevé pendant des décennies du « mauvais genre » jusqu'au moment où cette paralittérature, incluant aussi les romans photos et la bande dessinée, est entrée dans les programmes universitaires de littérature.

Les éditeurs des romans *Harlequin*, parangons du roman sentimental, montrent leur capacité de marketing en ciblant assez précisément des marchés de lecteurs /lectrices, d'où les sous-genres comme les récits sur la Régence (situés dans une Angleterre mythique du XIXe siècle), les « westerns » (mettant en scène de solides gaillards de type texan), les contes d'inspiration spirituelle et où l'amour n'est jamais consommé, les « blanches » (en milieu médical), les plantureuses (à propos d'héroïnes à la Rubens) mais aussi sur les couples de femmes ou d'hommes ou le sixième sens (sur le paranormal) – comme quoi le conformisme peut être détourné en fonction de l'évolution des mœurs, du marché, et aussi de la concurrence du cinéma. Publiés dans 110 pays et traduits dans plus de 30 langues[3], ces romans ne servent plus uniquement un public féminin, avec désormais des contenus orientés vers la science-fiction, le thriller, la jeunesse. En outre, ils bénéficient d'un réseau de distribution diversifié – grandes surfaces, par correspondance, par abonnement, par Internet et téléchargement numérique (e-books).

Il ne s'agit pas ici d'étudier les stratégies de traduction ou d'adaptation locale, mais de constater que les traducteurs suivent des instructions (des normes initiales) strictes, de façon que les ouvrages sont vite produits, comme une sorte de localisation avant l'heure, ni de chercher à déterminer comment le global devient local. Parmi ces instructions, on notera le nombre de pages limité, l'omission toujours possible de passages longuets, réflexifs, dialogués (surtout en début de roman), l'évitement de mots grossiers ou jurons, de mots étrangers, le rejet des répétitions, la préférence pour des phrases courtes et syntaxiquement claires (par exemple des coordonnées plutôt que des subordonnées). Les lectrices visées, de niveau scolaire relativement peu élevé, ne remarqueront guère si les versions qu'elles lisent sont abrégées ou simplifiées : seule compte au final la crédibilité de l'intrigue et des personnages[4].

Le *Reader's Digest*, lancé en 1922, n'a plus le souffle des années d'avant Internet, quand le mensuel était diffusé dans plus de 70 pays grâce à ses 49 éditions en 21 langues – du serbe au chinois, de l'espagnol au coréen, du russe au slovène. Ce n'est pas le lieu de retracer l'historique, l'idéologie conservatrice du magazine ou son *business model*, mêlant cadeaux et loteries. Par contre, comme dans le cas de *Harlequin*, l'écriture, les concepts et l'adaptation aux contextes locaux y répondent à un cahier des charges centralisé, normé, comme le tuyau d'échappement des voitures ou la courbure des concombres à la Commission européenne (Robyns, 1994). Les instructions (à ne pas diffuser !) portent sur la ponctuation, les noms

[3] En 1992, une des meilleures années de l'éditeur mondialisé, Harlequin a vendu 205 millions de livres dans 24 langues, ayant sorti cette année-là plus de 800 nouveaux titres et 6600 éditions étrangères, de l'Italie au Japon, de l'Arabie Saoudite à l'Afrique du Sud.

[4] Les remarques qui précèdent sont le fruit d'analyses réalisées entre 1989 et 1992 dans le cadre de divers travaux de Master sur des traductions anglais-finnois. Voir aussi Paizis (1998, anglais-grec), Hemmungs Wirtén (1998, anglais-suédois) et Sanconie (2001, anglais-français).

propres, les unités de mesure, les chiffres, la syntaxe et certaines équivalences lexicales, comme les grades dans la police.

Pour conclure, on notera que l'industrie du roman populaire (sentimental policier, science-fiction) n'a pas donné et ne donne pas lieu à autant d'études que la littérature canonique, comme quoi la traductologie doit encore s'interroger sur ses propres héritages et leur impact sur son développement. On notera aussi que les rares articles sur le roman sentimental ont été publiés essentiellement dans les années 1980-1990, comme celles sur la vulgarisation scientifique. Ce parallélisme serait-il un hasard, à un moment où la révolution numérique allait transformer nombre de pratiques et favoriser peu à peu l'éclosion des analyses en traduction audiovisuelle (à partir, surtout, de 1995), autre forme de culture populaire ?

4.2 Un exemple de traduction collaborative

La traduction collaborative, participative ou collective (*crowdsourcing*) est employée par exemple pour localiser des logiciels, des sites ou traduire des articles, des exposés, des textes littéraires et des interviews (Jimenéz-Crespo, 2013, 2017 : en particulier les chapitres 1 et 2). Dans cet effort collectif, en principe non rétribué, les participants volontaires et anonymes (ou non) mettent à profit leurs compétences linguistiques et leur temps libre pour traduire une phrase, un paragraphe, une page… qui peuvent à leur tour être retraduites, révisées, jusqu'à la finalisation de l'ensemble. Ces volontaires peuvent traduire occasionnellement ou régulièrement, grâce à des outils comme Traduwiki, Wikitranslate, Google Translate. Les médias sociaux ou réseaux socio-numériques (Facebook, Twitter, LinkedIn, etc.) profitent de ce relatif engouement pour se rendre accessibles au plus grand nombre.

La traduction collaborative a déjà donné lieu à des prises de position fortes, sous prétexte de la piètre qualité qu'elle offrirait et de la concurrence déloyale qu'elle ferait aux professionnels, puisqu'elle peut être utilisée aussi bien par les secteurs lucratifs que par les autres. N'empêche, l'impact réel du *crowdsourcing* sur l'industrie de la traduction reste à mesurer, malgré certains discours euphoriques actuels, portant sur des cas très visibles.

Le cas qui nous intéresse maintenant est celui de Wikipédia, exemple d'intelligence collective, autogéré par la communauté de ses usagers, qui décident que traduire, comment rédiger, adapter, relire, réviser et éditer (Jimenéz-Crespo, 2017, pp. 52-53, 65-73, 78). Les problèmes de profil de volontaires, des motivations pour collaborer à un projet collectif en ligne, de perception publique de ce qu'est traduire et de ce qu'est la qualité d'une traduction dépassent le cadre de cet article. Il suffit de dire ici la complexité de la traduction en ligne : à la fois ad hoc, guidée (il y a des consignes aux traducteurs et les différentes versions sont commentées, discutées, corrigées, mises à jour) et organisée, faisant partie d'un projet à la fois ponctuel et global : on traduit une ou plusieurs entrées qui elles-mêmes participent d'une encyclopédie universelle en évolution. D'ailleurs, l'historique pour identifier les contenus traduits est archivé, accessible constamment, tout comme les articles encore à traduire à partir de telle ou telle langue sont répertoriés. Cette traçabilité des efforts passés et anticipés reflète une dynamique permanente, offerte à tous les membres de la communauté qui peuvent décider que et quand traduire.

La traduction dans presque 300 langues est ainsi sans cesse mise en œuvre, soutenue, promue, accessible (Shuttleworth, 2017). En un mot, sa visibilité n'est plus discutée, même si le produit final (momentané) ne recouvre qu'une partie du texte source. Une telle traduction collaborative où le traducteur et le réviseur font partie de la communauté structurée éloigne

d'une conception individualiste où le traducteur plus ou moins anonyme, peu reconnu en général, est confronté à deux textes (de départ, d'arrivée), avec l'appui d'outils imprimés ou électroniques (dictionnaires, glossaires, documents d'experts, etc.).

La collaboration entre internautes, la diversité des thèmes traités, la production de connaissances longtemps confinées à certains cercles, les exigences de qualité selon les directives de la plateforme et la nétiquette courante, la diffusion à grande échelle concourent à transformer la traduction collaborative de Wikipédia comme un effort de vulgarisation et de dissémination quasi illimitée. Les traducteurs et réviseurs wikipédiens sont des usagers nourris des informations, des avis, des connexions de Wikipédia qui, à son tour, voit sa valeur ajoutée se développer, s'amplifier par les activités structurantes de ses traducteurs, réviseurs, éditeurs, rédacteurs.

4.3 Divulgation médicale

Le dernier exemple à citer touche la traduction-vulgarisation dans le domaine médical, en particulier lors des interactions entre médecins et patients, différentes de celles entre médecins et infirmiers/infirmières, entre infirmiers/infirmières, entre ces derniers et les malades. Ce genre de traduction (et interprétation) dépasse la seule problématique terminologique à laquelle on réduit souvent les traductions dites spécialisées. Elle recouvre divers domaines depuis la recherche biomédicale et pharmacologique, l'éducation des personnels soignants jusqu'à la diffusion des informations sur la santé et les médicaments, et divers genres (articles, synthèses, dépliants aux malades, guides médicaux, ordonnances, posologies, fiches personnalisées, etc.), sur divers supports imprimés et électroniques, tout en s'adressant à des publics d'âge et de niveau d'éducation variés, dans des contextes multiformes (cliniques, hôpitaux, cabinets médicaux, centres de soins, centres d'accueil, groupes de thérapies, etc.) (cf. le numéro récent de *Linguistica Antverpiensia* 11, Montalt & Shuttleworth, 2012 et le numéro 51, novembre 2017 de l'*EST Newsletter*, pages 10-13, sur un état des lieux de la médiation médicale).

Dans la plupart des cas, il faut transmettre des informations et des connaissances longuement mûries, issues de multiples expériences et de plusieurs années de pratique, à des malades peu familiers du monde médical. Ces traductions sont donc souvent centrées sur ces malades, sujets avec leur culture, leur imaginaire, leurs émotions, leurs attentes, leurs besoins et objets d'attention, de diagnostic, de soins. Elles ne peuvent se restreindre aux « simplifications » souvent attribuées à la vulgarisation ni à une conception statique, monologique de la communication dominée par les docteurs, qui seraient les seuls détenteurs du savoir. Désormais, le patient veut comprendre ce qui le concerne, veut accéder à des informations lisibles, faciles à utiliser – que ce soit un enfant, une femme enceinte, un malade chronique, une personne âgée, etc. qui vont écouter leur médecin, chercher des sites Web traitant de leur « cas », choisir des médicaments dans leur pharmacie, dans une grande surface ou en ligne.

La « knowledge translation » (KT) est un concept défini, entre autres, en 2000 par le CIHR/IRSC (Institut de recherche en santé du Canada) comme processus dynamique qui inclut la synthèse, le transfert, la transmission, l'échange, les applications éthiques des connaissances médicales pour améliorer la santé de chacun, rendre plus efficaces services et produits, et accélérer les bénéfices de l'innovation dans les systèmes de santé. Il enveloppe et dépasse la notion de vulgarisation, connotée négativement, et celle de « traduction » réservée aux experts et sans doute trop fréquemment réduite à la reproduction, ignorante des contraintes d'accessibilité et d'utilisabilité, sans rapport avec l'action (Graham et al., 2006 ; Ma et al.,

2014 ; Ødemark & Engebretsen, 2018). D'une certaine manière, la KT reflète les transformations de la recherche scientifique, notamment dans ses relations avec les décideurs politiques, les autorités administratives, les universités, les sources de financement publiques et privées, les industries. Elle rejoint les enjeux de la transdisciplinarité définie comme transgressant les frontières disciplinaires pour résoudre des problèmes réels, sociétaux, en faisant appel à des spécialistes de différentes disciplines aussi bien qu'à des parties prenantes non-scientifiques. La KT met le doigt sur la multi-dimensionnalité de la traduction, tout en conservant certains aspects remis en cause aujourd'hui en traductologie, comme la neutralité du transfert (Greenhalgh & Wieringa, 2011). Ainsi, la traduction comme reproduction linguistique serait dépassée par la KT, elle-même dépassée par les avancées en traductologie qui prend en considération les contextes et les implications socio-politiques de tout acte traductionnel et la dimension multimodale de tout acte de médiation.

5. En guise de conclusion

Plusieurs conclusions peuvent être tirées de ce qui précède.

- La traduction est plus qu'une transmission informationnelle. À l'évidence, le terme a été et est utilisé dans différentes configurations et dans le cadre de divers paradigmes. Ainsi, on peut la considérer comme un défi purement linguistique lors du passage d'une langue à une autre, comme transfert neutre ou encore comme une interprétation contextualisée où la voix du traducteur est présente. Bien souvent, le concept de traduction demeure indéfini ou l'on considère que son sens va sans dire et n'oblige pas à une explicitation.
- La vulgarisation, longtemps perçue négativement (un peu comme la traduction longtemps perçue comme subordonnée, secondaire par rapport à l'original), laisse la place à la nécessité de distribuer, de diffuser informations, connaissances envers des publics aux besoins et attentes diversifiés. En outre, les supports électroniques qui facilitent l'accès à des documents de genres variés brouillent davantage la dichotomie ancienne entre discours savants et discours vulgarisés.
- Traduction et vulgarisation, comprises comme interprétations ciblées dans une situation socio-historique précise, méritent d'être rapprochées pour mieux comprendre leur finalité comme dissémination des savoirs et leurs effets à un moment donné, dans une société donnée, comme facteur de changement social et culturel. Les deux types de discours prennent aussi place parmi d'autres types valorisés différemment selon les lieux et les époques, et aussi selon les médias (Göpferich, 2010 ; D'hulst, 2018). L'accès aujourd'hui aux données, informations et connaissances ne correspond plus aux typologies d'hier, lorsque la division des disciplines, des domaines, ou encore entre oral et écrit, était assez tranchée.
- La tripartition de R. Jakobson (1959) – traduction intralinguistique ou « rewording », traduction interlinguistique et traduction intersémiotique – demeure valide : elle oriente la traduction vers sa matérialité (ses supports), vers sa diversité (liée à celle des matériaux à traduire) ; elle peut tenir compte d'autres types de transfert avec transformation, longtemps négligés sinon ignorés, comme justement la vulgarisation, forme de traduction intralinguistique où l'énoncé est condensé, reformulé, recentré (reframed) en fonction du lectorat visé. On peut s'interroger ici sur le rejet de cette forme de traduction chez certains traductologues contemporains (Mossop, 2016, 2017), d'autant qu'elle a été fréquente et parfois dominante dans certaines sociétés comme la Grèce, l'Allemagne, la Turquie, le

Japon, durant certaines périodes de leur histoire.

- Enfin la traductologie gagnerait certainement à s'ouvrir à d'autres publics que celui des traductologues, à mieux faire (re)connaitre ses avancées et réflexions auprès de spécialistes d'autres disciplines, surtout quand la « traduction » est employée comme métaphore en mathématiques, en psychanalyse, en sociologie, en médecine, etc. (Koskinen, 2009). Peut-elle devenir ainsi, sinon une discipline-carrefour, au moins un champ de recherche apte à sonder, à éclairer les dimensions interculturelles qui hantent nombre de disciplines aujourd'hui (pragmatique, études culturelles, études cinématographiques, études sur la globalisation, études de réception, sémiotique, littérature comparée, études sur le Web/sur l'Internet, histoire, etc.) ?

6. Références

Bandia, P. (2011). Orality and translation. In Y. Gambier & L. van Doorslaer (dir.), *Handbook of translation studies vol. 2*, (pp. 108-112). Amsterdam: Benjamins. Aussi accessible en ligne : www.benjamins.com/online/hts

Barthes, R. (1964). Rhétorique de l'image. *Communications*, *4,* 40-51.

Barton, D. & Lee, C. (2013). *Language on line. Investigating digital texts and practices*. Londres: Routledge.

de Beaugrande, R. & Dressler, W. (1981). *Introduction to text linguistics*. Londres: Longman.

Berman, A. (1987). Traduction et vulgarisation: Homologies fonctionnelles. *Discoss, 3,* 89-94.

Brumme, J. (2008). *La oralidad fingida. Descripción y traducción. Teatro, cómic, y medias audiovisuales.* Madrid: Iberoamericana; Francfort: Vervuert.

Brumme, J. & Espunya, A. (dir.). (2012). *The translation of fictive dialogue*. Amsterdam: Rodopi.

Brumme, J. & Resinger, H. (dir.). (2010). *La oralidad fingida. Obras literarias*. Madrid: Iberoamericana; Francfort: Vervuert.

Debray, R. (1994). *Manifeste de médiologie*. Paris: Gallimard.

D'hulst, L. (2018). Transfer modes. In L. D'hulst & Y. Gambier (dir.), *A history of modern translation knowledge. Source, concepts, effects* (pp. 135-142). Amsterdam: John Benjamins.

Di Giovanni, E. & Gambier, Y. (dir). (2018). *Reception studies and audiovisual translation.* Amsterdam: Benjamins.

Escarpit, R. (1980). *Théorie générale de l'information et de la communication*. Paris: Hachette.

Gambier, Y. (1991). Bibliographie sélective et analytique sur la vulgarisation (références en langue française). In Y. Gambier (dir.), *Transfer. Viestin Siirto* (pp.76-105). Université de Turku.

Gambier, Y. (1992). La reformulation – pratique intralinguistique et interlinguistique. *Koinè, Annali della Scuola Superiore per Interpreti e Traduttori « San Pellegrino », II*(1-2), 291-313.

Gambier, Y. (2002). Des matériaux à transadapter. In J. Chabás, R. Gaser & J. Rey (dir.), *Translating science. Proceeedings of the 2nd International Conference on Specialized Translation. Barcelona 28.2.-2.3.2002* (pp. 23-43). Barcelone: Promociones y Publicaciones Universitarias.

Gambier, Y. (2013a). Dénis de traduction et désir de traduire. *TTR 26*(2), 219-243.

Gambier, Y. (2013b). The position of audiovisual translation studies. In C. Millán & F. Bartrina (dir.), *The Routledge handbook of translation Studies* (pp. 45-59). Londres: Routledge.

Gambier, Y. (2016a). Des langues de spécialité aux documents multimodaux. *Pratiques,* 171-172. Accessible en ligne : http://pratiques.revues.org/3183

Gambier, Y. (2016b). Traduction et texte : vers un nouveau double paradigme. *Signata, 7*(1), 175-197.

Gambier, Y. & van Doorslaer, L. (dir.). (2010-2013). *Handbook of translation studies*, vol. 1: 2010; vol. 2: 2011; vol. 3: 2012; vol. 4: 2013. Amsterdam: Benjamins. Accessible en ligne : www.benjamins.com/online/hts

Gambier, Y. & Lautenbacher, O. P. (dir.). (2010). Oralité et écrit en traduction (numéro spécial). *Glottopol, 15.* Revue en ligne : http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/numero_15.html

Göpferich, S. (2010). Transfer and transfer studies. In Y. Gambier & L. van Doorslaer (dir.), *Handbook of translation studies vol. 1* (pp. 374-377). Amsterdam: Benjamins.

Goody, J. (1987). *The interface between the written and the oral*. Cambridge University Press.

Gorlée, D. (2004). *On translating signs. Exploring text and semio-translation*. Amsterdam: Rodopi.

Graham, I., Logan, J., Harrison, M. B., Straus, S. E., Tetroe, J., Caswell, W. & Robinson, N. (2006). Lost in knowledge translation: Time for a map? *The Journal of Continuing Education in the Health Professions, 26*(1), 13-24.

Greenhalgh, T. & Wieringa, S. (2011). Is it time to drop the "knowledge translation" metaphor? A critical literature review. *Journal of Royal Society of Medicine, 104*(12), 501-509.

Hatim, B. & Mason, J. (1990). *Discourse and the translator*. Londres: Longman.

Hemmungs Wirtén, E. (1998). *Global infatuation. Explorations in transnational publishing and texts. The case of Harlequin enterprises and Sweden*. (Thèse de doctorat accessible en ligne). Uppsala University, Department of Literature/Section for Sociology of Literature.

Hewson, L. (1995). Images du lecteur. *Palimpsestes, 9,* 151-164.

Hewson, L. (2015). Auscultation du grand public. *Parallèles, 27*(1), 10-19.

Jacobi, D. (1984a). Figures et figurabilité de la science dans les revues de vulgarisation. *Langages, 75,* 23-42.

Jacobi, D. (1984b). Auteurs et lecteurs de *La Recherche*: une illustration de la thèse de la continuité. *Bulletin des Bibliothèques de France*, 484-491.

Jacobi, D. (1984c). Du discours scientifique, de sa reformulation et de quelques usages sociaux de la science. *Langue française, 64,* Décembre 2014, 38-52.

Jacobi, D. & Schiele, B. (dir.). (1988). *Vulgariser la science. Le procès de l'ignorance*. Seyssel: Éditions Champ Vallon, diffusion P.U.F.

Jakobson, R. (1959). On linguistic aspects of translation. In R. A. Brower (dir.), *On translation* (pp. 232–239). Cambridge (Mass): Harvard University Press.

Jiménez-Crespo, M. (2013). *Translation and web localization*. Londres: Routledge.

Jiménez-Crespo, M. (2017). *Crowdsourcing and online collaborative translations*. Amsterdam: John Benjamins.

Jurdant, B. (1969). Vulgarisation scientifique et idéologie. *Communications, 14,* 150-161.

Jurdant, B. (1975). La vulgarisation scientifique. *La Recherche, 53,* 141-160.

Kim, M. & Matthiessen, C. (2015). Ways to move forward in translation studies: A textual perspective. *Target, 27*(3), 335-350.

Koskinen, K. (2009). What matters to translation studies? On the role of public translation studies. In D. Gile, G. Hansen & N. Pokorn (dir.), *Why translation studies matters?* (pp. 15-26). Amsterdam: Benjamins.

Kress, G. & van Leeuwen, T. (1996). *Reading images. The grammar of visual design*. Londres: Routledge.

Kress, G. & van Leeuwen, T. (2001). *Multimodal discourse: The modes and media of contemporary communications*. Londres: Arnold.

Lancien, T. (dir.). (2000). Multimédias: les mutations du texte. *Cahiers du français contemporain, 6,* mai 2000.

Lee, T.-K. (2013). Performing multimodality: Literary translation, intersemioticity and technology. *Perspectives, 21*(2), 241-256.

Liénard, F. & Zlitni, S. (dir.). (2011). *La communication électronique: enjeux de langue.* Limoges: Lambert-Lucas.

Ma, F., Lyu, P., Yao, Q., Yao, L. & Zhang, S-J. (2014). Publication trends and knowledge maps of global translational medicine research, *Scientometrics, 98*(19), 211-246.

Millán, C., & Bartrina, F. (dir). (2013). *The Routledge handbook of translation studies.* Londres: Routledge.

Monod, J.-C. (2013). *Ecrire. A l'heure de tout message*. Paris: Flammarion.

Montalt, V. & Shuttleworth, M. (dir.). (2012). Translation and knowledge mediation in medical and health settings. *Linguistica Antverpiensia 11*, numéro spécial.

Mortureux, M.-F. (1982). Paraphrase et métalangage dans le dialogue de vulgarisation. *Langue française, 53,* 48-61.

Mortureux, M.-F. (1985). Linguistique et vulgarisation scientifique. *Information sur les sciences sociales, 24*(4), 825-845.

Mortureux, M.-F. (1988). La vulgarisation scientifique: parole médiane ou dédoublée? In D. Jacobi & B. Schiele (dir.), *Vulgariser la science. Le procès de l'ignorance* (pp. 119-148). Seyssel: Éditions Champ Vallon, diffusion P.U.F.

Mossop, B. (2016). Intralingual translation: A desirable concept? *Across Languages and Cultures, 17*(1), 1-24.

Mossop, B. (2017). Invariance orientation. Identifying an object of translation studies. Forum avec réponses de A. Pym, F. Scarpa et D. Katan. *Translation Studies, 10*(3), 329-356.

Neubert, A. & Shreve, G. (1992). *Translation as text*. Kent State University Press.

Ødemark, J. & Engetbretsen, E. (2018). Expansions. In L. D'hulst & Y. Gambier (dir.), *A history of modern translation knowledge* (pp. 85-90). Amsterdam: John Benjamins.

O'Hagan, M. (2013). The impact of new technologies on translation studies: a technological turn? In C. Millán & F. Bartrina (dir.), *The Routledge handbook of translation studies* (pp. 503-518). Londres: Routledge.

Ong, W. (1982). *Orality and literacy. The technologizing of the word.* London: Methuen. [Hiessler, H. (trad.). (2014). *Oralité et écriture. La technologie de la parole.* Paris: Les Belles Lettres.]

Paizis, G. (1998). Category Romances. Translation, Realism and Myth. *The Translator*, *4*(1), 1-24.

Parallèles, 27(1), avril 2015. Traduire pour le grand public. Numéro thématique issu du colloque de 2013, tenu successivement à Paris (mars), Genève (septembre) et Bruxelles (décembre), co-organisés par Nicolas Froeliger, Lance Hewson et Christian Balliu.

Robyns, C. (1994). The internationalisation of social and cultural values: on the homogenization and localization strategies of The Reader's Digest. *Folia Translatologica, 3,* 83-91.

Roqueplo, P. (1974). *Le partage du savoir. Science, culture, vulgarisation.* Paris: Le Seuil.

Roqueplo, P. (1983). *Penser la technique. Pour une démocratie concrète.* Paris: Le Seuil.
Sanconie, M. (2001). Au-delà du vertige. Mises en abyme ou la traduction des réseaux de clichés dans les romans Harlequin. *Palimpsestes, 13,* 167-182.
Shannon, C. & Weaver, W. (1949). *The mathematical theory of communication.* Urbana-Champaign, Illinois: University of Illinois Press.
Shuttleworth, M. (2017). Locating foci of translation on Wikipedia. Some methodological proposals. *Translation Spaces, 6*(2), 310-332.
Toffler, A. (1980). *The third wave*. Londres: Pave Books.
Toury, G. (2006). Conducting research on a "Wish-to-understand" basis". In J. Duarte, A. Assis Rosa & T. Seruya (dir.), *Translation studies at the interface of disciplines* (pp. 55-66). Amsterdam: Benjamins.
Tymoczko, M. (2007). *Enlarging translation, empowering translators.* Manchester: St Jerome.

Yves Gambier

University of Turku
Faculty of Humanities
School of Languages and Translation Studies
20014 Turun Yliopisto
Finland

yves.gambier@utu.fi

Biographie : Yves Gambier est professeur émérite. Il a enseigné la traduction et l'interprétation à l'université de Turku (Finlande) (1973-2014). Depuis 1990, son centre d'intérêt s'est porté surtout sur la traduction audiovisuelle. Il a publié plus de 190 articles et coédité 25 ouvrages. Il est membre de plusieurs comités de rédaction, et a été l'éditeur général de la collection *Benjamins Translation Library* (2005-2017). Il fut aussi membre actif de EST / European Society of Translation Studies (Vice-Président 1992-1998 puis Président 1998-2004) et de EMT / European Masters' in Translation (2007-2014), et professeur CETRA en 1997. Il est actuellement professeur et/ou chercheur invité dans plusieurs universités du monde.

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Parallèles 31(1) Avril 2019

How terrorism is "made to mean", or why we should study stylistic features of news

Ashley Riggs

University of Geneva

Abstract

This study examines instances of metaphor in two British news sources: the left-leaning *Guardian* and the right-leaning *Telegraph*. The symbolic value attributed to terrorism is discussed, as well as the role of the journalist which, when she reports on events happening abroad, it is argued, is that of a translator of culture. Findings highlight in particular metaphors of war/violence, plants/growth, water and disease. The news sources use these symbolically powerful metaphors in diverging ways which also reflect their political affiliation. Both sources emphasize violence and negativity in a way that is likely to heighten fear and distrust of certain groups, in particular Muslims. Metaphor warrants further attention from journalists, translators and readers, as well as further research by scholars studying journalism and translation.

Keywords

Metaphor, cultural translation, terrorism, news, discursive power

~ "It is rarely noted that a key dimension of 'symbolic violence'
is the violence of being rendered symbolic."[1] ~

Preamble

Lance Hewson's detailed and novel approach to translation criticism, described and demonstrated most comprehensively in his 2011 volume *An Approach to Translation Criticism:* Emma *and* Madame Bovary *in translation*, not only allows a thorough and effective comparison of literary works and their translations; it also makes the translation scholar using it, who is by definition already attuned to the intricacies of language, even more sensitive to the discursive power of specific linguistic and stylistic features. One such feature is metaphor. Omnipresent in the literary text, it plays an important role in shaping impressions and interpretations … and is often a challenge to translate. Metaphor is by no means unique to the literary text, however. Does it carry the same weight in other kinds of texts? How does it contribute to shaping their content and messages? This article is an opportunity to reflect on the discursive power of metaphor in a very different text type, the news article, and on how it may contribute to "translating" not only events, but also the people and places involved. While translation is used in a broad sense here, I maintain that such reflection is an essential exercise for journalists and (interlingual) translators alike.

1. Introduction

On Bastille Day, 14 July 2016, thousands of people gathered on the Promenade des Anglais in Nice, France, to watch the annual fireworks display. When it ended and the spectators began to disperse, Mohamed Lahouaiej-Bouhlel drove a large, rented truck at great speed through the crowds, ultimately killing 86 people and wounding 434.

I chose to analyze coverage of the Nice attack because the event and its "antecedents" (Charlie Hebdo, Bataclan) in France received wide attention, including from the media, were a source of significant debate and division, and laid bare political differences and prejudices. This article is part of a larger project on translation as cultural representation in which British, Swiss and Spanish news texts about the July 2016 attack in Nice are analyzed;[2] here, I focus on two British news sources. In the United Kingdom, the attacks in France added grist to the mill of the government's conservative positions and policies, which were reflected in the Brexit referendum that passed the same summer, backlash against a longstanding policy of multiculturalism, and the government's defense of ever-stricter securitarian laws and policies, all of which in turn fueled a rise in anti-Muslim prejudice and hate crimes.

I draw frequently from the *After Charlie Hebdo* edited volume (2017) because the attacks of January 2015 constituted another – albeit not as momentous as 9/11 – watershed moment for media treatment of terror; they occurred in France; they involved mass casualties; and they constitute an earlier link in the "event chain" (see below) of which the attack in Nice, discussed here, is also a link. Significantly, they also acted "as a licence for amplifying and extending the enthusiastic, multi-stranded anti-Muslim racism" that has continued to develop since 9/11 and

[1] I quote Gavan Titley here (2017, p. 1).

[2] Research for this article and the broader project is funded by the Swiss National Science Foundation [Grant number P2GEP1_171957].

has now "achieved a dangerous banality in the political rationalities and public cultures of 'the West'" (Titley, 2017, p. 1).

Then why not analyze the stylistic features of reporting on Charlie Hebdo here? Not only did the events receive wide international media attention, but no fewer than 83 books were written about them between 2015 and 2016 (Amiraux & Fetiu, 2017). Looking at the continuing trajectory of representation as another piece of the puzzle, another link in the "event chain", may show how certain choices have coalesced, but also, from an ethical perspective, that certain choices are highly questionable despite being common. This article also serves as a starting point for comparative work on metaphor in *Suisse romande* and Spanish news.

2. "Terrorism" as a symbolic act

Terrorism is doubly symbolic: first, because it is perpetrated for political ends and to elicit reactions: in particular, fear (Freedman, 2017, p. 211); second, because the word stands in for other ideas and/or becomes inextricably tied to them in various types of discourses. Because it is symbolic, and because there is no clear, internationally agreed legal – not to mention moral – definition of "terrorism" (Kundnani, 2017; Warsi, 2018 [2017]), it "has to be *made to mean*" (Freedman, 2017, p. 211; emphasis in original), and indeed, within the definitional void, uses (or telling instances where the term is avoided) of the term – not to mention consequences – proliferate, whether in everyday discourse, law and its application, the political sphere or, importantly for this study, the media.

Freedman groups journalists with "storytellers, mythmakers", and other "[s]ymbol makers", observing that they "have a unique ability to shape the political agenda by organising the discursive frameworks through which the public comes to understand acts of violence." (p. 211) Terrorism is thus an *event* which is *interpreted*, rather than simply an act or a fact. Muslims and Islam, because they are commonly conflated with terrorism, are therefore also rendered symbolic. I will discuss the notions of event and interpretation further in the following sections.

2.1 The terrorist act as "events"

According to Eyerman, individual happenings become events "[t]hrough a dialectic of actions and interpretation. Actions occur in time and space, events unfold" (note the metaphor) and become meaningful "in the interplay between protagonists, interpreters and audience, as […] meaning is attributed and various interpretations compete with each other" (Eyerman, 2008, p. 22; also qtd. in Titley, 2017, p. 5). Put otherwise, the process of imbuing a happening with meaning constitutes a "struggle" during which, eventually, "various accounts stabilize, with perhaps one achieving some kind of hegemony, but counter interpretations or stories may continue to exist alongside" (Titley, 2017, p. 5).

The Nice attack was an event in this sense, and also because in the process of meaning-making, it was associated with other terrorist acts. The *Guardian* article that I have labeled TG9 shows this linkage clearly in the first phrase of its headline: "From Charlie Hebdo to Bastille Day". Indeed, the Nice attack is part of an "event chain" that may include, depending upon the journalist, readership and context of publication, the Charlie Hebdo events, but also the Bataclan attacks, the killing of a priest in Normandy, or the actions of Mohammed Merah in 2012, in France; 7/7 (the London bombings of summer 2005), the killing of a British soldier on

the streets of London in 2013, the recent Westminster Bridge and Manchester attacks, among others, in the UK; 9/11, for these and potentially many other national contexts.

2.2 Reporting on violent attacks as "interpretation"; as translation

The journalist, then, does not simply hold up a mirror to a happening to "show" it objectively and transparently, but rather constructs and conveys her interpretation of that happening (which thus becomes an event). She does not provide "the truth", but rather begins or continues a narrative. Importantly for this study, if she reports on an event occurring abroad, her reporting has, I hold, a particular translational dimension, not only because of the "transediting" (Schäffner, 2012; Stetting, 1989) activities likely to be implicated in such work, but also because when she narrates or re-presents events taking place abroad, she also re-presents, to some degree, the country, culture and population in question.

This is where the connections between journalism and translation studies are, I think, particularly evident. Like translators, journalists reporting on events abroad act as "cultural mediators" (Beliveau, Hahn & Ipsen, 2011; Bielsa & Bassnett, 2009; D'hulst, Gonne, Lobbes, Meylaerts & Verschaffel, 2014; Schäffner & Bassnett, 2010; Williams, 2011). This role also comes with – or should come with – a whole host of ethical considerations. In line with Sarah Maitland's (2017) work on cultural translation, according to which the activity of translation (from one language to another) is a paradigm for all human exchange, the translator, "[a]s an individual working within a specific set of audience requirements, constraints, needs and expectations to which her translation [here, we could substitute "article"] must be sensitive", is required to engage in "intense ethical reflection on the relations between distant and often conflicting contingencies of text, society, people and culture." (Maitland 2017, "Introduction", section "What's 'wrong' with cultural translation?") This could apply to the journalist as well, *a fortiori* when she reports on events occurring abroad, as is the case in the corpus discussed here. While she may not currently be required – nor, many will argue, have the time[3] – to engage in all the aspects of "ethical reflection" Maitland describes, one might hope that she would; some would argue that the lack of such reflection has contributed to the current, so-called "crisis" in journalism and a prevalent lack of trust in the news.

2.2.1 A word on power

Maitland's critical approach to cultural translation is also "interested in the ethical dilemmas posed when texts, human actions and human productions exercise *power* over people" (Maitland, 2017, "Introduction"; my emphasis). As her audience's interlocutor, as a purveyor of cultural knowledge, all the more so when writing about an "other" culture, and as the author of an interpretation of events, the journalist wields a certain power. In deciding who is interviewed or not, who is quoted or not, what information is included or left out, how thoroughly that information is verified, as well as in making linguistic choices which will convey images, connotations, judgments, suggestions, and so on, journalists simultaneously reflect and contribute to shaping cultural debate, public opinion and even politics and policy. This is not to ignore other agents who wield power (government or media magnates, for example). As Conway (2010, p. 202) points out, "[w]hile individual journalists might not be responsible for the system of transformations under which they operate, that system and the power

[3] Journalists and translators also have a number of other kinds of constraints in common, of course, such as institutional pressures.

relations that shape it do have an influence on the stories they produce." In addition, "the effects of media power are cumulative, working through the repetition of particular ways of handling causality and agency, particular ways of positioning the reader" (Fairclough, 1989, p. 54), that is, of framing events. It is in part by investigating such strategies and their prevalence that we can better understand the media's influence.

3. Stylistic features of news

News texts are, indeed, frequently discussed and analyzed in terms of framing. However, as my title suggests, I will look instead at stylistic features, and metaphor in particular. Why? Such features are situated at a more micro level than framing, so how significant can they really be? They are generally considered key aspects of *literary* texts, not pragmatic ones, not least because they are what makes a text an "aesthetic object", in which form is at least as important as content and the "interrelation" of the two is what gives the text meaning (Culler, 1997, p. 33). And yet, to ask how journalistic texts "make terrorism mean" is to ask, as one does for literary texts, "about the contribution of its parts to the effect of the whole" (p. 33). Like literary texts, journalistic texts create meaning through the use of evocative language. Journalism studies have sometimes recognized the key form-content relationship in such texts, with Ettema (2012 [2010], p. 296) asserting, for example, that "the formal features of news, as much as (or more than) its content, are a source of whatever socio-cultural authority that journalism retains."

Similarly to Culler on literary texts, then, Ettema goes so far as to say that the aesthetic/stylistic features of the text are one source of the power the journalist wields. They are also the result of free choice.[4] They are marked; they are remarkable. They have effects upon the interpretations which a journalist's readers are likely to construct (Hewson, 2011). In other words, I will argue, they are a non-negligible aspect of "making terrorism mean". Furthermore, stylistic features of news texts have been under-researched up to now, with a few notable recent exceptions – primarily involving metaphor – but mainly in economic/financial journalistic texts (see, for example, Ravazzolo, 2017; Schäffner, 2014).

3.1 Stylistic features in the news analysis literature

The goal of this article is not to review the abundant literature on "the war on terror", either as policy or as trope. Nevertheless, war remains a prevalent image when terrorism is the topic of news, and the way in which it is employed warrants more attention. It will be discussed further in the findings section below.

Various scholars have pointed out other examples of language use in the news when terrorism, Muslims or Islam are the topics. I shall discuss a few here which are particularly relevant for the focus of this study. In terms of qualifying violent attacks, Titley (2017, p. 12), for example, highlights the influence that the 9/11 attacks of 2001 still carried, in London and in France, when the 2005 London bombings and 2015 Charlie Hebdo attacks were named/labeled: *Le Monde* included on the front page of its 11 January edition the title "Le 11-septembre français" and the "epithet" 7/7 was rapidly applied to London's summer 2005 attacks, thus "fix[ing] the attacks in a particular genealogy of exceptional moments." Titley goes on to argue that this allowed the media to treat the attacks like a crisis event, something to be grappled with and,

[4] Boase-Beier defines style as "aspects of language assumed by the hearer, reader or translator, and indeed by the speaker, original writer, or writer of translations, to be the result of choice" (2006, p. 53).

finally, controlled, and whose underlying causes (because framed as exceptional) did not need to be interrogated. We will see below that the results of this study are more nuanced.

In terms of the treatment of Muslims and Islam in written news, much research has also been conducted. In the UK context, Richardson (2004), using critical discourse analysis (CDA) approaches to examine broadsheet news, observed four frequent argumentative themes in reporting about Islam: the association of Islam with terrorism and/or extremism, with a military threat, with a threat to democracy and with a sexist or social threat. He also found that British newspapers applied processes of separation, differentiation and negativisation to Muslims and their religion. These tendencies continue in the UK and in Europe today (Ahmed & Matthes, 2017; Ogan, Willnat, Pennington & Bashir, 2014; Piquer Martí, 2015; Women and Equalities Committee, 2016). In the same vein, Muslims are often associated with immigration in "western" news, very often in a negative fashion. Delphy, writing on the French context, asserts that "what's being created in France […] is a caste situation, not a class situation. […] We even see it in language: when we speak of 'second-' or even 'third-generation immigrants', we transform the immigrant condition – which is, by definition, temporary – into a hereditary and almost biological trait."[5] Such terms were also found in this corpus, though not frequently. Yet if we consider connections made between Muslims and immigration more generally, a similar picture is seen in the UK context. For instance, Baker, Gabrielatos and McEnery (2013, p. 105), drawing upon examples from the right-leaning *Times*, qualify them as "representative" of how the British press portrays refugees, by "characterizing them with the adjective *destitute*, which emphasises their plight, while also using a water metaphor (*pouring*), which appears to collectivise, dehumanise and problematise their existence." Piquer-Marti (2015) has also amply discussed the use of water-related metaphors in news about immigrants in the Spanish context.

In addition, just as the term "terror" is applied selectively (consider, for example, the shootings in Las Vegas, in a church in Charleston, South Carolina, at a synagogue in Pittsburgh, Pennsylvania, the man who sent pipe bombs to American political figures, or the German citizen who drove a lorry into a crowd in Münster, Germany in April 2018), former *Guardian* editor Rice-Oxley (2016) observes that the descriptions of perpetrators of violent acts also vary: "It was noticeable how the [white, English] alleged killer of Jo Cox (a British Member of Parliament) was described as a 'loner' with 'mental health' issues; Muslim attackers are rarely described that way." Even when a Muslim perpetrator of violence *is* described this way, it doesn't necessarily make any difference, as we will see.

Clearly, there is a "narrative aspect of identity" (Grieves, 2012, p. 15), and in the case of Muslims, journalists have told a predominantly negative story up to now. This is part of the violence of being rendered symbolic. We will see below how this process plays out in the present corpus.

4. Corpus and methodology

This article covers new analysis of the same corpus I have addressed in two other texts (Riggs, 2018, expected 2019). Whereas previously, I examined use of the term "jihad" and its derivatives, modality, the treatment of the notions of "integration" and "Muslims", the invoking of Britain and Britons, and alliteration, here I will focus mainly on metaphor.

[5] https://www.opendemocracy.net (also qtd. by Titley, 2017, p. 18).

The corpus comprises 13 articles from the *Guardian* (about 13,500 words) and 14 from the *Telegraph* (about 14,000 words), all published online between 15 July (the morning after the attack took place) and 18 July 2016. These news sources were chosen because they represent left-leaning and right-leaning sections of the political spectrum, are not tabloids, and are widely read. One difference, it should be noted, is that the *Telegraph*'s content is behind a paywall while the *Guardian*'s is currently free. Articles were chosen if they fell within the defined time frame, addressed the Nice attack, however briefly, and contained more than 300 words, not comprised mainly of direct quotes. Their content was collected, coded and analyzed using the qualitative data analysis tool QDA Miner. Metaphors were also coded as

1. relating to terrorist violence specifically;

2. not relating to terrorist violence specifically;

of the metaphors in the second category,

3. violent nonetheless; and

4. positive (for example, "none can rival Nice when it comes to conjuring up images of the sun-kissed good life" (TGObs17)),

5. negative (e.g. "a cancerous obstacle" (DT26)), or

6. neutral (e.g. to be "in the spotlight" (TG1)).

5. Findings

5.1 On the attacker's background

Just as the label "terrorism" is used selectively, those committing violent acts are labeled and narrated selectively and, often, inaccurately. Titley (2017, p. 10) points out that "the biographies of attackers, analysed after the facts of their actions, rarely map onto the modular understandings of 'extremism' and 'religious radicalisation' that have informed security operations and official narratives."[6] Interestingly, the *Guardian* and the *Telegraph* do indicate that Bouhlel did not appear to be religious; call him a "loner"; cite various habits such as drinking, drugs and picking up both women and men (mainly the *Telegraph*); and mention a history of mental health issues. And yet, as former editor of the *Guardian* Rice-Oxley (2016) observes, "[d]uring the Nice attacks, everyone from the President down had reached for the words 'terrorism' and Isis before much was known about the truck driver who killed 84 people." He claims that the *Guardian*'s approach differed:

> Throughout that day, we were extremely careful about using the T word (it has become rather meaningless) and deliberately avoided mentioning Isis. Of course, it was clear that a mass killing had taken place. But as to motive, nothing was apparent. One of our earliest decisions was to send a reporter to the Tunisian home of the perpetrator, where an alternative to the Isis footsoldier narrative emerged. (Rice-Oxley, 2016)

First of all, in one *Guardian* article (TG1) published the day after the attack, Isis or Islamic State is mentioned a total of 13 times. While terror is mentioned just once, it is in a hyperlink labeled "Why is France targeted so often by terrorists? – video explainer." The connections have clearly been made. Moreover, the aforementioned aspects of the perpetrator's biography and the

[6] Also see Kundnani (2017) on how definitions of "extremism" and "radicalisation", like that of "terrorism", have been altered over time to fit political, and in particular securitarian, agendas in the United Kingdom.

strategies Rice-Oxley describes are not the ones that "stuck". (Nor is everything else about the *Guardian*'s early reporting beyond reproach.) Why not? Part of the explanation is of course the early positions taken by those with authority: the French president, as Rice-Oxley indicates, other members of government and various media outlets. An early sequence of paragraphs in DT6 (*Telegraph*) is another telling example, "establishing" that Bouhlel was a terrorist *before* quoting acquaintances of his who emphasized other traits:

> A terrorist who used a hired lorry to kill at least 84 people in a rampage during Bastille Day celebrations in Nice has been named as a convicted criminal well known to the police for armed attacks.
>
> Tunisian-born Mohamed Lahouaiej Bouhlel – described as a "weird loner" who "became depressed" when his wife left him – was a French passport holder who lived in the Riviera city and was regularly in trouble with the law.

Another part of the explanation is stylistic features. Authority and language work in concert: "people in power get to impose their metaphors." (Lakoff & Johnson, 1980, p. 484) In reality, despite Rice-Oxley's claims, the *Guardian*, too, ends up favoring the terrorism narrative through various means, and in particular, its use of modality (see Riggs, 2018, expected 2019); the *Telegraph* does the same, largely through the highly marked and forceful language of its columnists and foreign correspondents (Riggs, 2018).

5.2 Metaphor

Metaphor is a prime example of marked and forceful language. Therefore, in the section that follows, I shall discuss its role in the articles examined.

Obviously metaphor receives a lot more attention in research on literary texts than in analysis of journalistic texts, although there are some exceptions, as indicated above. However, if we follow Lakoff and Johnson (1980) in their theorization of conceptual metaphor, its role in non-literary texts deserves more attention. Indeed, they demonstrate convincingly that "most of our everyday, ordinary conceptual system (and the literal language used to express it) is metaphorically structured" (p. 485). We rely on metaphor to help us or others to visualize situations or ideas of many kinds, and to represent, understand or clarify abstract concepts. Like narration, given the network of "entailment relationships" associated with a given metaphor[7] that "make the metaphor mean", use of metaphor means that some realities will be foregrounded and others will be dissimulated. The authors use the example of the war metaphor to discuss how metaphors "may be a guide for future action" and "can be like self-fulfilling prophecies" (p. 484).

5.2.1 War/violent metaphor

The present corpus confirms that the "war on terror" trope, made a household name by the George W. Bush administration after 9/11, is alive and well. According to Titley (2017, p. 7), "[t]he attacks in Paris of January and November 2015 positioned France as a key site in an amorphous war that spills across territories and boundaries." In the aftermath of those attacks and the Nice event, such positioning, performed by the authorities and by the press, prevails: use of the trope in official discourse is highlighted by both the *Guardian* and the *Telegraph* (albeit more frequently by the former). TG4 reminds readers that "Hollande had already

[7] Using the example "time is money", Lakoff and Johson explain that "entailment relationships" are associated ideas, such as "time is a limited resource" and "time is a valuable commodity" (p. 457).

declared that France was 'at war' following November's Paris attacks", while TG14 recalls his "war-like stance" at that time. In relation to Nice, DT6 quotes then-interior socialist minister Bernard Cazeneuve as saying "We are at war with terrorists who want to strike us at any cost and who are extremely violent", while TG13 reproduces far-right *Front National* leader Marine Le Pen's "call [] for a 'war on Islamic fundamentalism' and accusation that "all that had happened so far was a 'war on words'." TG14 and TG16 repeat part of Le Pen's statement as well; TG16 includes part of the statement by Cazeneuve quoted in DT6 and cites right-wing former president Nicolas Sarkozy's use of a war metaphor.

Official discourse and the choice of journalists to quote it thus clearly situate Nice within the "war on terror" event chain. In doing so, they also clearly qualify the violent act as an act of terror. What I find just as interesting, though, is that war- and violence-related metaphors crop up in these articles in relation to content/themes that are *not directly related to terrorist violence*. As described in the methodology section, Table 1 shows the results of coding of metaphors in terms of connotation and whether they describe terrorist violence (TV), do not describe terrorist violence (NTV) and, within the latter category, are nonetheless related to violence (V) (data contributing to the *total* number of metaphors is highlighted in bold):

Metaphor		**Negative**			**Positive**			**Neutral**			
Source	Total	TV	NTV	V	TV	NTV	V	TV	NTV	V	
TG	51*	**17**	**17**	6	**0**	**3**	0	**2**	**12**	2	Violent: 27**
DT	49	**15**	**6**	4	**3**	**5**	1	**10**	**10**	3	Violent: 36

TV=Terrorist violence
NTV=Not terrorist violence
V=Violent (violence, war, threat, death) nonetheless

*The total was determined by adding up the figures marked in bold.
**The figures in this column were determined by adding up those from the "TV" and "V" categories.

Table 1: Quantitative data on violent and non-violent, and negative, positive, or neutral, metaphors in the corpus

Two sets of results in particular stand out: one related to negative connotation, the other to violence. Violent metaphors constitute over half of the occurrences of the stylistic feature in both sets of articles. The *Guardian* tends more toward negative metaphors than the *Telegraph*, notably even when the content described is not terrorist violence. In contrast, across connotations, the *Telegraph* includes more violent metaphors than the *Guardian*. However, we have just seen a number of instances in the *Guardian* of violence introduced through direct quoting, which was purposely left out of the quantitative data analysis in order to ensure the focus was on the journalist's own style.

Let us now look at war- and violence-related metaphors in detail. By using the imaged phrase "standard bearer", which carries naval or military associations, twice, TG1 emphasizes its assertion that France is seen, including by Isis, as a "standard bearer of western secular liberalism". According to the journalist, this makes the country a target. In line with what Lakoff and Johnson (1980) label the "countries as persons" conceptual metaphor, France is often personified in both sets of articles through discussion of the emotions and reactions of the country. TG9 also uses violent metaphor to explain why Isis has targeted France and, in

particular, why the organization chose the symbolic Bastille Day: it "represents a significant **blow** by French people to a tyrannical regime and, as such, the spirit of the French republic itself." Thus Isis has hit France when it will hurt most.

TG1 continues with the battle-related imagery further on:

> And this may be a final reason why Isis has focused on France. The group has been heavily influenced by both millennial thinking, which stresses the imminent final **battle between the forces of belief and unbelief** […].

The *Guardian* article emphasizes the idea that Isis is on a religious crusade, and the presence of alliteration makes the phrase even more salient. Similar imagery appears elsewhere in the *Guardian* articles, in addition to Hollande's aforementioned "**war-like** stance" (TG14). France, too, must take a war-like position: "Terrorism has upended politics in France since 2015, and now that is about to get worse. It has put the nation on a **war footing** […]." "Sparring" appears twice in TG4 to highlight the political disunity which reigns following the Nice attack:

> After last year's attacks there were brief pauses in political **sparring**, but this time the accusations began sooner;

> After the attacks last year […] there was a short pause in political **sparring**. But this time the anger and accusations began even before families could bury their dead.

Also note the assonance with "a" in the second example. The same article uses the term "martial" to further emphasize this contrast between political positions after the Charlie Hebdo and Bataclan events, on the one hand, and after Nice, on the other:

> After the Charlie Hebdo attacks, the tone of the government's approach was to try to understand society's ills and act on what was termed France's "social and ethnic apartheid". After November's attacks, the tone was more **martial**. […] This time Hollande is pleading for the preservation of national cohesion and unity.

Here as elsewhere there is strong emphasis on national political disarray. Coupled with the violent act itself, this may heighten the impression that events are out of control, that there is a crisis situation, an impression which is also encouraged by various other choices throughout the corpus (for example, modality).

In terms of war-related metaphor and in particular how it is associated with politics, the *Telegraph* corpus shows similar patterns, but unlike the *Guardian*, it attributes more blame to the socialist government through a combination of metaphor and other choices. As in the *Guardian*, there is concern about how these violent attacks may fuel the cause of the *Front National*. In DT7, the attacks are associated with Muslims and it is assumed that the electorate will do the same:

> Nice, together with the regional capital, Marseille, and countless smaller towns with large Muslim populations in south-east France, is the Front's prime **battlefield**.

Moutet, the French journalist who wrote DT7, goes on to assert that the attack on Bastille Day revelers in Nice was, in fact, a major **coup** for Isil" – for her, Isil is clearly behind it – "because it will exacerbate the racial tensions upon which it [Isil] thrives." It would have been fair to admit that the *Front National* also thrives on racial tensions.

One of Moutet's metaphors may give the initial impression that she faults all politicians equally:

> Meanwhile, France's politicians, unlike after previous terrorist attacks, have left their **shell-shocked constituents** bereft.

Note the alliteration, emphasizing the striking equation of the ramifications of the attack with the ramifications of political turmoil. Moutet's use of violent metaphor continues:

> With next year's presidential and general elections **in their sights**, they have given up on national unity to denounce mismanagement of security measures.

DT24 makes a similar observation using metaphor:

> political unity […] has **shattered** [see discussion of full sentence below].

In reality, rather than faulting *all* politicians, both DT7's and DT24's authors actually favor a conservative position; DT7, through Moutet's negative stance on Muslims, reinforced through alliteration (Riggs, expected 2019) and what she terms the "failings of integration", and DT24, through incorporation of direct quotes from right-wing figures, not both sides, so that it is criticism of the socialist government that was in place and its "failures" that come to the fore:

> Nice has long been a **bastion of the Right**. Christian Estrosi, a security **hardliner** and ex-minister under Mr Sarkozy who is now president of the wider Riviera region, accused the government of failing completely in Nice. (DT24)

Furthermore, while both news sources refer to the claim made by Isis that Bouhlel was a "**soldier**" of Islam, the *Telegraph* both uses the metaphor more often and tends to take the claim at face value, while the *Guardian* emphasizes the lack of evidence for the claim.

Finally, DT7's author concludes via a violent metaphor that the Nice attack is decisive. She also intimates that France was totally unified before the spate of attacks of which Nice is the most recent, in line with her blame of Muslims and radicalization which, according to her, came from outside, and with her failure to acknowledge longstanding social problems (contrary to the *Guardian*):

> Nice, I am sad to say, may prove the most **divisive blow** against the France of liberté, égalité and fraternité.

Let us now consider metaphor usage related to plants/growth, disease and water.

5.2.2. Plants/Growth

To put it briefly, this rubric reveals a key difference between the two news sources. TG1 uses plant- or growth-related metaphor to evoke the underlying, longstanding social and economic causes of the violence France is experiencing:

> Other reasons for the violence are **rooted in** grave problems within France itself.

The article goes on to discuss security problems and failings, recognizing that they are not just down to France, but also the result of shortcomings at the European level; other "grave problems" emphasized by this and other TG articles are social and create "**fertile ground** for polarization".

TG3 takes a similar position:

> Hollande has announced more airstrikes in Iraq and Syria against Islamic State, as well as the calling up of reservists and a three-month extension of France's state of emergency – none of which is likely to address the **roots** of the problem.

The instance of "root" found in the *Telegraph* subcorpus plays a very different role, emphasizing instead the presence and threat of Salafism:

> […] Salafism, a form of conservative Islam which rejects liberal French values and provides the theological underpinnings of global jihadism, has **taken root**. (DT26)

In sum, the two news sources appear to employ plant/growth metaphors in conjunction with distinct phenomena, but all are negative.

5.2.3. Disease

I mentioned above that the marked and forceful language of the *Telegraph* articles by columnists and foreign correspondents emphasizes the terrorism narrative. Their use of disease-related metaphor is a prime example. In DT26, British journalist Meleagrou-Hitchens asserts that

> [t]he person who drove that lorry believed he was part of an altruistic and utopianist global project intended to save humanity, not destroy it. The people he killed were, in his eyes, a **cancerous obstacle** to this vision, and having chosen to reject it had to be removed from the equation.

He unequivocally makes religion, and in particular Islam's supposed abhorrence of the western "Us", the issue.

Now, consider Moutet's choices in the following excerpts from DT7:

> Bouhlel's alleged associates have now been arrested and held by the French police, looking for the connections that have escaped them until now. […] Meanwhile, a divided country is once again questioning the motivations of the enemy within. Isil's **deadly ideas are airborne, like a virus**. […] The more they separate seemingly ordinary Muslims from the national community, the better, they believe – especially if activists and the commentariat's useful idiots reinforce the notion that the perpetrators were "driven to it".

Her strong metaphorical language emphasizes the threat, and the possibility of contagion, represented by Isil, and denigrates a position more typical of the left – and, indeed, of the *Guardian.* Moreover, the phrase directly following the metaphor and simile, "seemingly ordinary Muslims", is unsettling and seems to insinuate that the group in question is not *really* ordinary, and corruptible.

5.2.4. Metaphor associated with water

As mentioned above, both Baker *et al.* (2013) and Piquer-Marti (2015) have highlighted the role of water-related metaphors in negative discourse about Muslim immigrants and refugees. The results of this study suggest that their use is more nuanced. Consider the *Guardian*, where such metaphor actually contributes to contextualizing and historicizing the events, as well as interrogating their causes:

> There will also be the question: why is France suffering a **wave** of extremist violence that is more intense – certainly more lethal – than any other seen in the west since the 9/11 attacks almost 15 years ago? (TG1)

> France has a history of Islamic extremism reaching back decades. The 1990s saw two **waves** of attacks. One was linked to the bloody civil war between authorities and extremist groups in the former colony of Algeria. A second involved **homegrown** militants

> in the north of France who evolved a particular **brand** of terrorism mixing armed robbery and jihadism. (TG1)

While the article does bring up terrorism early on (15 July), it in various ways refutes the "crisis" narrative, as also supported by the *Guardian*'s greater general focus on underlying and longstanding social causes of extremism, which we see here with "history…reaching back decades", reference to the civil war with Algeria, and the "homegrown" (another growth metaphor) nature of certain violent activists. The metaphorical "brand" also suggests that there are various types of extremism, with different types of actors, motivations and *modi operandi*.

Next, we find a very different kind of criticism to that which we saw from the *Telegraph* journalists above, while the "pouring" metaphor is used to describe compassion, rather than immigration (recall Baker *et al*.):

> Beyond the terrible loss of families for ever torn apart and traumatised just because they wanted to watch fireworks on a warm summer evening, the wider result [note the alliterative effects with "t" and "w"] of this tragedy is that extremes, political and religious, will continue to feed off each other. Voices of reason and moderation will be **drowned out** […] (TG3).
>
> [C]ondolences **poured in** [for those families and the deceased]. (TG13)

Moreover, TG15, the article Rice-Oxley mentioned (see above) which was written by a journalist who visited M'saken, Tunisia, actually uses water imagery and a related reference to a natural phenomenon to depict the history of Bouhlel's psychological state. He had a "**stormy** adolescence", "[i]n France his violent temperament "**resurfaced**". These and other images also allow us to picture the setting, which is portrayed in a positive light (as is Nice, in the *Guardian* but not in the *Telegraph* (Riggs, expected 2019)):

> Once a small town, M'saken has in recent years been **swallowed up** by the expanding Sousse coastal conurbation, its wealth fuelled by miles of hotels along glittering beaches. The town has handsome cafes and wide boulevards, its prosperity underlined by a shiny Renault dealership on the main street.[8]

In contrast, as already mentioned, according to Moutet in DT7, "Radicalisation came to France […] in **waves**", that is, external forces, not France, are responsible for it (also see Riggs, 2018). Similarly, DT21's water-related metaphor is a dig at what are, to a conservative observer, the downsides of being in the European Union and the Schengen zone:

> France can do little to prevent the **flow** of suspected weapons or terrorists into its territory.

Terrorists and their tools come from outside. This is a position the conservative readership of the *Telegraph* is likely to support, even though recent attacks in the United Kingdom tell a very different story.

Finally, the phrase "in the wake of", used a total of three times in DT24, emphasizes both political turmoil and the terror event chain:

> Political unity that stood firm **in the wake of** the Charlie Hebdo and Paris November terror attacks has **shattered in the wake of** this latest massacre.

---

[8] In this excerpt, the verbs "fuelled" and "underlined" also demonstrate how ubiquitous metaphor is in our everyday language.

To summarize, the findings on metaphor point to its ubiquity in language; demonstrate that the "war on terror" trope is still widely used by both politicians and the media; and suggest that the *Guardian* and the *Telegraph* use certain types of metaphor in divergent ways. For example, while both news sources use war and battle metaphors to emphasize political disarray in France, the *Telegraph*, in line with its political leanings, blames the then socialist government. Plant- and growth-related metaphors point to longstanding societal problems that underlie radicalization and terrorism, in the *Guardian*, while in the *Telegraph*, these metaphors and disease-oriented metaphors tend to emphasize the threat of Islam and Muslims. Finally, violent and negative metaphors abound in both news sources, even in textual segments where terrorist violence is not the topic.

6. Conclusions

The role of the journalist has been defined here as that of a translator of culture who narrates not only events but, when those events occur abroad, "other" places and populations for the "home" – in this case, primarily British – audience. This role carries both power and responsibility, and fulfilling that role, I hold, therefore requires "ethical reflection" (Maitland, 2017, "Introduction", section "What's 'wrong' with cultural translation?").

The power the journalist wields is found not only in the content she conveys but in the forms she chooses; these include stylistic features. The findings of the present study confirm that stylistic features, and in particular metaphor, are a non-negligible aspect of "making terrorism mean", and therefore warrant further research.

First, the longstanding "war on terror" trope is still in play, in both the *Guardian* and the *Telegraph*, in particular through the quoting of authorities who use it. What is more interesting, however, is that war- and violence-related metaphors appear frequently even when terrorism or the violent act are not the topic. As war imagery colors much of the content, and in particular descriptions of the political situation, and as violence and negativity pervade the texts, an impression of chaos, crisis, threat and danger, already present due to the nature of the event in question, is likely to be heightened and, in turn, to foment fear and distrust of certain groups. Indeed, both sources are guilty – the word is appropriate – of evoking a war between cultures, between Islam and "the West", even though the perpetrator's links to extremists acting in the name of Islam and in particular to Isis were never, to my knowledge, clearly established.

There are nevertheless differences in how the *Guardian* and the *Telegraph* treat the themes of Islam and terrorism and convey violence and negativity, and these are also partly explained by metaphor usage. While both news sources emphasize the political disarray which follows the Nice attack, the right-leaning *Telegraph* blames the socialist government that was in power, emphasizes the Nice attack's place in a violent event chain, and tends to fault Muslims/Islam and extremism, which are also portrayed as *external* forces, through use of water-related and plant/growth metaphors. The *Guardian*'s use of such metaphors instead emphasizes the underlying social and economic (and therefore also partly *internal*) causes of violence in France, and historicizes and contextualizes both the event and the perpetrator's identity and background.

Second, a finding related to disease metaphor is particularly interesting, even though such metaphor appears infrequently and only in the *Telegraph* subcorpus. Recall the discussion, above, of how terrorism and the related notions of extremism and radicalization have been

"made to mean" over time. Moutet's use of the virus metaphor could not illustrate more precisely what Kundnani (2017) describes:

> The concept of 'extremism' underwent a transformation following 7/7. […] It now emphasised attitudes, mindsets and dispositions. Above all, it referred to a free-floating ideology that did not work through recruitment but through radicalisation. 'Radicalisation' referred to the process by which extremist ideology captured the minds of the young and made them into potential terrorists. Extremism was pictured as a virus, flowing from radicalizer to radicalized, infecting, spreading, infiltrating (Bettison 2009: 130-1). Naively allowing Muslims too much separation and autonomy, in the name of multicultural tolerance, had encouraged the spread of the virus. (p. 148)

This result suggests that more work should be done on disease-related metaphor in news about terrorist events, in particular how it may tie in with particular political positions (as the quote above suggests). It also shows that in this kind of study, quantitative data does not tell the whole story: even infrequent occurrences of a stylistic feature can carry significant meaning.

Finally, I observed that there was a strong and very early focus on terrorism and terrorist motivations in both news sources despite Bouhlel's background, psychological problems and lifestyle. These characteristics were in fact part of counter interpretations (recall Titley) which did not "stick". The terrorism narrative instead came to overshadow more measured, balanced approaches by other authorities because of the interpretations that had already been developed and reinforced around prior links in the event chain. Given these observations and given the *selective* use of the "terrorist" label in conjunction with recent violent events around the world, one can ask, and journalists should ask, whether the early presumption of terrorism was justified, and whether the presumption was made because of France's recent history or, instead, because the perpetrator was a Tunisian living in Nice (point of departure for a significant number of men who left to fight in Syria, as both news sources indicate).

This corpus, albeit small, supports Lakoff and Johnson's (1980) assertion that conceptual metaphor is omnipresent in our discourse and shapes the way we take in and interpret information. We are accustomed to metaphor; do we also take its power for granted? We need to be aware of the prevalence and weight of metaphor in others' and our own discourse, in our own and others' interpretations of ideas and situations. This goes for journalists, too, as Rice-Oxley (2016), incorporating a lovely water metaphor, convincingly asserts: "Suffice [it] to say that it is vital to measure every word in our news stories carefully to navigate these precarious waters of meaning."

It is beyond well established that reporting on Islam and Muslims often paints each in a negative light, including by associating them closely with terrorism and violence when reporting on these types of events. This misleading, inflammatory targeting of a minority group has been recognized (a notable example is Leveson, 2012), and changes, called for. While best practices have been proposed (see, for example, Seib, 2017), there is a big piece of the "how" of those messages themselves that has not been sufficiently researched: the stylistic features that feed into the negative representations. For practice to change, these factors, too, need to be recognized and remedied.

7. References

Ahmed, S. & Matthes, J. (2017). Media representation of Muslims and Islam from 2000 to 2015: A meta-analysis. *International communication gazette, 79*(3), 219-244. https://doi.org/10.1177/1748048516656305

Amiraux, V. & Fetiu, A. (2017). After the drama: The institutionalisation of gossiping about Muslims. In G. Titley, D. Freedman, G. Khiabany & A. Mondon (Eds.), *After Charlie Hebdo: Terror, racism and free speech* (pp. 63-78). London: Zed Books.

Baker, P., Gabrielatos, C. & McEnery, T. (2013). *Discourse analysis and media attitudes: The representation of Islam in the British press.* Cambridge University Press.

Beliveau, R., Hahn, O. & Ipsen, G. (2011). Foreign correspondents as mediators and translators between cultures: perspectives from intercultural communication research in anthropology, semiotics and cultural studies. In P. Gross & G. G. Kopper (Eds.), *Understanding foreign correspondence* (pp. 129-163). New York: Peter Lang.

Bielsa, E. & Bassnett, S. (2009). *Translation in global news.* New York: Routledge.

Boase-Beier, J. (2006). *Stylistic approaches to translation.* Manchester: St Jerome Publishing.

Conway, K. (2010). News translation and cultural resistance. *Journal of international and intercultural communication, 3*(3), 187-205. https://doi.org/10.1080/17513057.2010.487219

Culler, J. (1997). *Literary theory: A very short introduction.* Oxford University Press.

D'hulst, L., Gonne, M., Lobbes, T., Meylaerts, R. & Verschaffel, T. (2014). Towards a multipolar model of cultural mediators within multicultural spaces. Cultural mediators in Belgium (1830-1945). *Belgisch Tijdschrift voor Filologie en Geschiedenis/Revue belge de philologie et d'histoire, 92*(4), 1255-1275.

Ettema, J. S. (2012 [2010]). News as culture. In S. Allan (Ed.), *The Routledge companion to news and journalism* (pp. 289-300). London: Routledge.

Eyerman, R. (2008). *The assassination of Theo Van Gogh: From social drama to cultural trauma.* Durham, N.C.: Duke University Press.

Fairclough, N. (1989). *Language and power.* London: Routledge.

Freedman, D. (2017). Media power and the framing of the Charlie Hebdo attacks. In G. Titley, D. Freedman, G. Khiabany & A. Mondon (Eds.), *After Charlie Hebdo: Terror, racism and free speech* (pp. 209-222). London: Zed Books Ltd.

Grieves, K. (2012). *Journalism across boundaries: The promises and challenges of transnational and transborder journalism.* New York: Palgrave Macmillan.

Hewson, L. (2011). *An approach to translation criticism:* Emma *and* Madame Bovary *in translation.* Amsterdam: Benjamins.

Kundnani, A. (2017). Extremism, theirs and ours: Britain's "generational struggle". In G. Titley, D. Freedman, G. Khiabany & A. Mondon (Eds.), *After Charlie Hebdo: Terror, racism and free speech* (pp. 146-161). London: Zed Books.

Lakoff, G. & Johnson, M. (1980). Conceptual metaphor in everyday language. *The Journal of philosophy, 77*(8), 453-486. Retrieved from www.jstor.org

Leveson, B. (2012). *Report of the inquiry into the culture, practices and ethics of the press.* Retrieved from https://www.gov.uk/government/publications

Maitland, S. (2017). *What is cultural translation?* [Kindle version]. Retrieved from www.amazon.com

Ogan, C., Willnat, L., Pennington, R. & Bashir, M. (2014). The rise of anti-Muslim prejudice: Media and Islamophobia in Europe and the United States. *International communication gazette, 76*(1), 27-46. https://doi.org/10.1177/1748048513504048

Piquer Martí, S. (2015). La islamophobia en la prensa escrita española: aproximación al discurso periodístico de *El País* y *La Razón* [Islamophobia in Spain's written press: a study of journalistic discourse in *El País* and *La Razón*]. *Dirāsāt Hispānicas. Revista Tunecina de Estudios Hispánicos [Tunisian journal of Hispanic studies], 2,* 137-156.

Ravazzolo, E. (2017). La langue de la presse économique française et italienne: spécificités linguistiques et stratégies rhétorico-pragmatiques [Linguistic features and rhetorical pragmatic strategies in French and Italian economic journalist discourse]. In U. Wienen, L. Sergo, T. Reichmann & I. Gutiérrez Aristizábal (Eds.), *Translation und Ökonomie [Translation and economics]* (pp. 139-162). Berlin: Frank & Timme.

Rice-Oxley, M. (2016, July 29). Reporting on atrocities: it is vital that we measure every word with care. *The Guardian.* Retrieved from www.theguardian.com

Richardson, J. E. (2004). *(Mis)representing Islam: The racism and rhetoric of British broadsheet newspapers.* Amsterdam: Benjamins.

Riggs, A. (2018). The role of stylistic features in constructing representations of Muslims and France in English online news about terrorism in France. *Perspectives,* 1-19. https://doi.org/10.1080/0907676X.2018.1478863

Riggs, A. (expected 2019). On France, terrorism, and the English press: Examining the impact of style in the news. In F. M. Federici & C. Declercq (Eds.), *Intercultural crisis communication: Translation, interpreting, and languages in local crises.* London: Bloomsbury.

Schäffner, C. (2012). Rethinking transediting. *Meta: journal des traducteurs / Meta: Translators' journal, 57*(4), 866-883.

Schäffner, C. (2014). Umbrellas and firewalls: metaphors in debating the financial crisis from the perspective of translation studies. In D. R. Miller & E. Monti (Eds.), *Tradurre figure / Translating figurative language* (pp. 64-84). Bologna: Bononia University Press.

Schäffner, C. & Bassnett, S. (Eds.). (2010). *Political discourse, media and translation*. Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars.

Seib, P. (2017, June 6). Superficial, speculative, breathless: Outdated terrorism reporting must change. *EJO – European Journalism Observatory.* Retrieved from https://en.ejo.ch

Stetting, K. (1989). Transediting – A new term for coping with the grey area between editing and translating. In G. Caie, K. Haastrup & A. L. Jakobsen (Eds.), *Proceedings from the fourth Nordic conference for English Studies* (pp. 371-382). University of Copenhagen.

Titley, G. (2017). Introduction: Becoming symbolic: from Charlie Hebdo to "Charlie Hebdo". In G. Titley, D. Freedman, G. Khiabany & A. Mondon (Eds.), *After Charlie Hebdo: Terror, racism and free speech* (pp. 1-27). London: Zed Books.

Warsi, S. (2018 [2017]). *The enemy within: A tale of Muslim Britain.* London: Penguin Random House.

Williams, K. (2011). *International journalism.* London: Sage.

Women and Equalities Committee, H. o. C. (2016). *Employment opportunities for Muslims in the UK. Second report of session 2016-17.* Retrieved from London: https://publications.parliament.uk/pa/cm201617/cmselect/cmwomeq/89/89.pdf

Corpus (listed by code)

The Guardian (all retrieved from www.theguardian.com**)**

TG1. Burke, J. (2016, July 15). Why does France keep getting attacked?

TG2. Burke, J. (2016, July 17). Police and academics search Nice attacker's history for a motive.

TG3. Nougayrède, N. (2016, July 16). As horror strikes again, all eyes are on how France reacts.

TG4. Chrisafis, A. (2016, July 17). François Hollande pleads for unity amid anger over Nice attack.

TG9. Rawlinson, K., Chrisafis, A., & Dodd, V. (2016, July 15). From Charlie Hebdo to Bastille Day: France reels after new deadly attack.

TG10. Chrisafis, A., & Dehghan, S. K. (2016, July 15). 84 dead after truck rams Bastille Day crowd in Nice.

TG11. Fischer, S. (2016, July 15). "My daughters saw bodies. Lots of them": witnesses recall Nice truck attack.

TG12. Burke, J. (2016, July 15). France attack: use of truck in Nice demonstrates evolving nature of threat.

TG13. Chrisafis, A., Fischer, S., & Rice-Oxley, M. (2016, July 15). France stunned after truck attacker kills 84 on Bastille Day in Nice.

TG14. Chrisafis, A. (2016, July 15). Nice attack is a crisis for presidency of François Hollande.

TG15. Stephen, C. (2016, July 16). Nice attack bewilders Mohamed Lahouaiej-Bouhlel's relatives.

TG16. Jones, S., Chrisafis, A., & Davies, C. (2016, July 16). Nice truck attack: Islamic State claims responsibility.

TGObs17. Doward, J. (2016, July 16). Tourism will not give in to terror, but the industry faces a rethink.

The Telegraph (all retrieved from www.telegraph.co.uk**)**

DT5. Farmer, B. (2016, July 15). Nice terror attack: Europe "faces summer of copycat attacks".

DT6. Boyle, D., Morgan, T., Chazan, D., Turner, C., Willgress, L., Allen, P. & Millward, D. (2016, July 16). Nice attack: Truck driver who killed 84 named – the news as it unfolded on Friday, July 15.

DT7. Moutet, A.-E. (2016, July 17). Bataclan brought us together – but this attack in Nice will drive a wedge into France.

DT8. Morgan, T., Turner, C., Willgress, L. & Allen, P. (2016, July 18). Mourners spit and throw rubbish on "hate memorial" at spot Bastille Day terrorist was killed.

DT18. Coughlin, C. (2016, July 15). The Nice terror attack shows just how easy it is to commit an atrocity – and how hard it is to stop one.

DT19. Mendick, R. (2016, July 15). How the terror in Nice unfolded: Driver told police he was delivering ice creams – but instead delivered murder on a massive scale.

DT20. Blair, D. (2016, July 15). The crumb of comfort from the Nice attack is that even terrorists who plot alone can be stopped.
DT21. Blair, D. (2016, July 15). Analysis: Nice truck attack shows France's acute vulnerability to terrorism.
DT22. Barrett, R. (2016, July 16). The best defence against terrorism is to show that it does not work as a way of changing government policy or public perception.
DT23. Samuel, H. & Morgan, T. (2016, July 18). Who is the Nice terror attack suspect? Everything we know so far about Mohamed Lahouaiej Bouhlel.
DT24. Samuel, H., Chazan, D., Turner, C. & Willgress, L. (2016, July 18). French PM booed at Nice tribute for victims of terror attack.
DT25. Henderson, B. & Sabur, R. (2016, July 18). Nice terrorist attack on Bastille Day: everything we know so far on Monday.
DT26. Meleagrou-Hitchens, Alexander. (2016, July 15). How religion can drive someone to slaughter his fellow citizens – and believe they deserve it.
DT27. Stanley, T. (2016, July 15). The Nice terror attack is why Donald Trump might win.

Ashley Riggs

University of Geneva
Faculty of Translation and Interpreting
40, boulevard du Pont-d'Arve
1211 Geneva 4
Switzerland

Ashley.Riggs@unige.ch

Biography: Ashley Riggs is currently writing a book about stylistic features and cultural representation in English, Spanish and Swiss online news (under contract with Bloomsbury). Her other main research focus is contemporary feminist and queer rewritings of fairy-tales, and their translations into French and Spanish. Ashley was previously affiliated with University College London and the University of Granada.

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Parallèles 31(1) Avril 2019

Enjeux de la traduction française d'*Un amore* de Dino Buzzati. Une approche pragmatique

Floryne Joccallaz

Université de Genève

Issues in the French translation of Dino Buzzati's *Un amore*. A pragmatic approach – *Abstract*

This article examines Dino Buzzati's 1963 novel, *Un Amore*, and Michel Breitman's French translation of the work, which came out a year later. In order to compare the French version with the Italian original, this study applies Lance Hewson's model for translation criticism, which is based on the notion of divergence between source and target text. The analysis calls into question certain translation tendencies identified through Hewson's critical framework, and evaluates the impact of translational choices on a francophone reader. It also reflects on the need for retranslation, in light of some significant differences between the two texts. The paper then explores the context in which the French translation, *Un amour*, was produced and received. It also looks at how interest in Buzzati's work in France led to the rediscovery of the author's writing in Italy, thereby demonstrating how a translation deemed to be inadequate through linguistic and interpretative analysis can be extremely influential.

Keywords

Translation criticism, Italian literature, orality, reception

 DOI 10.17462/para.2019.01.07

1. Introduction

Cet article se propose de confronter *Un amore*, roman de Dino Buzzati paru en 1963, à sa traduction française, *Un amour*, effectuée par Michel Breitman et publiée l'année suivante. Le caractère expérimental qu'adopte l'écriture buzzatienne dans ce texte a déterminé notre choix : s'appuyant notamment sur les potentialités suggestives et la vitalité des discours (in)directs libres, l'auteur plonge son lecteur dans les méandres de la pensée obsessionnelle de l'architecte Antonio Dorigo, amoureux malheureux de la jeune call-girl Laide. Notre objectif est d'observer comment les nombreuses marques d'oralité et le minutieux travail de variation opéré sur les discours directs des protagonistes ont été rendus en français, quelles stratégies le traducteur a adoptées pour que résonne, également dans sa version, la force expressive du texte source.

Soucieuse de ne pas fonder notre étude uniquement sur des impressions de lecture, nous avons eu recours au modèle de critique des traductions proposé par Lance Hewson, qui permet de procéder à une analyse textuelle (stylistique et interprétative) sur la base de données récoltées et catégorisées de manière systématique et transparente.

Nous évoquerons tout d'abord les grandes lignes de la démarche critique de Hewson, puis présenterons quelques résultats de son application au roman de Dino Buzzati. Nous nous concentrerons notamment sur les discours directs des protagonistes (en prenant pour exemple l'idiolecte de Laide), ainsi que sur la manière dont ont été rendus en français les réseaux lexicaux qui traversent le texte. Nous ouvrirons ensuite notre réflexion à la réception du roman et au rôle essentiel joué par les traductions françaises dans la renommée actuelle de Dino Buzzati.

2. Le modèle critique de Hewson

Dans son ouvrage publié en 2011, *An Approach to Translation Criticism*, Lance Hewson développe une méthode critique en six étapes qui permet de confronter un texte original à sa ou ses traductions. Deux grands axes soutiennent l'analyse et mènent à l'identification d'un profil de traduction qui rend compte du caractère plus ou moins satisfaisant du texte cible considéré :

Interprétation juste		Interprétation fausse	
Similarité divergente	Divergence relative	Divergence radicale	Adaptation

Figure 1. Les corrélations entre interprétation et similarité / divergence / adaptation[1]

Le premier axe évalue le potentiel interprétatif d'une traduction en fonction des choix opérés par le traducteur. Dans la lignée des travaux de Lecercle (1999), Hewson considère qu'une interprétation n'est jamais « vraie », certaine et immuable, mais qu'elle est, au contraire, toujours le fruit d'une construction subjective. Il engage donc le critique à se concentrer tout d'abord sur le texte source pour définir son propre cadre interprétatif, qui orientera ensuite le travail de comparaison. Après analyse de la traduction, la tâche du critique consistera à

[1] Adaptation de Hewson 2011 : « The correlations between interpretation, similarity/divergence/adaptation and macro-level effects » (trad. L. Hewson), p. 183.

confronter le potentiel interprétatif des deux textes et, sur cette base, à décider du statut à accorder à cette version : celui d'une traduction qui illustre une interprétation « juste » ou « fausse » de l'original (« juste » si les choix traductifs encouragent un cheminement interprétatif cohérent avec l'original, « fausse » s'ils entraînent le lecteur sur des pistes inexistantes dans le texte source)[2].

L'autre axe concerne le degré de divergence entre traduction et original : Hewson part du présupposé qu'un texte traduit ne peut jamais être tout à fait similaire au texte source, mais que la divergence est inhérente au processus traductif. Il définit ainsi quatre degrés de divergence, allant de la « similarité divergente » – cas de figure optimal où les choix traductifs rendent judicieusement les caractéristiques identifiées par le critique dans l'original – à la « divergence radicale » et à l'« adaptation » (dissimulant sa vraie nature et se présentant aux lecteurs comme une traduction), qui ne peuvent conduire qu'à une interprétation fausse. Entre ces extrêmes se trouve la zone un peu floue de la « divergence relative » : les textes qui ne suivent pas une stratégie traductive de manière rigoureuse (et ils sont nombreux) relèvent de cette catégorie.

L'une des forces du modèle de Hewson tient à la progression guidée de l'analyse à travers les différents niveaux du texte (micro-, méso- et macrostructurel), les observations effectuées au niveau inférieur soutenant le passage au niveau suivant. Pour permettre au critique de repérer la récurrence de certains phénomènes traductifs, ou au contraire, l'absence de tendance claire, Hewson propose des outils et une terminologie précise qui distinguent les effets d'interprétation (le potentiel interprétatif) des effets de voix (la manière dont s'expriment la voix narrative et les personnages). Au terme de l'analyse, le critique est en mesure de saisir les caractéristiques de la stratégie traductive mise en œuvre (s'il y en a une) et d'évaluer sa pertinence par rapport au cadre interprétatif préalablement établi.

3. Données préliminaires : le corpus, l'auteur, le traducteur

Le corpus de notre analyse est constitué du roman *Un amore* de Dino Buzzati, paru en 1963 chez l'éditeur Mondadori, et de sa traduction française, effectuée par Michel Breitman et publiée en 1964 chez Robert Laffont.

Aujourd'hui, Dino Buzzati est généralement considéré comme l'un des plus grands auteurs italiens du XXe siècle. Si son œuvre a immédiatement conquis le grand public, il lui a fallu de nombreuses années avant d'être reconnue par la critique italienne. François Livi le rappelait en 1992 :

> […] l'œuvre de Buzzati a été traitée avec dédain, jusqu'à une époque récente, dans son propre pays. Buzzati n'avait rien pour plaire à l'intelligentsia italienne. Des années quarante-cinq à sa mort, elle lui a reproché, pêle-mêle, la pauvreté de ses idées et de son style, son manque d'intérêt pour les grands débats intellectuels – qu'il a en effet désertés – son « passéisme » idéologique, ses origines bourgeoises, et ainsi de suite. […] Ce barrage, organisé par les chapelles littéraires et les confréries officielles, aboutissait à un

[2] Nous tenons à insister sur la subjectivité propre à l'analyse critique que Hewson explicite clairement : les concepts d'« interprétation juste ou fausse » ne doivent pas être entendus comme une vérité générale à imposer au texte, mais bien dans la logique du cadre interprétatif établi initialement. Des pistes interprétatives que le critique n'avait pas envisagées peuvent également être mises en évidence par la traduction : le cadre interprétatif permettra de les valider ou non.

> jugement sévère : écrivain à l'écriture facile, Buzzati pouvait certes intéresser le grand public, mais certainement pas des lecteurs avertis. (pp. 34-35)

Buzzati a souvent été victime de critiques négatives en raison de sa longue carrière de journaliste au *Corriere della Sera* : on lui a notamment reproché l'apparente simplicité de son écriture, qui s'est vue qualifier de « code normalisé, celui-là même qui caractérise les systèmes de communication de masse » (Carlino, 1985, p. 250). Vignali-De Poli (2011) rapporte l'opinion exprimée en 1987 par le critique Claudio Toscani, dont l'opinion était largement partagée à l'époque : il estimait que la syntaxe buzzatienne se caractérisait par « une linéarité […] digne d'un manuel [journalistique] » et qu'il s'agissait d'une « langue d'usage courant […] de la moyenne bourgeoisie et de la classe moyenne et populaire » (p. 4, trad. C. Vignali-De Poli). Longtemps éclipsée par l'univers fantastique qui a fait la renommée de l'écrivain, la langue buzzatienne a depuis fait l'objet de plusieurs études qui ont mis en évidence sa complexité stylistique[3].

Quant à Michel Breitman, il est le traducteur auquel on doit la plus grande partie de l'œuvre buzzatienne en français. Il a également traduit d'autres auteurs prestigieux, comme Pier Paolo Pasolini ou Luigi Pirandello, ainsi que des textes de l'anglais et de l'allemand. Il a en outre connu le succès en tant qu'écrivain – plusieurs de ses romans ou récits ont d'ailleurs été primés (*L'Homme aux mouettes*, 1956 ; *Sébastien*, 1964 ; *Le Témoin de poussière*, 1985 ; etc.).

Cinquième et dernier roman de Buzzati, *Un amore* est un texte que le public a un peu oublié aujourd'hui, mais qui a connu un grand succès éditorial lors de sa publication, tant en France qu'en Italie (il a d'ailleurs fait l'objet d'une adaptation cinématographique en 1965). Dans cet ouvrage, dont la trame sulfureuse a fait scandale au début des années 1960, Buzzati se livre, de manière plus visible que dans ses autres écrits, à une expérimentation linguistique qui vise à renforcer l'expressivité de son propos : en plus des nombreux discours libres (directs et indirects) qui rythment l'énonciation, l'écrivain explore les potentialités de l'oralité, grâce notamment à des variations de niveaux de langue, tout en tissant de denses et riches réseaux d'échos et de reprises qui structurent le texte.

4. Tendances traductives observées

En ce qui concerne les effets de voix, notre cadre interprétatif visait notamment à observer la manière dont les nombreux discours libres avaient été rendus dans la version traduite. Nous désirions également nous pencher sur les variations de niveau de langue dans les discours directs, les effets de reprise et le développement des réseaux lexicaux.

Notre approche comparative a mis en exergue le fait que Michel Breitman a reproduit en français les longs discours (in)directs libres de Dorigo : le public francophone a accès à la dimension expérimentale d'une écriture qui s'affranchit des normes syntaxiques pour laisser la voix du protagoniste se déployer et explorer des potentialités expressives fortes : l'énonciation met en scène l'angoisse et les raisonnements sinueux du protagoniste, les revirements de sa pensée. Par contre, nous avons relevé des glissements importants pour les autres composantes de notre cadre interprétatif : quelques exemples portant sur les discours directs, les effets de reprises et les réseaux lexicaux vont illustrer notre propos.

[3] Nous renvoyons à l'étude de Vignali-De Poli (2011) pour davantage d'informations à ce propos.

4.1. Les discours directs

Nous nous concentrerons en premier lieu sur les discours directs des protagonistes. Ils regorgent de marques linguistiques qui s'écartent de la norme pour leur donner leur couleur particulière. Le code linguistique du monde de la prostitution par exemple se distingue nettement de la langue bourgeoise de Dorigo, mais l'idiolecte de ce dernier varie lui aussi, sous le coup de l'émotion amoureuse ou de la colère : on assiste alors à des envolées lyriques ou à des plongées dans un univers vulgaire et brutal. Pour décrire ces variations, nous nous sommes appuyée sur les concepts de « phénomènes linguistiquement stigmatisants / peu marqués / valorisants » proposés par Françoise Gadet (1996) :

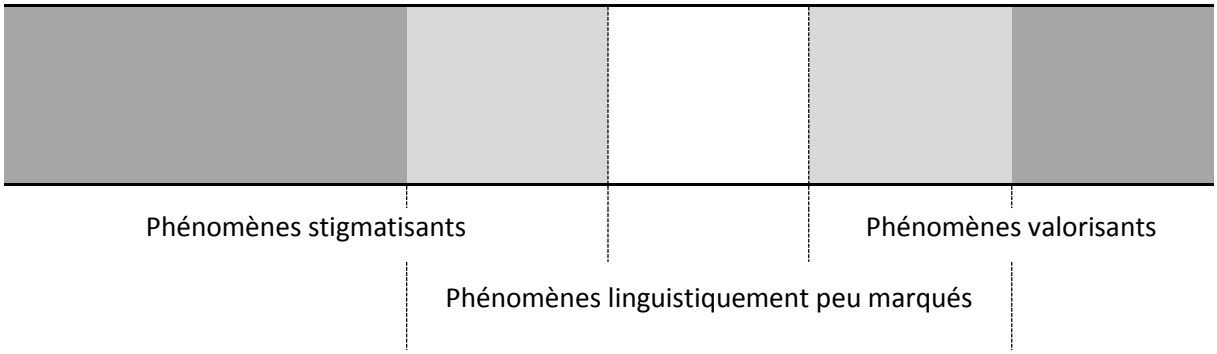

Figure 2. Continuum de la variation linguistique (Gadet, 1996, p. 28)[4]

La sociolinguiste propose de considérer les phénomènes de variation sur un « continuum linguistique insécable » puisqu'elle estime qu'il n'est possible « ni d'établir un nombre de niveaux, ni d'ordonner les phénomènes les uns par rapport aux autres » (p. 27). Elle place ainsi les « phénomènes stigmatisants » à une extrémité, et les « phénomènes valorisants » à l'autre, situant entre ces pôles toute la gamme des « phénomènes linguistiquement peu marqués », autrement dit, des traits « neutres, partagés par la plupart des locuteurs » (p. 28).

Prononcées lors de la première rencontre de Laide avec Dorigo, les deux répliques qui suivent sont représentatives de la manière dont s'exprime la jeune femme dans *Un amore* :

(1a) « Guarda. Alla Storta non ci sono altro che puttane, ladri, checche e ruffi. »

(2a) « Be', a me certi discorsi non mi vanno. » (p. 27)[5]

Les marques linguistiquement stigmatisantes contenues dans les propos de Laide sont aisément repérables et se manifestent tant en matière de lexique que de morphosyntaxe. Signalons notamment la vulgarité du lexique (« puttane », « checche »), les régionalismes (« checche », « ruffi »), les troncations (« ruffi », « Be' »), l'interjection (« Be' ») et la dislocation (« a me certi discorsi non mi vanno »)[6] qui donnent leur couleur aux propos de Laide. Tous ces éléments, qui cherchent à reproduire les caractéristiques de l'oralité du discours de la jeune femme, ont une véritable fonction narrative dans le roman : ils participent à l'élaboration de son identité littéraire. L'idiolecte de Laide dévoile par exemple ses origines

[4] Françoise Gadet a élaboré ce modèle pour décrire des phénomènes de la langue orale, mais nous estimons qu'il est également pertinent pour l'analyse des discours écrits.

[5] Toutes les références à *Un amore* renvoient à l'édition Mondadori de 2012.

[6] Nous renvoyons à l'étude de Cristina Vignali-De Poli (2011) pour une description approfondie de ces phénomènes.

milanaises et populaires (qu'elle tente de cacher tout au long du récit), sa simplicité, sa spontanéité et sa jeunesse. La pauvreté de son vocabulaire et l'articulation très réduite de son discours participent à son image de femme-enfant qui livre ses pensées sans filtre, comme elles lui viennent à l'esprit. Ces caractéristiques sont essentielles, puisqu'elles déterminent la fascination de Dorigo à son égard.

Observons les répliques de Laide en français :

> (1b) « Écoute-moi bien : à la Tordue on ne trouve que des putains, des voleurs, des tapettes et des macs ».
>
> (2b) « Ouais : il y a certains discours qui ne me plaisent pas. » (p. 41)[7]

La traduction propose des solutions qui privilégient les marques lexicales stigmatisantes (vulgarité, abréviation, interjections), mais qui ignorent l'ancrage géographique du propos. De plus, la morphosyntaxe respectueuse de la norme grammaticale utilisée par Breitman ne reproduit pas l'infraction de la dislocation italienne. Ce choix diminue fortement l'impression d'oralité et fait tendre le discours vers les conventions de l'écrit. Le respect presque systématique de la double négation dans les répliques du roman ainsi que l'introduction d'une ponctuation destinée à l'écrit, les deux points, renforcent ce phénomène. Certes, la langue de Laide reste empreinte de l'origine populaire de la jeune femme, grâce au lexique et à certaines locutions, mais elle semble artificielle, puisque non soutenue par la syntaxe[8].

Par ailleurs, quand Michel Breitman intervient pour standardiser l'idiolecte de Laide, il ne se contente pas toujours de rétablir une syntaxe correcte, mais il introduit à plusieurs reprises des structures plus élaborées, qui confèrent une dimension plus structurée aux propos de la jeune femme : « Guarda. » devient ainsi « Écoute-moi bien. »[9]. Un autre effet de valorisation s'observe également fréquemment en matière de lexique, car la traduction propose des formules plus valorisantes que l'original : dans les répliques de Laide, « non ci sono » est ainsi rendu par « on ne trouve que », ou « non mi vanno » par « ne me plaisent pas ».

Les tendances traductives observées suivent donc des voies divergentes : on relève, d'une part, ce que Hewson définit comme des phénomènes de « réduction » (quand le discours cible en dit moins que l'original, par exemple quand le traducteur élimine ou atténue un trait stigmatisant), et d'autre part, des « accroissements » (quand Breitman introduit des marques valorisantes, quand il construit une langue plus élaborée). La version française tend ainsi à éliminer toute aspérité et ne semble tolérer d'écarts que lexicaux. Parfois, comme par compensation, des termes vulgaires sont insérés là où le texte source n'en utilisait pas : « ragazza squillo » (p. 128) devient ainsi « petite pute » (p. 182), ou « ragazzette » (p. 207) est rendu par « petites garces » (p. 304).

Quant aux pistes interprétatives, elles apparaissent clairement limitées dans la version française du roman. Les choix de Breitman altèrent les enjeux naturalistes du texte, notamment l'opposition entre les statuts socioculturels des protagonistes. L'abîme entre Dorigo et Laide est amoindri par la tendance à la standardisation des idiolectes. Il en va de

---

[7] Les citations d'*Un amour* en français renvoient à l'édition de 2010, parue chez Robert Laffont.

[8] Laide peut ainsi prononcer des phrases telles que : « Quand te décideras-tu à changer ta guimbarde ? » (p. 82) ou « Est-il possible qu'il te faille toujours me considérer comme une putain ? » (p. 243). Si ces propos peuvent prêter à sourire en français, ce n'était pas le cas dans la version originale.

[9] Ou « Se sei stufo non so cosa farci… » (p. 234) est traduit par « Si tu es fatigué je ne sais que faire pour toi… » (p. 332).

même pour la caractérisation des personnages. En effet, dans le texte original, la jeune femme subjugue Dorigo par sa simplicité, ainsi que par ses manières effrontées et sensuelles de femme-enfant, intimement liée à la ville de Milan, elle en a l'accent et les expressions. L'intervention sur son idiolecte et l'effacement de son identité profonde dans la version française l'ont privée de ses caractéristiques les plus fascinantes.

4.2. Les expressions récurrentes de Laide

Au niveau macrostructurel, *Un amore* présente des phénomènes de reprise qui rythment le récit et participent à sa structure. Dans certains chapitres, Dorigo répète plusieurs fois certaines phrases-clés en l'espace de quelques paragraphes ou de quelques pages. Elles scandent l'énonciation tout en insistant sur la nature obsessionnelle des pensées du protagoniste (il peut s'agir d'une phrase prononcée lors d'une conversation, du relevé des minutes ou des jours qui passent sans nouvelles de Laide, etc.). Les propos de Laide sont eux aussi marqués par des expressions familières qu'elle répète au fil des pages et qui finissent par caractériser son expression.

L'exclamation « un corno » illustrera notre propos. Laide l'utilise à quatre reprises pour se défendre quand Dorigo l'accuse d'infidélité (avec toute l'ironie véhiculée par la polysémie du terme, caractéristique de l'écriture buzzatienne). En français, Michel Breitman a proposé une solution différente pour chaque occurrence de la locution, privant ainsi son lecteur de l'effet de récurrence qui lui aurait permis d'identifier cette expression populaire comme un trait caractéristique de l'énonciation de la jeune femme (l'allusion humoristique aux « cornes » de Dorigo est gommée elle aussi).

Ce choix de la variation étant généralement la solution privilégiée dans *Un amour*, les effets des répétitions du texte source ne sont souvent pas perceptibles dans la version française du roman. Par conséquent, le lecteur francophone n'est pas en mesure de percevoir que certaines expressions de Laide vont comme s'infiltrer dans la parole de Dorigo. Et en effet, des discours directs de la jeune femme, l'expression « un corno » passe dans un discours direct libre de l'architecte, alors même qu'il s'imaginait pouvoir se libérer de l'emprise de Laide. Prenant un jour conscience de la manière dont Laide se moque de lui, Dorigo se rappelle ainsi avec envie un homme dont l'obsession pour une femme s'était éteinte subitement :

(3a) « […] si è accorto che non gliene importava più un corno di lei […] » (p. 151)

La reprise des mots de Laide dans le discours direct libre de Dorigo semble suggérer que ce dernier a incorporé une marque caractéristique de l'énonciation de la jeune femme à son propre idiolecte, comme si l'intensité de la fascination qu'il éprouve l'avait poussé à en adopter les codes linguistiques et les locutions. Ici pourtant, c'est dans une tentative de s'éloigner d'elle que Dorigo voit ces mots intégrer son idiolecte : son échec est déjà inscrit dans les paroles mêmes qui expriment son envie de détachement. Plus que la faible volonté de Dorigo de se libérer de son attraction folle, c'est bien la marque de Laide qui résonne ici. La force de son emprise sur Dorigo est annonciatrice de l'échec auquel est vouée toute tentative d'éloignement.

Sous la plume de Breitman, le discours direct libre de Dorigo devient :

(3b) « […] il s'est aperçu qu'il ne lui portait plus le moindre soupçon d'intérêt. » (p. 213)

La version française ne reproduit ni l'effet de reprise, ni le caractère stigmatisant de l'expression « un corno », puisqu'elle propose au contraire une formulation plutôt valorisante,

éloignée de l'énonciation de Laide. Ce choix est pour le moins étrange, car précédemment, dans la même phrase, le verbe « sfotterlo » (qui rappelle également l'idiolecte de Laide) avait été rendu par « se foutre de lui » : pourquoi changer de direction quelques mots plus loin et refuser la nature stigmatisante de « un corno » ? Ce phénomène de stratégie avortée se produit à plusieurs reprises dans le roman et laisse à penser que, dans la version française, seule une quantité limitée de marques stigmatisantes a été tolérée. On a l'impression qu'ensuite, ces marques ont engendré des tentatives de compensation par le biais de phénomènes linguistiquement valorisants. Cette forte intervention sur le texte efface les effets perceptibles dans la version originale et crée un sentiment d'étrangeté en français, en raison de la proximité dissonante de formes très contrastées. En somme, le lecteur francophone n'a accès ni aux effets de reprise caractéristiques de l'écriture buzzatienne, ni aux phénomènes de variation linguistique liés à la fascination pour Laide qui auraient pu annoncer l'échec d'une quelconque tentative de séparation.

4.3. Les réseaux lexicaux

Les choix traductifs de la version française entraînent aussi des glissements en ce qui concerne le déploiement des nombreux réseaux lexicaux qui traversent le roman (prostitution, femme, tourments, jalousie, etc.) [10]. L'univers des tourments dans lequel sombre Dorigo nous permettra de donner un bref aperçu des écarts relevés entre texte cible et texte source. Nous nous intéresserons ensuite au réseau de la prostitution, et notamment à la manière de désigner l'activité de Laide.

Dans *Un amore*, les termes relatifs aux tourments intérieurs de Dorigo se multiplient dès qu'il prend conscience de l'amour qu'il éprouve pour Laide. À travers l'abondance et la diversité du lexique employé (« affanno », « affannamento », « ansia », « angoscia », « inquietudine », « paura », « sgomento », « spasimo », « tormento », etc.), le texte semble vouloir rendre compte de toutes les facettes du tourment, comme si la voix narrative tentait de décrire la moindre évolution des émotions du personnage. Dans ce contexte, la nuance entre des termes sémantiquement très proches est importante. Or, en français, on assiste à une concentration qui voit dominer deux termes : « angoisse » et « tourment ». Ils sont surreprésentés, car la traduction y recourt pour rendre les occurrences d'une multitude de mots. La distribution minutieuse et réfléchie des termes du texte italien est ainsi diluée dans une grande masse uniforme en français. Le lecteur francophone se trouve alors face à un texte qui ne progresse pas, mais qui persiste à ressasser les mêmes sentiments du protagoniste. Cette dilution des concepts spécifiques en grandes catégories générales donne certes de l'emphase aux notions de « tourment » et d'« angoisse », mais elle provoque surtout, et c'est problématique, un sentiment d'ennui chez le lecteur.

Le traitement réservé au réseau de la prostitution est sensiblement différent. Dans le texte original, Antonio Dorigo établit une hiérarchie très nette entre la classe socialement inférieure, les « prostitute », qui exercent dans la rue ou les maisons closes, et la classe supérieure, les « ragazze squillo » comme Laide, qui travaillent sur rendez-vous. Le texte source recourt ainsi à des termes précis pour définir avec exactitude deux types d'activités et des catégories sociales bien distinctes.

Aux yeux de Dorigo, les « prostitute » constituent une catégorie en marge de la société, elles le rebutent, car il les trouve vulgaires et sans mystère. Les « ragazze squillo », en revanche, lui

[10] Cristina Vignali-De Poli (2011) développe ces aspects de manière détaillée.

apparaissent comme des êtres fascinants : il les fantasme comme des filles ordinaires qui s'adonneraient à la prostitution par goût, simplement parce que cette activité serait dans la nature de toute femme… Il les rêve secrètes et mystérieuses, et se plaît à imaginer longuement leur double vie, entre prostitution et vie sociale traditionnelle, leur famille ignorant tout de leur activité cachée.

Linguistiquement, le terme « ragazza squillo » fait écho au mot « ragazza » dont Buzzati exploite la polysémie pour désigner aussi bien les jeunes filles en général que les call-girls. Cette proximité des termes permet à l'auteur de jouer sur l'effacement de la limite entre prostitution et normalité, qui fascine Dorigo. Buzzati exploite également les potentialités du mot « squillo » qui, en italien, désigne un appel téléphonique. Les call-girls sont ainsi évoquées dans le texte comme des « ragazze pronte a rispondere al telefono » (p. 147).

Dorigo, quant à lui, devient ironiquement un « zio-squillo » (p. 174). Les résonnances du terme sont doubles : d'une part, Laide, soucieuse de préserver sa réputation, déclare systématiquement qu'il s'agit de son oncle (« zio ») lorsqu'elle est forcée de le présenter à quelqu'un, et d'autre part, le terme rend la position avilissante à laquelle elle contraint Dorigo. La formule se réfère explicitement à l'entrée en contact particulière qui caractérise la relation des protagonistes, ainsi qu'au rapport pécuniaire qui la sous-tend. Quand Dorigo se désigne lui-même comme « zio-squillo », c'est pour regretter que Laide ne semble lui téléphoner que lorsqu'elle a besoin d'argent ou quand elle veut qu'il lui rende un service.

Le relevé des occurrences de « ragazza squillo » dans le roman (et des variantes « squillo », « ragazzina squillo » et « ragazza-squillo ») montre que les huit utilisations du terme sont traduites en français par six variantes différentes, et qu'aucune ne fait explicitement référence à la notion de « squillo », soit au fait que les rendez-vous doivent être arrangés par téléphone. Le lecteur ne comprend donc pas bien pourquoi, dans la traduction, Dorigo évoque le fait que les filles comme Laide sont « toujours prêtes à répondre au téléphone » (p. 210). Le jeu sur la formule « zio-squillo » disparaît lui aussi dans la version française (l'expression n'est pas traduite, p. 248). Mais surtout, chez Breitman, Laide et ses collègues call-girls deviennent des prostituées comme les autres puisqu'elles « font le trottoir » (p. 352) et sont désignées à l'aide des termes réservées à la prostitution « de rue »[11]. Ce manque de précision ne permet pas de percevoir le caractère offensif de certains passages à l'indirect libre où, sous le coup de la colère, Dorigo désigne Laide par des termes qui la rabaissent au rang le plus bas de l'échelle sociale de la prostitution (« puttana », « puttanella »[12]).

En somme, dans la traduction de Breitman, les réseaux lexicaux des tourments et de la prostitution ne sont pas traités de manière similaire. Le premier se voit concentré principalement sur deux termes généraux (« angoisse » et « tourment ») avec un effet de répétition peu pertinent, alors que le second est sujet à l'élimination d'un élément-clé au profit d'une variation qui ne permet plus le déploiement de la hiérarchisation régissant l'univers évoqué. Malgré des stratégies différentes (variation ou création de répétitions), de grandes catégories générales où les termes deviennent interchangeables sont générées dans les deux cas : la précision du texte source laisse place à une distribution aléatoire des mots.

---

[11] En français, on trouve des formules comme « fille de joie » (p. 168), « petite pute » (p. 182), ou encore « petites putains » (p. 195) pour traduire « ragazze squillo ».

[12] Furieux, Dorigo souhaite aussi à Laide de finir sur le trottoir : « […] la vorrà vedere sul marciapiedi sotto la pioggia […] » (p. 236) ; « […] il ira la regarder faire le trottoir sous la pluie […] » (p. 333).

4.4. Un motif récurrent

Nous l'avons signalé, *Un amore* est traversé par différents motifs qui structurent et rythment l'œuvre, et qui sont eux aussi touchés par certains choix traductifs de la version française. La manière dont Laide prononce les [r] est par exemple évoquée à onze reprises dans le roman : la jeune femme ne les roule pas, mais s'exprime avec ce que l'on désigne communément comme « la erre moscia », une sorte de [r] guttural à la française.

(4a) « Io alla Storta ? » diceva « Stovta », con un grazioso erre. (p. 27)

(4b) – Moi à la Tordue ? (Elle prononçait le « r » gracieusement, disait « Tovdue ».) (p. 40)

Cette particularité est essentielle en italien, car il s'agit d'une prononciation évoquant le raffinement de la haute société milanaise (« una deliziosa pronuncia alla milanese », p. 203) : ce trait ancre certes Laide dans son univers géographique, mais il ne correspond pas à son statut socioculturel et contraste avec les expressions très populaires qu'elle emploie. Cette ambivalence détermine ainsi l'unicité de la jeune femme et renforce la fascination qu'elle exerce sur Dorigo. Ce dernier se plaît en effet à rêver qu'il pourrait l'arracher au monde de la prostitution, qui ne lui correspond pas, et la faire entrer dans la bourgeoisie milanaise. Pourtant, Laide ne peut exister pour Dorigo en dehors de son activité : toute leur relation est fondée sur l'accord pécuniaire qui les lie. Et Dorigo, admettra finalement que, complètement dépendant de son statut de petit bourgeois, la condition de prostituée de Laide la condamnait dès le départ à ne rester pour lui qu'une femme qu'il n'aurait jamais pu ni épouser, ni même présenter à ses proches. Le motif de la prononciation gracieuse de Laide est donc un élément identitaire fort dans *Un amore*, puisqu'il permet de souligner l'unicité de la jeune femme et de jouer sur une ambivalence qui la rend encore plus insaisissable.

En français, l'exemple (4b) reproduit l'évocation de la particularité des [r] de Laide avec une explicitation nécessaire, mais sans doute insuffisante pour permettre au lecteur francophone de saisir tous les enjeux socioculturels de cette prononciation. Manquant de repères culturels, rien ne le guide explicitement vers le fait que ce trait caractéristique participe à l'ambiguïté essentielle qui fait l'attrait de la jeune femme. Au contraire, même si la grâce de la prononciation est évoquée, l'étrange reproduction du son par la lettre [v] nous paraît davantage suggérer au lecteur francophone un (gracieux !) défaut de prononciation de Laide qu'une prononciation raffinée et valorisée des [r] à la française.

Dans l'ensemble du roman, les onze occurrences du motif font l'objet de trois stratégies traductives différentes. La première consiste à reproduire l'évocation de la particularité des « r » de Laide grâce à une explicitation (6 occurrences) :

(5a) la sua vocetta con l'erre (p. 51)

(5b) sa petite voix avec sa façon de prononcer les *r* (p. 74)

Encore une fois, si cette stratégie précise que Laide prononce les [r] de manière particulière, elle ne fournit toutefois aucune information au lecteur francophone sur la nature réelle de cette caractéristique.

L'élimination est la deuxième option adoptée pour traiter le motif dans la version française. À deux reprises, le texte source évoque la nature identitaire des [r] de Laide : quand elle appelle Dorigo au téléphone, son « pronto » initial permet en effet à celui-ci de la reconnaître immédiatement, avant même qu'elle ne s'annonce :

(6a) « Pronto » Quella voce con l'erre. (p. 69)

(6b) – Allô…

Cette voix. (p. 99)

(7a) Quel « pronto » con l'erre. (p. 194)

(7b) Ce « Allô » particulier. (p. 276)

L'exemple (6b) élimine la référence à la prononciation et se focalise uniquement sur le charme de la voix. Le (7b) est plus problématique, puisque c'est la manière de dire « Allô » qui devient particulière et fascinante : le motif fait l'objet d'un glissement de sens peu pertinent, car il n'a jamais été question précédemment de la particularité du « Allô » de Laide.

La dernière stratégie traductive relevée met à mal la cohérence interne du motif : à trois reprises, le texte traduit évoque « la prononciation roulée des *r* » de Laide (p. 216, c'est nous qui soulignons), alors qu'ailleurs, elle se distingue justement par ses [r] qu'elle ne roule pas. Or, si en français, rouler les [r] relève de la variation diatopique, il ne s'agit en aucun cas d'un signe distinctif en italien. Le texte cible semble donc plutôt suggérer que l'univers dans lequel évolue Laide serait francophone et que sa prononciation à l'italienne permettrait de l'identifier. Cette adaptation culturelle est problématique, car la ville de Milan occupe une place centrale dans le roman : les longs passages qui décrivent certains quartiers sont autant de manières d'évoquer Laide, qui se fond complètement dans la ville[13]. En outre, ce traitement du motif entre clairement en contradiction avec sa première occurrence, où le texte recourait au son [v] pour décrire l'effet phonique de la prononciation de Laide.

En résumé, la variation des stratégies traductives pour un même motif prête à confusion, car le signe distinctif de Laide, cette petite touche aristocratique qui la rend unique et mystérieuse dans son milieu, disparaît en français alors que le texte continue à traiter cet élément comme un trait identitaire.

5. Corrélation entre les éléments

L'application du modèle de Hewson, dont cet article présente quelques résultats, nous a conduite à catégoriser *Un amour* dans les traductions qui relèvent de ce que le traductologue définit comme « l'hybridité », puisqu'elle se caractérise par des choix parfois discordants et étranges, difficilement justifiables autrement que par une préférence arbitraire du traducteur (ou d'une personne qui est ensuite intervenue sur le texte : relecteur, éditeur, etc.). Nous avons notamment constaté plusieurs incohérences en ce qui concerne le traitement des nombreux effets de reprise et des répétitions qui structurent le récit. Les exemples que nous avons proposés ont mis en évidence l'amplitude plus vaste des pistes interprétatives du texte source par rapport à celles de la traduction française.

Nous référant à la double catégorisation de Hewson, nous avons finalement estimé qu'*Un amour* conduisait à une « interprétation fausse », autrement dit, que les pistes interprétatives suggérées par la traduction ne correspondaient pas aux attentes déterminées par notre cadre interprétatif : la caractérisation des personnages par leur idiolecte est très affaiblie, la fascination qui se traduit par une adaptation de l'expression n'apparaît pas, l'exploration rigoureuse de toutes les nuances du tourment n'est pas perceptible, etc. Nous avons en outre considéré que le texte cible relevait de la « divergence radicale » en raison de l'importance numérique des glissements observés ainsi que de leur nature discordante. Si une tendance à

[13] Dorigo considère explicitement Laide comme « l'incarnation » de la ville de Milan (p. 195 ; « Milano di cui Laide sembra l'incarnazione », p. 138).

la standardisation de la langue nous a souvent semblé se dessiner, nous avons toutefois estimé que d'autres choix ne répondaient pas à une stratégie claire, même en considérant d'éventuelles tentatives de compensation au niveau macrostructurel du texte.

6. Au-delà du modèle

Notre approche de la traduction d'*Un amore* en français à l'aide du modèle de Lance Hewson a mis en exergue une faiblesse évidente au niveau de la compréhension du style de Dino Buzzati. En effet, ni les spécificités de l'écriture buzzatienne, ni les enjeux narratifs du texte source n'ont véritablement été rendus dans la version proposée par Michel Breitman.

Nous estimons cependant essentiel de ne pas nous limiter à émettre un jugement négatif sur le travail du traducteur, mais comme le préconise Hewson, d'élaborer une critique constructive, qui reconnaisse la valeur de son engagement pour le texte. Nous avons donc cherché à saisir les spécificités et la qualité littéraire de la traduction en tant que texte autonome en nous concentrant sur ses forces et ses limites, sur ce qui a fait le succès *d'Un amour* lors de sa publication en 1964. Car dès la parution de son premier roman traduit en français (*Le Désert des Tartares*, 1949), Buzzati a fait partie des écrivains italiens les plus édités dans l'Hexagone (aux côtés d'auteurs aussi prestigieux que Moravia, Malaparte, Sciascia ou Calvino). Et son succès n'a cessé de croître : vers la fin des années quatre-vingts, il était l'auteur italien le plus édité en France (cinq des huit titres les plus publiés lui appartenaient). François Livi n'a pas hésité à parler de « véritable "raz-de-marée Buzzati" sur les pays francophones » (1992, p. 32) pour décrire ce succès[14] :

> L'engouement des lecteurs ne s'est jamais démenti. Le succès de Buzzati est allé en s'amplifiant, depuis 1949 […]. Les traductions se sont succédé à un rythme constant, tandis que l'écart temporel entre les éditions originales et les traductions françaises allait en se réduisant. (p. 33)

Dans une optique comparatiste, et afin de ne pas dénigrer injustement le travail de Michel Breitman, nous tenons aussi à rappeler qu'au moment où il a réalisé à la traduction d'*Un amore*, la grande majorité de la critique n'avait pas encore reconnu la richesse et la complexité de l'écriture buzzatienne, mais qu'elle la considérait généralement comme uniforme et linéaire. Ce n'est qu'au début des années quatre-vingt-dix que l'évaluation de l'œuvre de Buzzati a connu un véritable tournant, et c'est à peu près à la même période qu'ont été publiées en France les grandes approches de critique des traductions de Berman ou de Meschonnic, par exemple. Jusque-là, les traducteurs jouissaient d'une très large marge de manœuvre et les tendances à la francisation des textes étaient non seulement fréquentes, mais appréciées. De ce fait, même si aujourd'hui la traduction *Un amour* nous apparaît comme non satisfaisante, il n'est pas inutile de garder à l'esprit que cette approche des textes ne fait pas figure d'exception, mais qu'elle reflète plutôt le goût d'une époque pour une littérature dont l'étrangeté aurait été comme « neutralisée » par la plume des traducteurs.

Nous supposons par conséquent que les éléments qui ont contribué au succès d'*Un amour* en France sont avant tout la trame sulfureuse du roman et sa nature néoréaliste tout à fait dans l'air du temps (les discours libres, directs ou indirects, foisonnaient alors dans les œuvres de

[14] En 1978, l'éditeur Robert Laffont avait relativisé l'entrée de Buzzati dans le paysage littéraire francophone en révélant les difficultés rencontrées pour écouler ses ouvrages : il avait alors parlé d'un « succès d'élite », malgré l'étonnante renommée de l'écrivain et avait souligné la « longue ténacité » qu'il avait fallu pour « faire passer dans le public » cette œuvre pourtant si réputée. (pp. 22-23).

nombreux auteurs). Nous estimons également que l'écriture fluide et parfaitement respectueuse des normes de Michel Breitman, traducteur-écrivain dont le style s'insère dans une vision traditionnelle de la langue littéraire française, a joué un rôle non négligeable dans cet accueil enthousiaste. Signalons encore que cette langue raffinée employée par le traducteur fait étrangement écho aux propos du critique italien Marcello Carlino, qui évoquait la nature lisse et policée de la langue buzzatienne :

> Le plurilinguisme n'a pas droit de cité chez l'écrivain bellunais qui, même lorsqu'il fait parler son personnage, l'intellectuel Antonio ou Laïde, d'une tout autre extraction et culture, lui prête quand même sa propre voix, met dans sa bouche ses propres paroles, sa propre langue. (1985, p. 249, trad. Y. Panafieu)

Il est étonnant de constater combien les propos du critique italien semblent en fait s'appliquer à la version française du roman plutôt qu'à l'originale. On dirait qu'en 1964, Breitman a traduit *Un amore* en cherchant à rendre le style buzzatien tel qu'on se le représentait alors (et tel qu'il sera généralement perçu pendant encore de nombreuses années, comme le montre l'opinion de Carlino). Sa traduction donne l'impression qu'il a choisi de ne pas trop déstabiliser le public français, de lui offrir une version du roman qui corresponde à ses attentes : comme si, à la thématique originale et aux accents néoréalistes du roman ne pouvait s'ajouter une dimension linguistique fortement expérimentale (l'univers fantastique de Buzzati n'est pas immédiatement perceptible dans *Un amore*, même si une lecture attentive le décèle aisément). Le texte que propose ainsi Breitman à ses lecteurs reproduit une langue simple, uniforme et élégante, celle qu'on se figurait être celle de l'écrivain italien. La prudence a sans doute également guidé les choix du traducteur si l'on pense qu'en Italie, on avait reproché à Buzzati d'avoir cédé aux attraits faciles du néoréalisme et d'une trame immorale : on pardonnerait sans doute plus volontiers à l'auteur de s'être éloigné de son univers fantastique si son roman aux accents prétendument dépravés était rédigé élégamment…

En outre, si l'on considère que, parmi tous les traducteurs de Buzzati, Michel Breitman est celui à qui l'on doit la plus grande partie de cette œuvre en français, on réalise que son travail a participé activement à la diffusion des textes et à la représentation du style de l'auteur dans les pays francophones. Et, malgré leurs évidentes faiblesses relatives au traitement du style de l'auteur[15], les traductions françaises de Buzzati ont reçu un accueil hors du commun en France, tant de la part du grand public que de la critique, contrairement à celui plutôt froid de la critique italienne. C'est donc à Paris, en 1976, qu'a été fondée l'*Association internationale des amis de Dino Buzzati*, qui a rassemblé les chercheurs autour de l'œuvre buzzatienne grâce à différents colloques et publications. Ce n'est que douze ans plus tard que l'*Associazione Dino Buzzati* a vu le jour à Feltre. Il a ensuite fallu attendre septembre 1991 pour que l'étude et la perception de l'écriture buzzatienne connaissent un véritable tournant à la suite du colloque *Dino Buzzati. La lingua, le lingue*, dont les actes ont été publiés en 1994, sous la direction de Nella Giannetto, fondatrice de l'association italienne : l'apparente simplicité des écrits de Buzzati a finalement été remise en question et, dans le sillage de ces considérations, plusieurs études ont désormais mis en lumière un système linguistique riche et élaboré, ignoré jusqu'alors. Même imparfaites, les traductions françaises ont en quelque sorte fait office d'impulsion initiale pour cette redécouverte tardive de l'œuvre buzzatienne dans son pays d'origine.

[15] L'étude de Cristina Vignali-De Poli (2011) propose une approche plus large de l'œuvre de Buzzati en traduction et met en évidence les écarts traductifs qui concernent le style de l'auteur.

7. Conclusion

L'application du modèle critique de Lance Hewson à la version française du roman *Un amore* nous a permis d'envisager les répercussions des choix de traduction sur la réception du texte par les lecteurs francophones. Nous avons mis en évidence le fait que des tendances contradictoires semblaient guider certaines solutions et que la version française ne présentait pas la même rigueur que le texte source au sujet de l'organisation des différents éléments lexicaux.

Signalons tout de même qu'une traduction stylistiquement aussi lacunaire que celle de Breitman constitue une source précieuse pour le critique, puisque les écarts repérés par rapport au texte source lui permettent de mieux cerner le style et la subtilité d'une écriture : les glissements observés dans *Un amour* ont ainsi agi comme des révélateurs de la complexité d'une langue dont les enjeux macrostructurels avaient souvent été ignorés en traduction. *Un amore* nous semble cependant mériter aujourd'hui une retraduction en fonction d'un nouveau projet qui serait plus attentif à rendre la richesse et le degré d'élaboration du style buzzatien.

Par ailleurs, nous avons également cherché à mettre en lumière les forces et les limites des choix qui ont fait le succès d'*Un amour* lors de sa publication en 1964 (et durant les années qui ont suivi). Le contexte dans lequel a travaillé le traducteur a retenu notre attention, car il est essentiel pour saisir les enjeux de certaines tendances traductives. Si la trame sulfureuse du roman a sans doute attisé la curiosité des lecteurs, nous avons estimé que la fluidité policée de la langue de Breitman les a certainement séduits elle aussi.

Finalement, le rôle éminemment positif joué par les traductions françaises de Buzzati nous a amenée à intégrer à notre réflexion les dimensions de diffusion et de réception d'une œuvre. L'ambition première de toute traduction n'est-elle pas de faire rayonner une œuvre au-delà de son contexte linguistique original ? De la faire voyager, exister dans une autre langue-culture ? Que penser d'une traduction qui rentrerait dans les critères de ce que Hewson définit comme le cas de figure optimal (la « similarité divergente »), mais qui ne parviendrait pas à rencontrer ses lecteurs ? En dépit de toutes ses faiblesses, *Un amour* a eu le mérite de participer au succès de Buzzati en France, et de susciter cet élan qui, aujourd'hui encore, alimente la redécouverte du talent de ce conteur exceptionnel. Tout semble se jouer dans le subtil et délicat équilibre à trouver en un texte idéalement aussi peu divergent que possible, et une nécessité de séduire un éditeur et des lecteurs pour exister dans le monde littéraire.

8. Bibliographie

Buzzati, D. (2012 [1963]). *Un amore*. Milan: Mondadori.

Buzzati, D. (2010 [1964]). *Un amour* (M. Breitman, trad.). Paris: Robert Laffont.

Carlino, M. (1985). Autour de quelques constantes du style narratif de Dino Buzzati (Y. Panafieu, trad.). *Cahiers Dino Buzzati (Colloque de Milan, 1982: « La présence de Dino Buzzati, dix ans après sa disparition »)*, *6*, 249-266.

Gadet, F. (1996). Niveaux de langue et variation intrinsèque. *Palimpsestes. Niveaux de langue et registres de la traduction*, *10*, 17-40.

Giannetto, N. (dir.). (1994). *Dino Buzzati: la lingua, le lingue. Atti del Convegno internazionale (Feltre e Belluno)*. Milan: Mondadori.

Hewson, L. (2011). *An approach to translation criticism.* Emma *and* Madame Bovary *in translation*. Amsterdam: Benjamins.

Laffont, R. (1978). Un de mes auteurs préférés: Buzzati. *Cahiers Dino Buzzati*, *2*, 19-25.

Lecercle, J.-J. (1999). *Interpretation as pragmatics*. Londres: Macmillan.

Livi, F. (1992). Traduire Buzzati. *Travaux du Centre de traduction littéraire (CTL)*. *Traduire les classiques italiens. Dante, Boccaccio, Tasso, Buzzati*, *14*, 31-42.
Toscani, C. (1987). *Guida alla lettura di Buzzati*. Milan: Mondadori.
Vignali-De Poli, C. (2011). *La parole de l'autre: l'écriture de Dino Buzzati à l'épreuve de la traduction*. Berne: Peter Lang.

Floryne Joccallaz

Université de Genève
Faculté de traduction et d'interprétation
40, boulevard du Pont-d'Arve
1211 Genève 4
Suisse

Floryne.Joccallaz@unige.ch

Biographie : Doctorante à la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève, Floryne Joccallaz travaille actuellement à une thèse en traductologie s'inscrivant dans le domaine de la traduction littéraire, sous la direction de la Prof. Mathilde Vischer Mourtzakis.

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Parallèles 31(1) Avril 2019

Thomas Pynchon, traductologue en puissance

Nicolas Froeliger

Université Paris Diderot, laboratoire Clillac-Arp

Could Thomas Pynchon stand as a covert translation studies scholar after all? – *Abstract*

This paper attempts to derive a theory of language and of translation from novelist Thomas Pynchon's works, and especially from *The Crying of Lot 49* (1966). The question of language and expression in this novel is thus first explored through their explicit mentions. Analogies are drawn with, on the one hand, the two extreme positions of paranoia and antiparanoia, and, on the other hand, the way translators make sense of a text by drawing a structure through terminology, phraseology and systemics. As regards style, one may also find useful analogies between translation postures and the three universes the novel's heroine alternates between, which tends to confirm the view that some novels already contain the guidelines that would have to be used in translating them, thus leading to the production of a "second original text". The paper closes on a more general discussion as to the epistemological risks entailed in such an endeavor, and the role of analogies in translation studies.

Keywords

Translation studies, Thomas Pynchon, contemporary novels, literature, pragmatic translation

> Tout en l'écoutant dérouler son explication technique limpide et enthousiaste (il aurait fait un excellent prof. Mais prof de quoi ?), je me demandais évidemment s'il n'était pas en train de rigoler intérieurement tout en me roulant dans la farine. Et puis je me disais : mais non, j'ai devant moi un type d'une curiosité sidérante qui vient d'apprendre (ou de comprendre) un phénomène qui le fascine. (Richard, 2017, p. 146)

> HAMM. – On n'est pas en train de... de... signifier quelque chose ?
> CLOV. – Signifier ? Nous, signifier ! (Rire bref.) Ah, elle est bonne !
> (Beckett, 1957, p. 49)

Où puisons-nous, humains, enseignants, chercheurs, les éléments qui vont nourrir notre réflexion et nous aider à la mettre à l'épreuve ? Chez beaucoup de traductologues, il semble que le voyage fournisse une telle inspiration : qu'on en juge par les exemples qu'ils empruntent aux brochures touristiques, dépliants hôteliers et consignes de compagnies aériennes, ferroviaires ou, mais c'est plus rare, maritimes. Et cela produit souvent d'excellents travaux, tout en attestant le caractère itinérant et collectif de la pensée dans cette discipline. Chez Lance Hewson, la source principale pourrait être la littérature. Et parmi les nombreuses œuvres auxquelles il a pu faire référence, il en est une que nous avons en partage : celle de Thomas Pynchon. Il s'en est servi (via sa traduction en croate) notamment dans un article récent (Hewson, 2017) ; j'avais écrit, il y a bien longtemps, une thèse à son sujet (Froeliger, 1995), en veillant toutefois, parce que je tenais à l'étudier pour lui-même, à n'y parler nulle part de traduction. Dix-huit ans plus tard, mon habilitation (avec un jury comprenant Lance Hewson) terminée, l'envie m'est venue de relire le roman par lequel j'avais découvert cet auteur – et qui m'avait après tout porté bonheur : *The Crying of Lot 49* (Pynchon, 1966). Et l'évidence était là, inaperçue auparavant : on trouve chez Pynchon, et de manière particulièrement manifeste dans ce deuxième et bref roman, toute une théorie du langage qui ne demande qu'à être exploitée et, pourquoi pas ?, mise au service d'une approche traductologique.

Pynchon, donc, plutôt qu'un autre. La tentation est grande de privilégier cette œuvre, car celle-ci autant que son auteur ont une tendance remarquable à affoler les imaginaires transdisciplinaires. Exemple le plus récent : fin 2017, on a vu paraître sous la plume du traducteur et romancier Nicolas Richard un « roman d'espionnage » (mention en première de couverture), qui avait initialement été pensé comme un long article d'investigation sur ceux qui consacrent leur existence à la quête de données biographiques sur cet auteur (notoirement discret, et en l'occurrence nommé P), mettant notamment en scène un traducteur en action : « J'ai parfois l'impression que P désigne un virus vertigineux qui déborde des romans publiés, et que tout enquêteur (toute enquêtrice), quelle que soit sa vocation initiale, se métamorphose malgré lui (malgré elle) en personnage d'un récit dérivé de P, et que P n'a pas écrit. » (Richard, 2017, p. 98) Jeux, limites, seuils, entrecroisements...

Lance Hewson non plus n'a pas écrit le présent document, mais la situation baroque suggérée par Nicolas Richard me semble propice à inspirer cet article d'hommage. J'y ajouterai une intuition dérivée de Jean-Marc Gouanvic (2005). Celui-ci pose en effet qu'au cours de la traduction, le texte réinvente les règles du genre dont il relève, ce qui a pour effet une réinterprétation du résultat à partir de la logique à l'œuvre dans cette réinvention (Gouanvic, 2005, p. 163). Je compte ici déplacer le même problème vers l'amont, ce qui conduit à

l'inverser : considérer que les œuvres elles-mêmes, grandes ou mineures, contiennent dès le départ une vision de la langue et du monde, une esthétique, qui donne potentiellement les clés non seulement de leur interprétation (au sens large du terme), mais aussi de leur traduction (au sens étroit). Lorsqu'il s'agit de monuments de la littérature, ces clés seront spécifiques à chaque auteur ; lorsqu'on a affaire à des travaux plus mineurs, destinés au grand public[1], elles seront assimilables à des passe-partout, révélatrice d'un genre littéraire, par exemple, ou, pour reprendre un terme sociologique cher aussi à Jean-Marc Gouanvic, d'un *habitus*.

Au-delà des circonstances, l'œuvre de Thomas Pynchon présente en outre l'intérêt de puiser largement dans les registres populaires (chanson, bandes dessinées, aventure, policier…) et technique, ce qui invite à imaginer des passerelles peut-être inusitées avec les discours spécialisés et la traduction pragmatique. Elle comporte néanmoins une difficulté intrinsèque : on peut la dire non-euclidienne et non-aristotélicienne, c'est-à-dire que les repères habituels de la logique y sont sans cesse subvertis. Les opposés se rejoignent, les contradictions n'en sont pas vraiment, l'unité du récit et des personnages est une hypothèse sans cesse démentie, et la signification est, disons, problématique : « *offhand, I'd say I haven't learned a goddam thing.* », conclut ainsi un des protagonistes de *V.*, son tout premier roman (Pynchon, 1963/1975, p. 454). Mais cette difficulté à faire sens a elle-même un sens dès lors qu'on la considère comme une donnée et non plus comme un problème : c'est une incitation à la réflexion, une ouverture. Il convient donc de se demander s'il existe une théorie du langage et de la traduction chez Pynchon et, dans l'affirmative, dans quelle mesure celle-ci peut éclairer l'opération de traduction et ses enjeux, à travers le vécu des personnages et l'expérience esthétique du lecteur. C'est ce que je tenterai de faire dans les paragraphes qui suivent, en m'excusant par avance pour le caractère personnel, voire égoïste, de cette entreprise en forme d'hommage.

1. Existe-t-il une théorie du langage – et donc de la traduction – chez Pynchon ?

1.1 *The Crying of Lot 49*

Même si l'on retrouve cette thématique dans l'ensemble de ses romans, *The Crying of Lot 49* (Pynchon, 1966) est sans doute celui dans lequel Pynchon se fait le plus explicite quant à sa vision des affres de l'individu face au monde et au langage. Pour résumer l'intrigue en quelques mots (ce que toute la thématique de cette oeuvre déconseille, au demeurant), l'héroïne, Oedipa Maas, se voit confier la charge, en tant qu'exécutrice testamentaire d'un entrepreneur du nom de Pierce Inverarity, d'inventorier un patrimoine qui se révélera *in fine* sans limites autres que celles de l'Amérique, voire du monde. Sur le plan personnel, cette quête d'un nouveau genre la conduira à osciller, dans sa tentative pour y voir clair[2]) entre deux extrêmes :

- la paranoïa (définie plus tard, dans *Gravity's Rainbow*, le roman de Pynchon qui développe le plus cette thématique, de la sorte : « *it is nothing less than the onset, the*

[1] Et n'oublions pas que Lance Hewson à codirigé, avec Christian Balliu et moi-même, un numéro thématique de *Parallèles* sur ce thème : http://www.paralleles.unige.ch/tous-les-numeros/numero-27-1.html.

[2] « For one thing, she read over the will more closely. If it was really Pierce's attempt to leave an organized something behind after his own annihilation, then it was part of her duty, wasn't it, to bestow life on what had persisted, […] to bring the estate into pulsing stelliferous Meaning, all in a soaring dome around her? » (Pynchon, 1966, p. 58).

leading edge, of the discovery that everything is connected... », Pynchon, 1973, p. 703) ;

- ou son inverse (« *If there is something comforting—religious, if you want—about paranoia, there is still also anti-paranoia, where nothing is connected to anything, a condition not many of us can bear for long.* », Pynchon, 1973, p. 434).

Sur le plan collectif, ensuite, ce personnage peine à se trouver une place entre trois univers :

- le premier est celui de tous les jours, qui correspond en tout point à celui de la narration classique, avec succession temporelle, unité des personnages et logique interne amenant à une résolution finale. Ce biotope est sans cesse, chez Pynchon, détourné et dévalorisé. Il est flou (« *There had hung the sense of buffering, insulation, she had noticed the absence of intensity, as if watching a movie, just perceptibly out of focus, that the projectionist refused to fix. »*, Pynchon, 1966, p. 10), apparence (« *He turned out to be so good-looking that Oedipa thought at first they, somebody up there, were putting her on. It had to be an actor*. » (Pynchon, 1966, p. 16), isolement (« *Roseman tried to play footsie with her under the table. She was wearing boots, and couldn't feel much of anything. So, insulated, she decided not to make any fuss. »* (Pynchon, 1966, p. 9) et incommunicabilité (« *It kept her from asking him any more questions. Like all their inabilities to communicate, this too had a virtuous motive* », Pynchon, 1966, p. 29) ;
- sous ce monde, on en trouve un deuxième, où peut-être existe une forme de communication plus authentique, mais une communication marquée par la mort, l'échec, la marginalisation, et signalée par la récurrence de narrations internes empruntées à différents genres littéraires (cinéma, théâtre élisabéthain, roman scientifique, aventure, film de guerre ou de gangsters…) et dont la thématique est à chaque fois la perversion grimaçante des modes acceptés de communication. Cet univers marginal s'apparente dans une très large mesure à celui du roman contemporain, en ceci qu'il constitue ce que Joyce (1939/1966, p. 143), et d'autres à sa suite, appellent un « chaosmos », qui, chez Pynchon, sert une conclusion récurrente et de plus en plus nette dans chaque roman successif : les visions englobantes qui sont celles de l'univers de tous les jours sont dangereuses ! Dans la vie souterraine, en revanche, la vie n'est pas forcément confortable, mais la liberté est peut-être possible ;
- au-dessus, enfin, se trouve le monde de la transcendance. À l'état d'hypothèse, néanmoins, car la seule expérience que peuvent en avoir les personnages s'opère sur le mode de la perte. Ce contact espéré et toujours différé est métaphorisé par les jeux de lumière – et en particulier par les aberrations lumineuses. Oedipa se trouve ainsi régulièrement au seuil d'une révélation, qui jamais ne se matérialise, mais toujours est médiée par un éblouissement :

> She thought of [...] a sunrise over the library slope at Cornell University that nobody out on it had seen because the slope faces west [...]. (Pynchon, 1966, p. 1)
>
> She looked around, spooked at the sunlight pouring in all the windows, as if she had been trapped at the centre of some intricate crystal [...]. (Pynchon, 1966, p. 67)
>
> When he opened the door of his appartment/office she saw him framed in a long succession or train of doorways, room after room receding in the general direction of Santa Monica, all soaked in rain-light. (Pynchon, 1966, p. 68)

En somme, les apparences sont trompeuses, le réel n'est que fiction et faux semblants ; le souterrain offre essentiellement des promesses de désolation, de survie dans les marges, et encore, là aussi avec un risque de vide et de tromperie ; quant au transcendant, il est, eh bien, transcendant, c'est-à-dire hors de portée physique et intellectuelle. Logiquement, le roman se termine en expulsant après ses dernières lignes la révélation promise par son titre :

> An assistant closed the heavy door on the lobby windows and the sun. She heard a lock snap shut; the sound echoed a moment. Passerine spread his arms in a gesture that seemed to belong to the priesthood of some remote culture; perhaps to a descending angel. The auctioneer cleared his throat. Oedipa settled back, to await the crying of lot 49. (Pynchon, 1966, p. 138)

1.2 Remontée de la forme à la surface

Quel rapport avec la traduction ? Celui-ci s'installe tout d'abord par la thématisation des aspects linguistiques : ceux-ci ne sont plus seulement un élément de la poétique de Pynchon, mais interviennent explicitement dans l'intrigue :

> It is at about this point in the play, in fact, that things really get peculiar, and a gentle chill, an ambiguity, begins to creep in among the words. Heretofore the naming of names has gone on either literally or as metaphor. But now, […] a new mode of expression takes over. It can only be called a kind of ritual reluctance. Certain things, it is made clear, will not be spoken aloud; certain events will not be shown onstage; though it is difficult to imagine, given the excesses of the preceding acts, what these things could possibly be. (Pynchon, 1966, pp. 49-50)

C'est également par des manifestations linguistiques qu'Oedipa Maas est invitée à prendre en considération le monde souterrain[3] et celui de la transcendance :

> The saint whose water can light lamps, the clairvoyant whose lapse in recall is the breath of God, the true paranoid for whom all is organized in spheres joyful or threatening about the central pulse of himself, the dreamer whose puns probe ancient fetid shafts and tunnels of truth all act in the same special relevance to the word, or whatever it is the word is there, buffering, to protect us from. The act of metaphor then was a thrust at truth and a lie, depending where you were: inside, safe, or outside, lost. Oedipa did not know where she was. (Pynchon, 1966, p. 95)

Nous retrouvons ici la tripartition évoquée plus haut. La langue, dans ses usages habituels, emprisonne et isole. Pour sortir de cet isolement, deux possibilités :

- le choix d'une marginalité oblique, qui passe par une perversion des codes (le jeu avec les acronymes, relativement simple dans les premiers romans de Pynchon, mais qui se complique grandement à partir de *Against the Day*, en 2006 (voir Froeliger, à paraître), ou ce fameux lot 49, constitué par la collection de timbres du milliardaire décédé :
    - In the .15 dark green from the 1893 Columbian Exposition Issue ("Columbus Announcing His Discovery"), the faces of three courtiers, receiving the news at the right-hand side of the stamp, had been subtly altered to express uncontrollable fright. In the .03 Mothers of America Issue, put out on Mother's Day, 1934, the flowers to the lower left of Whistler's Mother had been replaced

[3] « She remembered drifters she had listened to, Americans speaking their language carefully, scholarly, as if they were in exile from somewhere else invisible yet congruent with the cheered land she lived in; and walkers along the roads at night, zooming in and out of your headlights without looking up, too far from any town to have a real destination. » (Pynchon, 1966, p. 135).

> by Venus's-flytrap, belladonna, poison sumac and a few others Oedipa had never seen. In the 1947 Postage Stamp Centenary Issue, commemorating the great postal reform that had meant the beginning of the end for private carriers, the head of a Pony Express rider at the lower left was set at a disturbing angle unknown among the living. (Pynchon, 1966, pp. 130-131)

- le retour, mais est-il seulement possible ?, à une immédiateté absolue de la parole :

> Each clue that comes is supposed to have its own clarity, its fine chances for permanence. But then she wondered if the gem-like "clues" were only some kind of compensation. To make up for her having lost the direct, epileptic Word, the cry that might abolish the night. (Pynchon, 1966, p. 87)
>
> [...] the trigger for the unnamable act, the recognition, the Word. (Pynchon, 1966, p. 136)

Comment ne pas voir dans ces deux dernières citations un renvoi direct à la parole biblique (« *And God said, Let there be light : and there was light.* », Genèse, 1.3 ; « And *the light shineth in darkness; and the darkness comprehended it not*. » Jean, 1.6) et à la malédiction de Babel[4], via la quête d'une grâce pure et absolue (« *Pure piercing grace* », Pynchon, 1966, p. 69) d'une parole qui ne ferait qu'un avec l'univers, qui serait création, qui serait Dieu ?

Et Pynchon confirmera lui-même cette impression tout en nous donnant la clé de cette stratégie narrative 40 ans après *The Crying of Lot 49*, par la bouche d'un personnage de *Against the Day :*

> "Remember, God didn't say, 'I'm gonna make light now,' he said, 'Let there be light.' His first act was to *allow light in* to what had been Nothing. Like god, you also have to always work with the light, make it do only what you want it to." (Pynchon, 2006, p. 354. Les italiques sont de l'auteur.)

La quête – thème récurrent, quoique largement parodié de tous les romans de Pynchon – est quête de deux choses : le sens et la performativité. Mais il s'agit toujours d'un sens multiple, diffracté (il suffit de penser au titre de son troisième roman : *Gravity's Rainbow*, 1973), problématique, et d'une performativité recherchée, voulue, mais pratiquement jamais atteinte au niveau diégétique (celui de l'intrigue). C'est le lot des personnages de Pynchon. Elle l'est en revanche par l'écriture : ce contact avec la grâce, ce style, tout simplement (en témoignent les extraits que nous avons repris : lorsqu'on parle de Pynchon, c'est presque un péché de ne pas citer), matérialise pour le lecteur ce qui est inaccessible aux personnages. Nous y reviendrons. Et cette dichotomie est paradoxalement rendue possible par l'intégration à la narration même d'éléments linguistiques tels que ceux que nous venons d'évoquer. Or, ces différents paramètres sont également centraux en traduction et en traductologie.

2. Métaphoriser la traduction

Dans un mouvement inverse de cette remontée de la forme à la surface, il est alors tentant de voir dans les trois niveaux de réalité et les deux postures individuelles décrites plus haut autant de métaphores susceptibles de rendre compte du vécu de maints traducteurs. Et n'y a-t-il pas là, en filigrane, des directives pour ce que serait, ou devrait être, une traduction juste des œuvres en question, voire une traduction juste tout court ?

[4] Évoquée par Lance Hewson et Jacquy Martin dans leur ouvrage publié en 1991.

2.1 Entre paranoïa et antiparanoïa : terminologie, phraséologie, interprétation

Il en est ainsi de l'alternance entre paranoïa et antiparanoïa, qui va avant tout opérer sur la manière dont le texte à traduire, peu à peu, va être amené à former un tout cohérent, c'est-à-dire structuré. La sensation d'absolu foisonnement que le lecteur peut ressentir face à certaines oeuvres contemporaines (parmi lesquelles celle de Pynchon), cette impression d'être perdu au milieu d'un kaléidoscope de sens hypothétiques et criards peut très bien aussi être celle des traducteurs, notamment pragmatiques, face à un texte issu d'un domaine de spécialité nouveau pour eux. Comment ne pas être, au moins au départ, désorienté quand on ne connaît ni les termes ni les concepts ni leur agencement ni la phraséologie du domaine ni les enjeux précis de la traduction ? « *Nothing is connected* » : antiparanoïa. C'est dans un deuxième temps que ces traducteurs vont établir des relations entre les éléments de sens, déterminer des schémas et parvenir à une compréhension synthétique – et donc opératoire – de leur domaine et de leur texte. C'est le rôle, notamment, de la recherche documentaire, de la terminologie (collocations – et donc phraséologie – comprises) et de la systémique. Au final, tout devra être réintégré dans un ensemble pleinement signifiant, caractérisée à la fois par sa cohérence (avec le monde extérieur) et par sa cohésion (interne). *Everything is connected* : paranoïa… :

> That's what would come to haunt her most, perhaps: the way it fitted, logically, together. (Pynchon, 1966, p. 28)

Cette observation entraîne deux incidences pertinentes pour la traductologie : la première nous amène à questionner la théorie interprétative, la seconde, à mettre en valeur la terminologie textuelle par rapport à la terminologie normative.

Chez Pynchon, la quête du sens est une activité (ou disons une obsession) louable, vaine et potentiellement totalitaire. D'où l'importance de la contester. La narration est ainsi truffée de chausse-trappes qui menacent en permanence de happer les personnages ou les lecteurs. Ceux-ci sont sans cesse invités, à partir d'éléments massifs et disparates, à recomposer individuellement des blocs de sens. D'où une mise en garde récurrente, mais exprimée en particulier dans *Inherent Vice* (Pynchon, 2009) : se laisser piéger par les schémas du policier, c'est déjà céder aux dangers d'une mentalité potentiellement totalitaire.

Ces enseignements qui, au-delà de Pynchon, nous viennent du roman contemporain valent aussi pour la traduction pragmatique. Les textes auxquels nous avons affaire sont pourvus d'un sens, personne n'en disconviendra. Ce sens est-il le même pour tous les intervenants de la chaîne de communication, et sera-t-il identique pour tous les lecteurs du document en question ? Nous nous permettrons d'en douter : traduire, c'est toujours faire un pari sur ce qu'il y a à comprendre et à faire comprendre dans l'original. Ce processus ne fait donc pas appel à un sens transcendant, platonicien, mais plutôt à des sens plausibles et acceptables sur un plan immanent, c'est-à-dire accessibles à l'entendement de la majorité des destinataires. Ce que l'on traduit, ce n'est pas LE sens, mais une *hypothèse de sens*[5].

Oui, traducteurs, à la différence des personnages de Beckett[6], il nous faut bien tenter de signifier quelque chose, mais comme chez Pynchon, cette tentative sera à chaque fois ponctuelle, limitée à un univers, à un domaine précis, et toujours susceptible de remise en

[5] C'est une des raisons qui plaident en faveur de l'appellation *traduction pragmatique*, au sens du pragmatisme de William James et ses épigones.

[6] Voir la seconde citation en exergue de cet article.

cause. C'est à un tel univers que fait référence Hannah Arendt, lorsqu'elle évoque les conséquences de la physique de Heisenberg : « ce qui est réellement en train de saper toute la notion moderne selon laquelle la signification est contenue dans le processus envisagé comme un tout, dont l'événement particulier trouve son intelligibilité, est que non seulement nous pouvons prouver cela, au sens d'une déduction cohérente, mais que nous pouvons prendre presque n'importe quelle hypothèse et *agir* en faisant fond sur elle, avec une série de résultats dans la réalité qui non seulement ont du sens mais *marchent*. Cela veut dire tout à fait littéralement que tout est possible non seulement dans le domaine des idées, mais dans le champ de la réalité elle-même. » (Arendt, 1972, pp. 116-117, les italiques sont de l'auteur) D'où l'importance, en traduction et en traductologie, de la rhétorique, c'est-à-dire de produire des textes qui soient convaincants, c'est-à-dire d'armer nos textes d'arrivée contre le doute en leur conférant tous les atours de la vraisemblance. Compréhension ou pas, la précision et l'exactitude, notamment dans et par l'usage du discours spécialisé, servent en effet à rendre efficace l'écriture, qu'elle soit romanesque ou pragmatique :

> You may think no one'll get close enough to see it, but a Thousand details, each nearly invisible, all working together, can mean the difference between a ship that goes warping and kedging in to a Foreign Port, and one that Makes an Entrance.' (Pynchon, 1997, p. 55)

Cet effet sera esthétique dans la littérature, alors qu'il sera référé au monde en langue de spécialité et en pragmatique.

C'est au demeurant une difficulté auxquels sont également affrontés tous les chercheurs : qui peut dire, aujourd'hui, qu'il ou elle a lu tout ce qui avait paru de notable dans son domaine de recherche ?[7] Il y a bien sûr, dans toute discipline, quelques incontournables, mais notre expérience nous a appris qu'en traductologie, par exemple, nos incontournables personnels ne sont pas forcément ceux de nos collègues. Sans que l'on puisse affirmer honnêtement que certains ont raison et d'autres tort... Si bien que l'image que l'on se construit de son propre champ disciplinaire pourra être fort variable.

Mais justement, le même mouvement de destitution n'est-il pas, au fond, à l'œuvre aussi en terminologie, discipline proche parente de la traductologie dont on a souvent l'impression qu'elle n'est pas assez exploitée par cette dernière ? Nous observons en tous cas qu'une forme de terminologie se développe à côté d'une autre, plus ancienne. La première procède (ou procédait) des manuels, avec une visée normative, ce que Wüster appelait la *Soll-Norm* (voir Candel 2004), la norme prescrite (et que Claudie Juilliard, dans ses cours à l'Université Paris Diderot, qualifiait de *terminologie hors-sol*). La seconde plonge ses racines dans les textes, dans les corpus (la *Ist-Norm* de Wüster, ou norme observée), en s'inspirant, par exemple, de Slodzian et Bourrigault (1999), sans pour autant être aussi critique que ces auteurs vis-à-vis de Wüster. Les corpus sont alors composés de manière *ad hoc :* à corpus différents, structuration du domaine et terminologie différentes. La structuration de l'univers perçu n'est donc plus donnée une fois pour toutes, mais recréée et affinée au cas par cas. Il y a moins de règles générales et plus de ce que Lance Hewson a coutume d'appeler des « micro-solutions ». On retrouve ici la même logique que dans le roman contemporain et dans la traduction pragmatique : cohérence microscopique, éventuelle cacophonie macroscopique. Et Jean-René Ladmiral (1979), qui ne compte pourtant pas parmi les porte-oriflamme de la modernité, met

[7] Et Lance Hewson n'a pas dit autre chose le 20 octobre 2017 lors de l'étape bruxelloise du colloque *Des unités de traduction à l'unité de la traduction*.

le doigt sur le même phénomène lorsqu'il pose qu'il est impossible de bâtir une science traductologique structurée et globalement cohérente.

2.2 Trois univers romanesques, trois plans de consistance pour la traduction

Oui, en traduction comme dans le roman contemporain, on cherche un contact avec le monde et on rencontre avant tout des constructions intellectuelles : des forteresses de papier : « *Shall I project a world?* » se demande Oedipa Maas (Pynchon, 1966, p. 59). Mais ce que nous venons de dire de l'alternance entre antiparanoïa et paranoïa, nous pouvons le constater également au sujet de l'hésitation entre les trois univers évoqués plus haut, et manifestés chacun par des aspects linguistiques. Cette fois, en revanche, c'est plus dans la stylistique et le rapport entre le texte de départ et texte d'arrivée que *The Crying of Lot 49* pourra nous servir de source d'inspiration. Ces trois options sont en effet autant de postures envisageables face au texte à traduire :

- comme Oedipa Maas face aux manifestations extérieures, nous pouvons tout d'abord nous en tenir aux impressions ternes et familières de notre monde de tous les jours (« *Oedipa had believed, long before leaving Kinneret, in some principle of the sea as redemption for Southern California (not, of course, for her own section of the state, which seemed to need none)*, [...] », Pynchon, 1966, p. 37). Et nous avons vu que ce monde de là était essentiellement celui de la narration classique. C'est ce que nous faisons lorsque nous produisons une simple transposition des éléments linguistiques du texte de départ. Lorsque, pour parler comme Henri Meschonnic, nous traduisons « *ce que le texte dit* » (Meschonnic, 1999, pp. 22, 55, 124 132 et 139, notamment) ;
- nous pouvons aussi, par manque de temps, de professionnalisme, de déontologie, opter pour une forme de traduction sauvage et immaîtrisée, qui nous conduira à produire une vague approximation de ce que recelait le texte de départ. Notre texte d'arrivée alternera alors entre familiarité et incongruité : un univers de l'inquiétante étrangeté, qui ressemble comme un quasi-jumeau à celui du monde souterrain décrit par Pynchon dans *The Crying of Lot 49*, et qui peut notamment se manifester par une méconnaissance des délimitations entre langue de spécialité et langue générale : lorsque nous prenons un terme pour un mot et inversement, par exemple ;
- Nous pouvons enfin viser la production d'un « second original » (selon la formule de Mme Dacier), c'est-à-dire une traduction qui soit d'abord un *texte*.

Si l'on adhère à une telle répartition, la démarche professionnelle consiste à passer du souterrain à l'ineffable. C'est l'enjeu de la professionnalisation. Nous atteignons néanmoins ici une des limites de l'exercice tel que je l'ai proposé, et qui consiste à situer la traduction pragmatique entre ces trois univers. Pour la traduction littéraire, pas de problème : ce que l'on vise est de toute évidence le monde de la transcendance. Mais qu'en est-il des textes pragmatiques, ayant essentiellement une visée communicative ? *A priori*, ce à quoi nous aspirons, si nous oeuvrons dans ce domaine, c'est d'abord à nous situer dans le monde de la narration classique, avec ses repères logiques et familiers : « Une chose parfaite est celle qui a un commencement, un milieu et une fin[8]. » Ce serait alors un des éléments qui nous distingueraient de ce que cherchent à mettre en valeur beaucoup de romanciers

[8] Aristote, *Poétique*, ch. 7 : http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/poetiquefr.htm.

contemporains : notre rapport à la mise en ordre du monde n'est pas le même. C'est ce que sous-entend par exemple l'écrivain Charles Dantzig :

> Pour se rassurer et, précisément, parce que ce monde est éclaté, morcelé et inquiétant, on s'est mis à revenir à des narrations qui rassurent. […] Il y a tout le temps une tension entre le roman libre et le roman de narration classique, qui est anesthésiant en ceci qu'il raconte une continuité où tout se passe comme sur un tapis roulant. (Charles Dantzig, entretien donné au *Monde des livres*, 18 septembre 2015, p. 6)

Or, c'est précisément ce qui nous importe : rassurer notre lecteur en lui livrant un texte « où tout se passe comme sur un tapis roulant » (ce qui n'est pas si facile à obtenir, incidemment)[9]. Dans le même temps, par son souci de fonctionner sans la béquille du texte de départ, la traduction pragmatique présente également certains traits qui la rapprochent du monde de la transcendance.

En tout état de cause, les univers envisagés dans cette section fournissent de bonnes approximations pour l'expérience du traducteur face aux textes et aux domaines spécialisés, et pour la tentative d'aboutir à un document fonctionnel. C'est en cela que ce traducteur peut s'identifier à beaucoup des personnages de Pynchon. Cependant, ceux-ci, pour l'essentiel, restent piégés entre l'univers de tous les jours (à la fois fade et étouffant) et le souterrain (incertain, menaçant, et peut-être libérateur). La transcendance reste pour eux hypothétique.

Or, il n'en va pas de même pour les *lecteurs* de Pynchon (pour les 50 % de lecteurs, en tout cas, qui ne trouvent pas cet auteur insupportable, prétentieux et illisible : affaire de goûts et de couleurs) : celle du ravissement esthétique et de la jubilation face aux trouvailles linguistiques de ses romans. L'univers de la transcendance est certes inaccessible aux personnages, mais, et c'est notre chance, à la portée du premier lecteur venu. Là encore, quels rapports établir avec la traduction ? Ce rapport, on pourra le trouver cette fois dans la notion de performativité, voire dans une appréhension diachronique des traductions de Pynchon.

Après *V.* (1963), son premier roman, dont la version française est plutôt réussie, mais dont la traductrice a disparu sans laisser de traces[10], ce n'est pas faire insulte aux confrères que d'observer que les oeuvres de Pynchon parues en français entre 1982 et 1991 cherchent avant tout à rendre compte à distance de l'explosion (autre grand thème pynchonnien) que représentent les originaux. On est tenté de leur appliquer cette sentence désabusée de Gore Vidal : « *Prenez les traductions de Proust en anglais. Il y en a qui ne sont pas mal du tout. Mais pas mal du tout ce n'est pas Proust.* »[11]

Il a en fait fallu attendre *Mason & Dixon* (1997 pour l'original, 2001 pour la traduction) pour observer un saut qualitatif vraiment conséquent : depuis lors, sous la plume de Brice Mathieussent, [Christophe] Claro, puis Nicolas Richard[12], on se trouve face à des traductions qui peuvent bel et bien prétendre au statut de « seconds originaux ». En d'autres termes, la performativité recherchée est introuvable dans l'intrigue mais omniprésente dans l'écriture de romans de Pynchon, et on la trouve désormais également en traduction. Ici, c'est avec Meschonnic ou Berman que l'on est tenté d'établir des parallèles (« *ce que le texte fait* »

---

[9] Nous nous rejoignons néanmoins sur d'autres points : « Ce qui me met en panique, […] c'est l'informe. Je trouve que la vie est informe et que la littérature est une tentative de forme contre l'informe. » (Dantzig, 2015, p. 6).

[10] Je tiens cette information d'une conversation avec l'éditeur français de Pynchon, Denis Roche, en juin 1997.

[11] Vidal, Gore, interview donnée au *Monde des livres,* le 5 mai 2006 (propos recueillis par Lila Azam Zanganeh).

[12] Voir références bibliographiques pour les détails.

(Meschonnic, *ibid.*). C'est également le signe d'une professionnalisation croissante : y compris en littérature, traduire est aujourd'hui de plus en plus l'affaire d'individus dont c'est la principale source de revenus, plutôt qu'une activité annexe. Il est vrai toutefois que Brice Mathieussent, Claro et Nicolas Richard sont tous trois également romanciers, mais des romanciers inspirés par la traduction et nourris par elle – et qui, bien souvent, ont reçu une formation à cet effet. Ce qui ne peut, j'imagine, que ravir le pédagogue et directeur de formation que fut longtemps Lance Hewson.

Ce dernier point, donc, n'est pas à négliger. Il pourrait cependant nous faire passer à côté de l'essentiel de notre propos. En effet, ce ne sont pas avant tout les traductions de Pynchon qui peuvent aider à nous orienter dans une démarche traductionnelle et traductologique, c'est *l'oeuvre* de Pynchon elle-même. De même, ce n'est pas tant la traduction littéraire que la littérature tout court qui peut nous aider à mieux nous repérer dans l'existence et dans la traduction, en particulier pragmatique.

2.3 Les corpus, ou la présence du passé en traduction pragmatique

Il est un dernier élément susceptible d'informer cette activité dans *The Crying of Lot 49*. À plusieurs reprises au cours de ce roman, ce qui était mort, effacé, oublié, qu'il s'agisse de paroles, de passages d'une pièce de théâtre ou d'ossements humains, reprend vie avec « *a hieroglyphic sense of concealed meaning, of an intent to communicate* » (Pynchon, 1966, p. 13) : on peut en extraire une forme de vérité, une matière à produire du sens :

> As if their home cemetery in some way still did exist, in a land where you could somehow walk, and not need the East San Narciso Freeway, and bones still could rest in peace, nourishing ghosts of dandelions, no one to plow them up. As if the dead really do persist, even in a bottle of wine. (Pynchon, 1966, p. 72)

Cette fois, dans une perspective traductologique, c'est au rôle des corpus que l'on peut penser : réexploitation d'éléments déjà traduits afin de réaliser – ou plus exactement d'aider à réaliser – de nouvelles traductions grâce aux concordanciers (terminologie et phraséologie) et aux mémoires de traduction (traduction assistée par ordinateur et traduction automatique).

Et l'analogie entre cet aspect de *the Crying of Lot 49* et la traduction est ici d'autant plus fructueuse que ce retour à la vie, chez Pynchon, se fait non sur le mode du même, mais sur celui de la dissemblance :

> Gennaro […] reads it aloud. It is no longer the lying document Niccolò read us excerpts from at all, but now miraculously a long confession by Angelo of all his crimes, closing with the revelation of what really happened to the Lost Guard of Faggio. They were—surprise—every one massacred by Angelo and thrown in the lake. Later on their bones were fished up again and made into charcoal, and the charcoal into ink, which Angelo, having a dark sense of humor, used in all his subsequent communications with Faggio, the present document included. (Pynchon, 1966, p. 52)

Ces corpus eux-mêmes, qui sont de plus en plus utilisées (l'enquête 2015 de la Société française des traducteurs sur les pratiques professionnelles montre que 78,42 % des traducteurs y ont recours en France, SFT 2016, p. 29) sont-ils autre chose que des sédiments de textes et de traductions passés ? Mais parallèlement, ce recours, parce qu'il segmente les textes en unités discrètes, opère une rupture de la continuité qui rend la mise en récit au moins difficile et au pire impossible. C'est une des contradictions majeures auxquelles se heurtent les utilisateurs de la traduction assistée par ordinateur et les postéditeurs pour produire des textes qui fonctionnent. Et c'est un risque de retomber dans le monde souterrain. En outre,

parce que cette pratique survalorise le déjà-traduit, le déjà-existant par rapport à l'émergent, elle fait courir le risque de passer à côté de ce qui est la fonction même de toute traduction et de tout texte : apporter, justement, du nouveau et de l'inédit.

En traduction aussi, il faut saluer l'utilité des corpus et se souvenir en même temps qu'il ne faut pas pour autant se limiter à l'analyse structurale de données statistiques considérées comme source exclusive du sens (quel qu'il soit, sur ce point, voir plus haut). Les éléments de décision peuvent se trouver hors des textes eux-mêmes, c'est-à-dire dans le référent et dans la situation de communication : on peut produire un sens nouveau à partir d'éléments linguistiques déjà traduits. Ce n'est pas parce qu'on dit majoritairement telle ou telle chose qu'on aura toujours raison de le faire. Ainsi, les corpus ne trouvent leur pleine utilité que lorsqu'ils nous amènent à prendre une décision traductive qui, justement, s'opposera à l'évidence statistique : ils sont un outil, mais la décision doit rester à l'opérateur humain (Kluvanec, 2013). De même que la fiction est créatrice de réalité, le traducteur a ici un rôle à jouer dans la politique linguistique, et en particulier dans la néologie : ce sont les spécialistes du domaine qui calquent, et ce sont souvent les traducteurs qui innovent et enrichissent la langue.

Précaire situation. On voit bien, ici, l'intérêt et l'utilité d'approfondir la réflexion en commun entre le traitement automatique du langage (TAL), la traductologie et la traduction professionnelle, comme ont entrepris de le faire, parmi d'autres, les colloques *Tralogy*[13], afin de déterminer comment le TAL pourrait mieux servir les traducteurs dans l'exercice et plus précisément dans l'ergonomie de leur activité. Là encore, les solutions ne se trouvent pas à l'intérieur de la traduction ou de la traductologie, mais à l'interface avec les domaines voisins. Et il y a peu de chances qu'on les trouve dans des oppositions binaires : traduction littéraire et traduction pragmatique, par exemple. Pour réfléchir, en l'occurrence dans cette traductologie qui reste une discipline en devenir, il faut réhabiliter les tiers exclus, ce qui nous permettra, là aussi, peut-être, de nous en sortir mieux qu'Oedipa Maas :

> […] at least, at the very least, waiting for a symmetry of choices to break down, to go skew. She had heard all about excluded middles; they were bad shit, to be avoided; and how had it ever happened here, with the chances once so good for diversity? (Pynchon, 1966, p. 136)

Pour commencer d'y voir un peu plus clair, il n'est donc pas mauvais d'introduire au moins trois autres paramètres dans l'équation : la littérature, en tant que réservoir de formes possibles et mémorables, le référent qui, en traduction pragmatique, va s'interposer entre texte de départ et texte d'arrivée, et les évolutions récentes de la profession de traducteur, qui tendent vers toujours plus de spécialisation. D'où l'intérêt, pour faire tenir ensemble ce vaste et complexe univers, cet univers pynchonnien, d'une approche au moins en partie sociologique. Nous avons besoin, pour traduire, de nous représenter les choses, et cette opération s'effectue principalement par anamorphose, à partir d'univers différents et seulement partiellement emboîtables ou opposables. En traduction comme chez Thomas Pynchon, les modèles classificateurs sont donc nécessaires sur le plan pédagogique (nous avons besoin de repères), mais plus difficiles à défendre sur le plan de la recherche. Sans pour autant – et c'est là un point essentiel – que l'on puisse prôner une autonomie complète de la recherche par rapport à la pratique, ce qui serait un retour en arrière fort dommageable pour l'une comme pour l'autre.

[13] Voir notamment http://www.tralogy.eu/?lang=fr.

3. Conclusion : « per speculum in enigmate »[14]

On sait qu'il n'y a pas toujours congruence entre l'oeuvre et la théorie. C'est le cas, par exemple, en architecture, chez Le Corbusier, ou, en musique contemporaine, chez Xenakis, ou encore, en traduction, chez Berman, si l'on en croit Henri Bloemen et Winibert Segers (2007) : l'œuvre artistique, la réalisation matérielle est souvent plus souple, moins dogmatique, que la réflexion théorique. Il serait très intéressant de généraliser cette question en littérature : de mettre en regard, d'une part, ce qu'ont écrit, notamment, Julien Green, Charles Baudelaire ou François-René de Chateaubriand, sur la traduction et, d'autre part, leur pratique non seulement de traducteurs mais aussi d'auteurs. Mon intuition personnelle est qu'on trouverait une bien plus grande proximité dans ce domaine que dans d'autres – j'y vois une première et éclatante confirmation dans *Le Temps retrouvé* (Proust, 1946) : ce qu'y écrit Proust sur la traduction est une parfaite illustration de son esthétique.

Chez Pynchon, la problématique est proche, mais (comme toujours) légèrement décentrée. Les enseignements utiles à la traduction et à la traductologie que l'on peut y trouver ne sont pas explicités en tant que tels, mais toujours tenus en lisière de l'intrigue et de l'écriture : c'est un traductologue en puissance. Mais la réflexion qu'il m'a personnellement permis d'induire sur la traduction, dans ma carrière de traducteur puis dans ma recherche, m'a très considérablement aidé à voir clair sur mes propres options traductionnelles et traductologiques. Et comme je l'ai écrit plus haut, la traduction (par d'autres que moi) des quatre derniers romans de Pynchon s'est considérablement rapprochée de l'idéal poétique que l'on peut déduire de la lecture même de cet auteur : le mode d'emploi était tout simplement dans le texte de départ.

Mais justement, n'y-a-t-il pas une déformation professionnelle à voir dans tout texte un mode d'emploi potentiel pour la traduction ? Ou même pour la traductologie ? Procéder de la sorte, d'une manière que l'on peut qualifier d'obsessionnelle, ne serait-il pas s'exposer au soupçon de conservatisme ? Un conservatisme qui ne verrait dans les romans que des réserves de formes et de structures à manipuler comme autant de guides pratiques, réduisant le roman à un de ses aspects secondaires et transitoires : est-ce encore lire Pynchon que de le lire avec des lunettes, voire des œillères, de traducteur ?

Il y a là deux risques épistémologiques évidents. D'une part, celui de privilégier un auteur comme source de comparaison, alors que tant d'autres auraient pu convenir tout aussi bien. D'autre part, celui de couper une œuvre de son propre univers et de sa propre logique, ce qui pourrait finalement s'apparenter à un acte de piraterie plus qu'à une démarche scientifique au sens poppérien du terme. Je crois avoir répondu à la première objection à travers cet article : en sciences, on cherche avant tout un modèle capable d'approcher la réalité d'une manière qui soit apte à décrire au mieux, sans forcément craindre les analogies (on repense la théorie cinétique des gaz, où les molécules furent fameusement comparées à des boules de billard). C'est le cas pour Pynchon et la traduction. Le deuxième reproche potentiel est plus difficile à réfuter, et c'est une des limites du présent article. Par chance, cette possibilité aussi, Pynchon l'inclut dans son texte, dans une démarche une fois encore paranoïaque : « *She grew so to expect it that perhaps she did not see it quite as often as she later was to remember seeing it. A couple-three times would really have been enough. Or too much.* » (Pynchon, 1966, p. 91) Et cette analogie en dit long sur les conditions mentales qui sont propices à un épanouissement

[14] 1 *Corinthiens*, 13:12.

dans le monde de la traduction et de la traductologie : pour se plaire dans cet univers, il faut avoir la capacité à tout voir en traducteur sans se laisser enfermer dans cette seule vision. Traduire, écrire sur la traduction, nécessite avant tout un état d'esprit. Et cet état d'esprit, on le trouve aussi et particulièrement chez Thomas Pynchon, ce qui justifie le rapprochement scientifique que nous avons fait dans cet article et, sans flagornerie, chez Lance Hewson. Alors, donnons une dernière fois la parole au traducteur – et romancier – Nicolas Richard : « il aurait fait un excellent prof. Mais prof de quoi ? » (Richard, 2017, p. 146) Pour le très secret Pynchon, cela restera un mystère ; pour Lance Hewson, il n'y a aucun doute à avoir.

4. Références bibliographiques

4.1 Œuvres de Pynchon citées

Pynchon, T. (1963/1975). *V.* Londres: Picador. [Danzas, M. (trad.). (1985). *V.* Paris: Fiction & Cie.]

——. (1966/1982). *The Crying of Lot 49*, Londres. Traduction française par [Doury, M. (trad.). (1987). *Vente à la Criée du lot 49*. Paris: Seuil, Fiction & Cie.]

——. (1973/1988). *Gravity's Rainbow*. Londres: Picador. [Doury, M. (trad.). (1988). *L'Arc-en-ciel de la Gravité*. Paris: Seuil, Fiction & Cie.]

——. (1997). *Mason & Dixon.* New York: Henry Holt and Company. [Claro, C., & Matthieussent, B. (trad.). (2001). *Mason & Dixon.* Paris: Seuil, Fiction & Cie.]

——. (2006). *Against the Day.* New York: Viking. [Claro, C. (trad.). (2008). *Contre-jour.* Paris: Seuil, Fiction & Cie.]

——. (2009). *Inherent Vice.* New York: The Penguin Press. [Richard, N. (trad.). (2010). *Vice caché.* Paris: Seuil, Fiction et Cie.]

4.2 Références

Arendt, H. (1972). *La Crise de la culture* (traduit sous la direction de P. Lévy). Paris: Gallimard, collection « Folio, essais ».

Aristote (-380/2010). *La Poétique*. http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/poetiquefr.htm

Beckett, S. (1957). *Fin de Partie.* Paris: Les Éditions de minuit.

Bloemen, H. & Segers, W. (2007). Impuretés. In N. D'Amelio (dir.), *Au-delà de la lettre et de l'esprit: pour une redéfinition des concepts de source et de cible* (pp. 107-110). Actes du colloque Traduction/Traductologie, UMH-ULB, 27 et 28 octobre 2006.

Candel, D. (2004). *Wüster par lui-même* (pp. 15-31). Paris: Cahiers du CIEL, Paris, Université Paris 7 Denis Diderot. Disponible à l'adresse http://www.eila.univ-paris-diderot.fr/_media/recherche/clillac/ciel/cahiers/2004/cahierciel2004.pdf

Dantzig, C. (2015). Entretien donné au *Monde des livres,* Paris, 18 septembre 2015, p. 6.

Froeliger, N. (1995). *Le jeu avec les limites dans les romans de Thomas Pynchon*. (Thèse de doctorat). Université Sorbonne nouvelle – Paris III, Paris.

Froeliger, N., Hewson, L. & Balliu, C. (dir.). (2015). Traduire pour le grand public. *Parallèles*, *27*(1). Disponible à l'adresse https://www.paralleles.unige.ch/files/3915/2839/0411/Paralleles_27-1_2015.pdf

Froeliger, N. (à paraître). Le jeu des quatre réversibilités – traduire les acronymes dans les romans de Thomas Pynchon. In F. Brisset & A. Coussy (dir.), *Du jeu dans la langue – Traduire les jeux de mots.* Arras: Presses universitaires du Septentrion.

Gouanvic, J.-M. (2005). A Bourdieusian theory of translation, or the coincidence of practical instances: Field, 'Habitus', Capital and 'Illusio'. *The Translator, 11*(2), 147-166.

Hewson, L. (2017). Les paradoxes de la créativité en traduction littéraire. *Meta, Journal des traducteurs, 62*(3), 501-520.

Hewson, L. & Martin, J. (1991). *Redefining translation – The variational approach.* Londres: Routledge.

Hewson, L. (à paraître). L'unité de traduction: un défi traductologique. Communication présentée le 20 octobre 2017, lors de la partie Bruxelloise du colloque *Des Unités de traduction à l'unité de la traduction*, sous la direction de Nicolas Froeliger, Lance Hewson et Christian Balliu.

Joyce, J. (1939/1966). *Finnegan's Wake.* Londres: Faber & Faber.

Kluvanec, D. (2013). MT@EC – Machine Translation at the European Commission. Actes du colloque *Tralogy II: Trouver le sens*. Disponible en vidéo à l'adresse http://webcast.in2p3.fr/events-tralogy_2013

Ladmiral, J.-R. (1979). *Traduire: théorèmes pour la traduction.* Paris: Gallimard.

Meschonnic, H. (1999). *Poétique du traduire*. Paris: Verdier.
Proust, M. (1927). *Le Temps retrouvé.* Paris: Gallimard.
Richard, N. (2017). *La Dissipation*. Paris: Inculte.
SFT (Société française des traducteurs). 2016. Enquête 2015 sur les pratiques professionnelles des métiers de la traduction. Résultats préliminaires. Disponible à l'adresse http://www.sft.fr/clients/sft/telechargements/file_front/45866_2015_RESULTATS_PRELIMINAIRES.pdf.pdf [sic]
Slodzian, M. & Bourrigault, D. (1999). Pour une terminologie textuelle. Actes des Troisièmes journées terminologie et intelligence artificielle (TIA). Disponible à l'adresse http://www.termisti.org/rifal/PDF/tn19/tn19_Bourigaut%20et%20Slodzian.pdf (consulté le 11 mars 2016).
Vidal, G. Interview donnée au *Monde des livres,* le 5 mai 2006 (propos recueillis par Lila Azam Zanganeh).

Nicolas Froeliger

Université Paris Diderot
Laboratoire Clillac-Arp
UFR EILA, case 7002
75205 Paris cedex 13
France

nf@eila.univ-paris-diderot.fr

Biographie : Après avoir longtemps exercé la traduction professionnelle, Nicolas Froeliger codirige aujourd'hui le master ILTS (Industries de la langue et traduction spécialisée, Université Paris Diderot). Après une thèse en littérature américaine (consacrée à Thomas Pynchon), il consacre ses recherches aux modalités d'exercice de la traduction pragmatique. Auteur de *Les Noces de l'analogique et du numérique – De la traduction pragmatique* (Belles lettres, 2013), il est à l'origine de la *Traductologie de plein champ.* Il est également codirecteur du CET (Centre d'études de la traduction, Université Paris Diderot) et vice-président de l'AFFUMT (Association française des formations universitaires aux métiers de la traduction).

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Parallèles 31(1) Avril 2019

Gentzler, Edwin (2017). *Translation and Rewriting in the Age of Post-Translation Studies*. New York: Routledge.
ISBN 9781138666863. EUR 40,51; USD 36,95.

Objet et enjeux généraux

Translation and Rewriting in the Age of Post-Translation Studies rouvre le débat sur la question de la définition de la traduction. Edwin Gentzler y illustre sa réflexion théorique par quatre études de cas sur les voyages interlinguistiques, interculturels et intersémiotiques de différentes œuvres de la littérature mondiale. Même si la discussion de fond sur les concepts est applicable à toute la discipline, l'ouvrage est centré sur la traduction littéraire. En effet, Gentzler explique en introduction que l'objectif de ce livre est d'étudier la manière dont les textes littéraires (ou les œuvres culturelles) circulent sur la planète et sont traduites, adaptées ou représentées (p. 21). Pour ce faire, il invite les chercheurs à étudier la réception du texte traduit et ses répercussions dans la culture-cible au fil des années suivant sa publication (p. 3).

Il nous semble que cette monographie est à lire comme la suite du dialogue engagé par le livre précédent de Gentzler, *Translation and Identity in the Americas* (Gentzler, 2008) et poursuivi dans l'ouvrage collectif *Eurocentrism in Translation Studies* (van Doorslaer & Flynn, 2013). Gentzler continue dans cette direction en critiquant notamment les concepts dichotomiques originaires du monde académique européen et toujours utilisés en traductologie. Il ancre sa réflexion dans les théories poststructuralistes, postcoloniales et postmodernes des années 1970 et 1980 et dans le cadre des études sur la littérature mondiale (D'haen, 2012; Damrosch, 2003).

Description du contenu

L'introduction de l'ouvrage pose les enjeux théoriques évoqués ci-avant, puis chaque chapitre est consacré à une étude de cas.

Le chapitre « A Midsummer Night's Dream in Germany » part d'une réflexion sur la représentation internationale de cette pièce par une troupe de théâtre menée par Peter Brook (1970), y compris devant des spectateurs qui ne parlaient pas l'anglais et sans interprétation. Gentzler fait ensuite un retour sur les sources de *A Midsummer Night's Dream* dans le folklore celte et germanique. Même s'il n'a pas beaucoup voyagé dans sa vie, Shakespeare aurait eu accès à ces sources d'inspiration par le truchement de la traduction, grâce à une culture élisabéthaine très favorable à la traduction. Ensuite, Gentzler analyse la perte de popularité de cette œuvre en Angleterre, puis son retour sur le devant de la scène au XIXe siècle et en allemand par l'intermédiaire de l'opéra de Mendelssohn *Ein Sommernachtstraum*. Il montre ensuite comment le récit est décliné en ballet en Russie à la fin du XIXe siècle, puis en film à Hollywood, et enfin en bande dessinée.

De manière similaire, le chapitre intitulé « Postcolonial Faust » revient sur les sources d'inspiration de Goethe, dont le texte anglais de Christopher Marlowe, *The Tragical History of Dr. Faustus* (1604), auquel Goethe aurait eu accès dans une traduction allemande adaptée

pour le théâtre de marionnettes. Il met ainsi l'accent sur le rôle crucial de la traduction à l'origine même de ce chef-d'œuvre de la littérature mondiale. Il rappelle également qu'une conception trop figée de l'œuvre originelle dessert la recherche étant donné qu'il existe une multitude de versions de *Faust*, que Goethe a retravaillées inlassablement pendant une soixantaine d'années. L'auteur passe ensuite rapidement sur les traductions anglaises de *Faust*, au moins une cinquantaine, selon ses estimations, sans compter de nombreuses versions publiées à compte d'auteur ou dans de petites maisons d'édition. Gentzler se penche ensuite sur deux adaptations théâtrales de *Faust* représentées, pour la première, en Afrique du Sud afin de dénoncer les inégalités subsistant dans la société postapartheid et, pour la seconde, au Brésil, en vue de critiquer les abus de la classe dominante. Il retrace également l'importance de l'œuvre dans le cinéma, avec les nombreux films muets expressionnistes sur la thématique du Faust et de nombreuses adaptations plus tardives. Enfin, Gentzler passe en revue les compositeurs qui se sont inspirés de l'œuvre de Goethe dans des genres aussi divers que la musique classique, la comédie musicale, le rock ou la pop.

Le troisième chapitre, « Proust for Everyday Readers », retrace l'histoire plus récente de la Recherche du temps perdu. Pour commencer, Gentzler insiste sur l'œuvre de traducteur de Proust précédant son roman en sept tomes. Pour lui, ses compétences en traduction du latin, du grec, de l'allemand, de l'italien et surtout de l'anglais ont joué un rôle central dans la définition de son style. Ici encore, Gentzler rappelle qu'il n'existe pas un original, mais une multitude de versions concurrentes. De ce fait, il n'est pas toujours évident de savoir sur quelle version une traduction s'est fondée. Le chercheur parcourt ensuite les rares films produits sur l'œuvre majeure de Proust. La dernière section de ce chapitre est consacrée aux centaines de versions abrégées de *La Recherche* qui ont fleuri dans les librairies et sur internet et sont presque devenues un genre en soi.

« Hamlet in China » revient sur la légende séculaire du roi danois assassiné qui a été véhiculée notamment par les écrits d'un historien danois au tournant du XIIIe siècle et connue surtout grâce à sa traduction française datant de 1576. Gentzler émet l'hypothèse selon laquelle Shakespeare aurait eu accès à cette traduction en circulation à Londres. Encore une fois, il veut montrer qu'un grand auteur comme Shakespeare s'est inspiré d'une multitude de sources, dont des traductions, et que la version qui nous arrive aujourd'hui n'est plus qu'un pâle reflet de l'« original » après des siècles de rééditions, d'annotations, de mises à jour, etc. Il développe l'exemple extrême de Hamlet en Chine, qui est connu principalement à travers la traduction de la version abrégée pour enfants de Charles et Mary Lamb (1807) et du film de Lawrence Olivier (1948). La version littéraire de Bian (1956), utilisée pour le doublage de ce film, est encore utilisée à l'heure actuelle dans les réécritures théâtrales diffusées, par exemple une version expérimentale évoquant la tragédie de la place Tiananmen, une version dans laquelle les femmes ont le pouvoir et une version adaptée au contexte et aux rituels tibétains.

Appréciation critique générale

Les quatre chapitres de *Translation and Rewriting in the Age of Post-Translation Studies* ne peuvent que rappeler le remarquable travail de Scott L. Montgomery (2000) sur la circulation des savoirs scientifiques par l'intermédiaire de la traduction. L'ouvrage de Gentzler, tout aussi documenté, démontre dans le contexte littéraire que les frontières entre l'« auteur » et le « traducteur », l'« original » et la « traduction » sont loin d'être aussi évidentes qu'elles ne le paraissent et que la traduction imprègne même la production littéraire. Ses analyses littéraires et « postlittéraires » sont extrêmement riches et lisibles, entre autres grâce à des tableaux

chronologiques synthétisant la parution des différentes versions en langue source et en langue cible ou établissant une chronologie des dates marquantes d'une période. Avec ses analyses « prétraductionelles », Gentzler nous semble mettre l'accent sur un type d'études plus rarement associé à la traduction littéraire : l'analyse des conditions culturelles favorables ou défavorables à la traduction dans les sociétés où ont évolué de grands auteurs de la littérature mondiale. Ce travail de mise en contexte est particulièrement remarquable en ce qui concerne la présentation de l'Allemagne de Goethe.

Néanmoins, la voix de Gentzler semble très ancrée dans le contexte institutionnel de la traduction littéraire et de la littérature comparée. Quand il appelle à se débarrasser enfin des dichotomies traductionnelles, on peut légitimement se demander si ce n'est pas déjà fait dans certains domaines de la traductologie. À titre d'exemple, nous aimerions citer le chapitre de Lance Hewson (2004), qui déconstruit l'opposition sourciers-ciblistes. Cela dit, il est peut-être encore nécessaire de répéter ce message et de réfléchir, notamment dans le cadre de l'enseignement, à de nouveaux concepts pour remplacer les dichotomies dépassées de source et de cible, d'émetteur et de destinataire. Malheureusement, Gentzler ne propose pas vraiment de solutions novatrices à ce problème terminologique.

Notre reproche principal porte sur la valeur que *Translation and Rewriting* apporte par rapport à des ouvrages comme ceux de Susan Bassnett et André Lefevere (1990) ou de Sherry Simon (2006), que Gentzler cite abondamment en introduction et conclusion, et qui ont fait date en traductologie. Ces travaux scientifiques effacent justement les frontières entre traduction et adaptation tout en mettant en avant le contexte. Par ailleurs, Gentzler introduit des concepts qui paraissent très porteurs, mais sans détailler suffisamment les conditions de leur application, comme l'« effet post-traductionnel » (p. 2), le « palimpseste » repris de Gérard Genette (p. 108) ou la « méthodologie par images » (p. 151). En outre, il semble employer son concept de « post-traduction » en alternance avec d'autres concepts ayant cours en traductologie (p. ex. tradaptation, *transelation* ou cannibalisme), sans pour autant que le lecteur sache si ces concepts sont complémentaires ou interchangeables. Enfin, d'un point de vue méthodologique, nous sommes surprise qu'un certain nombre d'affirmations soient lancées sans preuve documentaire, comme dans les deux exemples suivants :

> […] I would argue that the experiments producing *Faust* for film *helped establish the genre* of cinema for what it is. (p. 105, italique dans l'original)

> In many ways, the translations have enabled Proust to enter the English language literary tradition, and the repercussions on creative writing in English are still being felt. (p. 148)

Malgré ces critiques, nous estimons que l'appel de Gentzler à étudier la périphérie plus que le centre, les exceptions plus que la norme (p. 7), a encore besoin d'être entendu de nos jours. Même si, à notre sens, le terme de « post-traduction » ne résout pas les paradoxes terminologiques qui demeurent dans la discipline, *Translation and Rewriting* rappelle l'importance de se pencher sur des textes qui ne sont pas appelés « traductions » et peuvent pourtant contenir des éléments traductionnels (p. 2). Il précise sa pensée en invitant les traductologues à prendre en compte les productions originales (*original writing*, p. 4) et la circulation plus que l'origine des textes (p. 217), pour reprendre Jean Baudrillard (1985).

Bibliographie

Bassnett-MacGuire, S. & Lefevere, A. (1990). *Translation, history and culture*. Londres : Pinter.
Baudrillard, J. (1985). *Simulacres et simulation*. Paris : Galilée.
D'haen, T. (2012). *The Routledge concise history of world literature*. London : Routledge.
Damrosch, D. (2003). *What is world literature?* Princeton University Press.
Gentzler, E. (2008). *Translation and identity in the Americas: New directions in translation theory*. London : Routledge.
Hewson, L. (2004). Sourcistes et cibliers. In M. Ballard & L. Hewson (dir.), *Correct/Incorrect* (pp. 123-134). Arras : Artois Presses Université.
Montgomery, S. L. (2000). *Science in translation: Movements of knowledge through cultures and time*. The University of Chicago Press.
Simon, S. (2006). *Translating Montreal: Episodes in the life of a divided city*. Montréal : McGill-Queen's University Press.
van Doorslaer, L. & Flynn, P. (dir.). (2013). *Eurocentrism in translation studies*. Amsterdam : John Benjamins.

Lucile Davier

Université de Genève
Faculté de traduction et d'interprétation
40, boulevard du Pont-d'Arve
1211 Genève 4
Suisse

Lucile.Davier@unige.ch

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.

Parallèles 31(1) Avril 2019

Cordingley, Anthony & Frigau Manning, Céline (Eds.). (2017). *Collaborative Translation – From the Renaissance to the Digital Age*. London: Bloomsbury. ISBN 978-1-3500-0602-7. EUR 35,96

Objet et enjeux

Cet ouvrage de quelque 245 pages, publié en langue anglaise, offre un panorama éclairé des divers aspects de la traduction collaborative à travers les âges dans le domaine littéraire.

Description du contenu

Dans leur chapitre introductif, Anthony Cordingley et Céline Frigau Manning se livrent à une riche réflexion sur le thème de la traduction collaborative sous une perspective tant historique que sociologique et soulignent que la traduction fait en règle générale toujours intervenir une forme ou une autre de collaboration.

La première partie de l'ouvrage porte sur des problématiques ou des textes liés à la Renaissance ou aux Lumières. Belén Bistué établit que, placée dans son contexte historique, la définition que Leonardo Bruni donne de la bonne manière de traduire semble exclure toute collaboration entre traducteurs, mais s'avère plus complexe qu'il n'y paraît. Françoise Decroisette, décrivant la réalisation d'un projet au cours duquel une vingtaine de personnes ont traduit 40 comédies de Goldoni au début des années 1990, expose la configuration particulière de la traduction théâtrale, qui s'insère dans une chaîne d'intermédiaires et doit prendre en compte, outre l'auteur et le lecteur, le metteur en scène et le spectateur. Le chapitre suivant décrit la méthode de traduction collaborative que Jean-Louis Fournel et Jean-Claude Zancarini ont mise en place pour produire de nouvelles traductions françaises de Savonarole, Machiavel et Guichardin. Cette méthode repose notamment sur la lecture des textes à haute voix. Un outil informatique permettant de visualiser des segments de l'original en regard de leurs diverses traductions respectives y est également présenté.

La deuxième partie est consacrée à la collaboration entre traducteur et auteur, dont plusieurs contributions soulignent qu'elle n'est pas toujours bénéfique. Patrick Hersant y présente une typologique des échanges entre ces deux figures, allant de la situation où le traducteur a carte blanche à celle où l'auteur procède à une révision plus ou moins acharnée (en passant par une collaboration tout au long du travail et la préparation en amont, par l'auteur, de consignes à l'attention de ses traducteurs). Suivent deux chapitres richement documentés : l'un, d'Olga Anokhina, détaille les stratégies collaboratives (pour le moins interventionnistes) de Vladimir Nabokov pour les traductions de ses œuvres du russe à l'anglais et de l'anglais au français ; l'autre, de Céline Letawe, présente une méthode originale et féconde de Günter Grass, qui imposait aux éditeurs le financement de séminaires d'échanges réunissant l'auteur et ses traducteurs, dont le procès-verbal était ensuite envoyé aux traducteurs absents. Enfin, Abigail Lang offre une réflexion nuancée sur l'impressionnante activité de traduction collective de poésie contemporaine menée dans le cadre d'une cinquantaine de séminaires organisés entre 1983 et 2000 à l'Abbaye de Royaumont, dont le point de départ était toujours la lecture à haute voix des poèmes par leur auteur. Grâce à ces ateliers de nature expérimentale, qui ont eu une

portée innovante, des poètes (et d'autres artistes) ont traduit en français quelque 90 poètes peu connus provenant de 35 pays et parlant au total 22 langues.

La troisième partie est consacrée aux contextes de collaboration. Anna Zielinska-Elliott et Ika Kaminka y décrivent la méthode de collaboration en ligne qu'appliquent les traductrices et les traducteurs de l'auteur japonais Haruki Murakami. Elle permet à un réseau informel de professionnels de s'échanger questions et réflexions sur la restitution de l'original dans leurs langues respectives. Grâce au fait que l'auteur n'y participe pas, ils peuvent se focaliser sur des questions de style et les nuances qui leur semblent les plus importantes. Miguel A. Jiménez-Crespo offre une typologie très complète des traductions relevant du *crowdsourcing* (qui implique de lancer un appel à des personnes prêtes à contribuer à des traductions sur le web) et établit leurs particularités par rapport aux autres types de traduction collaborative en ligne. Il donne également une vue d'ensemble des travaux de recherche pertinents et termine par une liste de questions très intéressantes, méritant d'être explorées. Gillian Lane-Mercier décrit l'évolution, les difficultés et les réajustements observés au fil des ans dans le cadre d'un programme instauré en 1972 par le Conseil des Arts du Canada pour financer des activités liées à la traduction d'œuvres littéraires afin d'assurer une diffusion équilibrée des littératures des divers groupes culturels du pays. Exploitant de nombreux documents d'archive, elle analyse les enjeux éthiques et politiques d'un type de collaboration particulier, qu'elle appelle « collaboration institutionnelle ». Enfin, Michael Cronin, soucieux d'agir pour lutter contre le changement climatique, envisage des formes de traduction collaborative susceptibles de respecter le principe de responsabilité collective. Il appelle à une « nouvelle écologie de la traduction » qui servirait les intérêts de la planète et non pas seulement ceux des êtres humains.

Appréciation critique générale

Nous ne pouvons que recommander la lecture de cet ouvrage. Riche en informations, bien structuré et d'un intérêt certain, il est une lecture précieuse pour toute personne s'intéressant à la traduction en général et à la traduction collaborative en particulier. En constatant que bon nombre de chapitres ont été traduits en anglais par les soins de Nicholas Manning, nous nous félicitons que des auteurs de langue française puissent trouver des lecteurs dans le monde anglophone, mais nous réjouissons aussi à la perspective que les originaux de leurs textes puissent tous être publiés au profit d'un lectorat francophone.

Un ouvrage complémentaire, moins focalisé sur la traduction littéraire et contenant de très nombreux chapitres en français, a été publié récemment : Traduire à plusieurs / Collaborative Translation (sous la direction de Enrico Monti et Peter Schnyder, Orizons, 2018). Il fera l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de Parallèles.

Mathilde Fontanet

Université de Genève
Faculté de traduction et d'interprétation
40, boulevard du Pont-d'Arve
1211 Genève 4
Suisse
Mathilde.Fontanet@unige.ch

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.

Parallèles 31(1) Avril 2019

Scocchera, Giovanna (2017). *La revisione della traduzione editoriale dall'inglese all'italiano. Ricerca, professione, formazione.* Canterano (RM): Aracne editrice. ISBN: 978-88-255-0169-8. EUR 19,80.

La monographie de Giovanna Scocchera, issue de sa thèse de doctorat menée à la Faculté de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Bologne, apporte un éclairage bienvenu dans un domaine encore peu exploré en Italie du point de vue non seulement académique mais également professionnel, puisque le profil du réviseur est encore flou. L'auteur s'appuie sur son expérience professionnelle et didactique de la traduction et de la révision éditoriale pour aborder ce sujet selon trois perspectives : académique, professionnelle et didactique.

L'ouvrage s'ouvre sur la nécessité de clarifier le concept de révision de la traduction. La traductologie étant une discipline scientifique récente, il y règne un certain chaos terminologique qui se reflète sur les concepts qu'elle introduit. Le premier chapitre s'attelle à clarifier la terminologie relative au travail de révision selon une perspective théorique, didactique et pratique. Dans le domaine théorique, le premier à introduire le terme de révision en traductologie est Munday (2001). Le réviseur suit un parcours inverse par rapport à celui du traducteur, car il commence par le texte traduit et non pas par le texte source et tient compte de l'interprétation du texte qui l'amène parfois à sa reformulation. Dans ce processus, le dialogue avec le traducteur permet d'éviter que le réviseur soit perçu comme un ennemi.

Après avoir passé au peigne fin la littérature anglophone sur le sujet, l'auteur s'arrête sur une distinction importante entre révision et édition (ou *editing*) en précisant que la révision est un processus plus orienté sur le texte source que l'*editing*, qui peut s'appliquer aussi à des textes non traduits. Dans le domaine didactique, Newmark (1988) préconise de consacrer du temps à la révision des traductions, alors que dans l'un des rares manuels contenant des indications sur la révision en italien (Osimo, 2011), cette dernière est vue dans une lumière négative en raison du manque de communication avec le traducteur.

Enfin, dans la pratique, le concept de révision varie selon le type de traduction : marché de la traduction, traduction pour les organisations internationales et traduction éditoriale. En Italie, les termes anglais *editing* et *editor* prêtent à confusion, car ils recouvrent plusieurs activités et fonctions, telles que la révision de traductions ou de textes originaux, ainsi que la préparation d'une publication. Selon Testa (2013), le travail de révision est coûteux et peu rentable, mais permet de rendre une bonne traduction encore meilleure. Scocchera conclut ce chapitre en proposant une définition globale et opérationnelle de la révision. La première recouvre une vaste gamme d'opérations et s'appuie sur la comparaison avec le texte source pour garantir une meilleure qualité de la traduction avant sa publication. Du point de vue opérationnel, la révision présuppose la comparaison avec le texte source et ne doit pas se concevoir comme un processus d'*editing* (qui ne s'applique pas exclusivement à des textes traduits), ni de rédaction (en conformité avec les normes rédactionnelles de la maison d'édition) et encore moins de correction d'épreuves d'imprimerie.

Le deuxième chapitre parcourt la bibliographie académique et non académique sur la révision dans une perspective interdisciplinaire et en se concentrant sur les contributions, encore peu

 DOI 10.17462/para.2019.01.11

nombreuses, consacrées à la didactique de la révision et au développement d'une compétence en la matière. L'auteur commence par distinguer l'auto-révision de la révision par autrui, qui met en jeu la dimension éthique dans la mesure où le réviseur doit concilier ses propres exigences de qualité avec les exigences de rigueur et de rapidité dans l'exécution. Elle consacre plus de place à la notion de compétence en matière de révision qui revêt une importance fondamentale. D'après Horguelin et Brunette (1998), le réviseur est un professionnel possédant les mêmes connaissances que le traducteur, mais « élevées à la puissance n ! » (p. 76). Parmi les compétences spécifiques du réviseur, on relèvera la loyauté, la capacité de se distancier du texte traduit et d'argumenter les changements proposés. Une attention particulière est réservée aux études consacrées à la didactique de la révision qui préconisent d'en faire un enseignement à part, servant à développer le sens critique, à éclairer les choix de traduction et à mieux appréhender les spécificités de l'activité de révision. Dans la section dédiée à la qualité de la révision, on relèvera les différents degrés de révision, que le réviseur procède à une comparaison complète du texte source avec le texte cible ou qu'il ne contrôle que certaines parties en se concentrant sur le texte traduit. Le chapitre se ferme sur un bref compte rendu de l'abondante littérature sur la révision de textes originaux, destinée le plus souvent à mieux cibler les attentes des destinataires.

Le chapitre 3 présente les résultats d'une enquête qualitative sur la révision éditoriale de traductions anglais-italien en Italie, dans le but d'éclairer une pratique très souvent 'invisible' selon les termes de Venuti (1995). Seuls les questionnaires complets ont été retenus pour un total de 80 dont les trois-quarts proviennent de traducteurs impliqués dans des tâches de révision. Les résultats de l'enquête, qui font l'objet d'une analyse très détaillée sur 102 pages, permettent de mettre en lumière des aspects souvent cachés du travail de révision en donnant la parole aux participants par le biais de citations significatives de leurs réponses. Celles-ci d'ailleurs sont plus intéressantes pour le lecteur que les données statistiques qui sont moins pertinentes vu le petit nombre de questionnaires traités. On relève ici les points les plus saillants permettant de caractériser la situation italienne.

Premièrement, la plupart des traducteurs (58.2%) n'a pas reçu de formation spécifique à la révision ou une formation très brève (36.4%), bien que tous soient conscients de l'utilité d'une telle formation qui permet une meilleure prise de conscience du travail de révision. Le temps consacré à la révision – qui permet un contact régulier avec la maison d'édition – est d'un tiers environ par rapport au travail de traduction et permet en premier lieu de vérifier la fluidité de la langue, de corriger les erreurs de traduction et de faire des recherches sur les contenus du texte. Le temps de repos idéal avant la révision est d'une semaine environ.

En second lieu, il a été beaucoup plus difficile de repérer les réviseurs, car ils ne sont pas réunis dans une association en Italie (contrairement aux pays anglo-saxons). Leurs réponses ont été précieuses toutefois pour mettre en lumière de nouvelles réalités. Seuls ceux qui exercent cette profession depuis plus de quinze ans ont été formés par la maison d'édition, alors que le travail est souvent externalisé à l'heure actuelle, ce qui entrave le contact avec le traducteur. L'âge moyen est équivalent pour les traducteurs et les réviseurs, ce qui infirme l'idée reçue selon laquelle cette tâche serait réservée à des professionnels plus mûrs. Étonnamment, ce sont ces derniers qui interviennent le moins sur les textes, car ils ont une meilleure conscience de la distinction entre interventions nécessaires et superflues.

En conclusion, les participants à l'enquête déplorent le manque de formation à la révision et le manque de collaboration entre traducteurs et réviseurs.

C'est à partir de ces deux constats que le chapitre 4 se propose de suggérer des orientations pour la didactique de la révision, discipline encore embryonnaire dans les facultés de traduction (Künzli, 2006), née de l'interaction entre la recherche, la pratique professionnelle et l'enseignement. À ce jour, il n'existe aucun recensement des cours de révision dans les universités européennes. L'enseignement de la révision devrait idéalement combiner une préparation académique et un travail pratique et part de deux présupposés : une conception de la révision comme outil didactique pour améliorer les compétences en traduction et une idée de révision comme compétence indépendante et séparée de la traduction correspondant aux besoins du marché de l'édition. Le modèle collaboratif est jugé le plus opportun pour l'enseignement de la révision.

À partir de plusieurs études théoriques, Scocchera élabore un modèle de *revision competence* fondé sur la synergie entre six sous-compétences : analytico-critique (basée sur l'analyse comparative entre texte source et texte cible) ; opérationnelle (permettant de choisir des interventions justifiées en révision) ; métalinguistique (qui utilise les concepts appropriés pour qualifier la révision) ; informatique (se référant aux outils informatiques adaptés) ; interpersonnelle (définissant la relation de collaboration entre le traducteur et le réviseur) et psycho-physiologique (qui rassemble toutes les aptitudes cognitives utiles pour l'auto-révision et la révision par autrui).

La dernière partie du chapitre présente des suggestions pour la didactique de la révision, qui passent par la taxonomie et l'analyse des erreurs de traduction, ainsi qu'un compte rendu d'une expérience personnelle de l'enseignement de la révision à la Faculté de Traduction et d'Interprétation de Bologne et dans le cadre d'un séminaire sur la révision offert à des traducteurs professionnels d'un bureau de traduction privé. L'enseignement s'est déroulé en deux phases : *process-oriented* et *product-oriented*.

Le dernier chapitre propose quelques pistes de recherche du point de vue théorique, pratique et didactique. Dans le domaine de la *Translation Process Research*, l'auteur souligne l'importance de la révision collaborative et suggère d'explorer tous les types d'interventions des réviseurs en reconstruisant une carte de la genèse de la traduction. Dans le domaine pratique et didactique, il serait utile de créer un glossaire thématique permettant de clarifier la terminologie et de faire une analyse de l'impact des outils informatiques d'*editing* sur le processus de révision.

En conclusion, l'originalité de ce travail de recherche tient du fait qu'il définit de façon rigoureuse le profil du réviseur éditorial et crée des ponts entre la recherche académique, l'expérience professionnelle des traducteurs/réviseurs et la didactique de la révision, qui est une discipline encore très jeune. Il fournit également un compte rendu très détaillé des ressources bibliographiques – pour la plupart en anglais – dans le domaine de la révision. Du point de vue méthodologique, on aurait toutefois apprécié que l'auteur opère une distinction plus claire entre le processus de révision de textes traduits et de textes originaux, comme le fait par exemple le *Vademecum* d'Andrea Di Gregorio (2014). Cela dit, cette approche est intéressante car, comme le suggère Scocchera elle-même, elle pourrait être élargie à d'autres domaines, comme celui de la révision de textes en langue originale ou du *post-editing*.

Bibliographie

Di Gregorio, A. (2014). *Il vademecum del traduttore: idee e strumenti per una nuova figura di traduttore: organizzazione, revisione, redazione.* Roma: Società editrice Dante Alighieri.

Horguelin, P. A., Brunette, L. (1998). *Pratique de la révision.* Brossard (Québec): Linguatech.

Künzli, A. (2006). Teaching and learning translation revision: Some suggestions based on evidence from a think-aloud protocol study. In M. Garant (Ed.), *Current trends in translation teaching and learning* (pp. 9-24). Helsinki: Department of Translation Studies Publication.

Munday, J. (2001). *Introducing translation studies: Theories and applications.* London: Routledge.

Newmark, P. (1988). *A textbook of translation.* London: Prentice Hall.

Osimo, B. (2011). *Manuale del traduttore: guida pratica con glossario.* Milano: Hoepli.

Testa, M. (2013). La revisione di una traduzione. In S. Arduini & I. Carmignani (Eds.*), Atti delle giornate della traduzione letteraria 2012* (pp. 59-65). Milano: Marcos y Marcos.

Venuti, L. (1995*). The translator's invisibility: A history of translation.* London: Routledge.

Giovanna Titus-Brianti

Université de Genève
Faculté de traduction et d'interprétation
40, boulevard du Pont-d'Arve
1211 Genève 4
Suisse

Giovanna.Titus-Brianti@unige.ch

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Parallèles 31(1) Avril 2019

de Biasi, Pierre-Marc & Herschberg Pierrot, Anne (dir.). (2017). *L'œuvre comme processus.* Paris: CNRS Éditions. ISBN 978-2-271-07969-5. EUR 46,05.

Objet et enjeux généraux

Cet ouvrage de quelque 603 pages est le fruit du troisième congrès mondial de critique génétique tenu à Cerisy-la-Salle en septembre 2010 et propose un état des lieux de la critique génétique aujourd'hui. Comme le précise l'introduction générale de Pierre-Marc de Biasi et Anne Herschberg Pierrot, la critique génétique est née il y a une quarantaine d'années en France grâce à des chercheurs de l'Institut des Textes et Manuscrits modernes du CNRS (ITEM). Elle a pour objectif d'« étudier les processus de création à travers les documents de travail des écrivains » et tire profit des fonds inédits des XIX et XXe siècles conservés dans les grandes bibliothèques d'archives françaises (BnF, Jean Doucet, IMEC). Cette nouvelle approche des textes a permis l'introduction d'une dimension historique dans l'étude des œuvres littéraires, par la prise en compte des manuscrits, des avant-textes, des « traces » laissées par le processus créatif. La critique génétique a ensuite élargi son champ d'études à de nouveaux domaines pas forcément textuels, comme les arts visuels. Cette discipline s'inscrit par ailleurs dans l'ère de la révolution numérique, qui a permis l'intégration de l'imagerie numérique et des techniques de dématérialisation digitale à l'étude des documents et de leur matérialité première.

Description du contenu

L'ouvrage propose neuf chapitres regroupant les contributions par domaines d'étude : Histoire, concepts et théorie ; Esthétique du manuscrit ; Style et genèse ; Linguistique de l'écriture ; Génétique du manuscrit francophone ; Génétique des arts et des sciences ; Archiver, publier les manuscrits ; Génétique et numérique ; Aperçus de la génétique dans le monde. Certains chapitres sont ponctués de recherches doctorales et post-doctorales, chantiers achevés ou en cours portant généralement sur les manuscrits de grands auteurs, comme Marcel Proust, Gustave Flaubert, Stéphane Mallarmé ou encore, plus proches de nous, Pierre Michon et Alejandra Pizarnik. Au chapitre des « Manuscrits francophones », une intéressante mise au point de Claire Riffard sur les difficultés propres à l'étude de ce type d'archives à travers le cas du poète malgache Jean-Joseph Rabearivelo, qui écrivait en malgache et en français et s'est autotraduit ; à celui des aperçus des pratiques de la génétique dans d'autres continents, mentionnons la contribution sur les manuscrits du poète taïwanais Wang Weng-hsing de Sandrine Marchand, qui met en évidence à quel point les manuscrits permettent de révéler l'importance accordée au rythme et à l'oralité dans ses textes. Au chapitre « Histoire, concepts, théorie », de Biasi montre dans son article intitulé « L'approche des processus à l'âge numérique » la diversité des champs d'application de la génétique depuis l'ère du numérique, mettant notamment en évidence en quoi les dossiers génétiques numériques peuvent permettre de reconstituer le processus mental de création de façon beaucoup plus précise et détaillée que les archives papier. Il relève également un fait nouveau dans l'appréhension des processus de création à l'aire du numérique : des domaines de création aussi différents que la musique, l'écriture ou la photographie se trouvent réunis par leur rapport à un même médium,

autant sur le plan du processus, des outils d'élaboration que de la circulation de l'objet fini. Dans un article portant sur la question de l'intention dans le processus de la production écrite du chapitre « Linguistique de l'écriture », Rudolf Mahrer s'interroge sur le vouloir dire de l'écrivain lorsqu'il procède à telle ou telle modification de son texte. Considérant l'intention comme une « illusion efficace », il arrive à la conclusion que le document de genèse n'est plus une « trace d'une production du discours », mais une énonciation qui prépare à une autre énonciation, et qui peut être porteuse d'une interprétation spécifique.

Appréciation critique générale

L'œuvre comme processus propose une diversité d'approches du domaine de la critique génétique remarquable, qui inclut le dialogue avec d'autres disciplines, comme la peinture, l'architecture, la photographie ou la science. Un seul regret, mais non des moindres : cet ouvrage occulte presque totalement le domaine de la traduction. Si certains articles font succinctement allusion à la pratique traductive de certains auteurs, aucune section n'est dédiée à ce domaine, qui est pourtant devenu central dans le domaine de la génétique des textes. En effet, de nombreux chercheurs, de l'IMEC lui-même, ont publié des articles portant sur la genèse des textes traduits, en témoignent le n°38 de la revue *Genesis* paru en 2014 (intitulé « Traduire » et qui propose des réflexions théoriques sur la question, ainsi que des études de cas), le n°14 de la revue *Linguistica Antverpiensia* paru en 2015 (intitulé « Towards a Genetic of Translations » et qui ouvre notamment l'atelier des traducteurs d'auteurs tels que James Joyce ou Giorgio Caproni) et l'ouvrage dirigé par Chiara Montini *Traduire. Genèse du choix*, publié en 2016. Si le colloque dont ce livre est issu a eu lieu avant la parution de ces revues et ouvrages, ce domaine d'étude, si dynamique aujourd'hui, aurait pu être mentionné dans l'introduction. Toutefois, la plupart des contributions ouvrent des perspectives pour la traductologie et les réflexions générales proposées par cet ouvrage (quelques exemples ont été donnés ci-dessus) sont parfaitement applicables au domaine de la génétique des textes traduits. Il peut en effet être utile de souligner l'importance que pourront revêtir, pour le traducteur, les travaux effectués sur la génétique des textes qu'il aura à traduire, qui s'avèreront comme autant de ressources lui permettant de mieux établir ses choix. Et, dans le prolongement de la réflexion de Mahrer citée plus haut, les traducteurs littéraires pourraient même se mettre à envisager la traduction des différentes étapes d'élaboration d'une œuvre…

Mathilde Vischer Mourtzakis

Université de Genève
Faculté de traduction et d'interprétation
40, boulevard du Pont-d'Arve
1211 Genève 4
Suisse

Mathilde.Vischer@unige.ch

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.